DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

FRIENDS OF
DUKE UNIVERSITY
LIBRARY

GIFT OF

S. K. Heninger

PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books

POESIES
DIVERSES
DE Mr. BARATON.

POESIES DIVERSES,

CONTENANT

DES CONTES CHOISIS, Bons Mots, Traits d'Hiſtoire & de Morale, Madrigaux, Epigrammes, & Sonnets.

PAR M. BARATON.

A PARIS,
Chez DENYS MARIETTE, ruë S. Jacque à S. Auguſtin.

M D C C V.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

plaisantes. On sçait le succès qu'ont eu ceux de l'illustre M. de la Fontaine ; il a excellé assurément dans ce genre d'écrire ; que nul n'a porté plus loin que luy. Ce grand homme passera toujours pour original, ayant écrit d'une maniere simple, naturelle, toute pleine de sel & d'agrémens inimitables. L'Auteur du present Recueil a tâché de l'imiter dans cette simplicité qui est le caractere particulier de la Nature : il s'est exactement renfermé dans les bornes de sa matiere ; & s'il y a mis quelques ornemens, ç'a été avec beaucoup de retenuë & de moderation. Il s'est seulement attaché à rendre sa Narration aisée, claire, exacte, & vive ; sçachant bien que le Lecteur ne veut point être arrêté par de longues digressions, ni par une trop grande abondance d'ornemens qui retardent l'impatience qu'il a * de voir la fin d'un Conte. S'il est vray que le sel Attique ne soit autre

* *Semper ad eventum festinat.* Horat.

chose que ce qu'il y a de naïf & de naturel dans le discours, dont la grace principale consiste à n'avoir aucune affectation ; peut-être trouvera-t-on quelques grains de ce sel dans l'Ouvrage que je vous presente.

APPROBATION

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé, *Poësies diverses*, qui m'a paru devoir être agreable au Public. A Paris, le 3. Juillet 1704. *Signé*, POUCHARD.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senêchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Le SIEUR BARATON Nous ayant fait exposer qu'il a fait un *Recueil de ſes Poëſies, contenant des Madrigaux, Epigrammes, Sonnets, Contes, bons Mots, traits d'Hiſtoire, & de Morale*, qu'il desireroit donner au Public, sous le titre de *Poëſies diverſes du Sieur B**** s'il Nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce neceſſaires : Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit BARATON, de faire imprimer lesdites Poë-

ſies en telle forme, marge, caractere, en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon luy ſemblera; & de le faire vendre par tout notre Royaume, pendant le temps de *quatre années* conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons deffenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles puiſſent être, d'en introduire d'impreſſion étrangere, dans aucun lieu de notre obeïſſance; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer & contrefaire leſdites Poëſies en tout ny en partie, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit ſieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy; à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit ſieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris; & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion deſdites Poëſies ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & ce en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis de chacune, deux Exemplaires dans notre Biblioteque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur PHELIPPEAUX Comte de Pontchartrain Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Preſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin deſdites Poëſies, ſoit tenue pour dûëment ſignifiée,

& qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le treizéime jour de Juillet, l'an de grace mil sept cent quatre, & de notre Regne le soixante deuxiéme. Signé, Par le Roy en son Conseil. LE CÓMTE.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 202. *page* 278. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du* 13. *Août* 1703. *A Paris, ce* 26. *Juillet* 1704. P. EMERY, *Syndic.*

Ledit Sieur BARATON a cedé & transporté à DENYS MARIETTE, GREGOIRE DUPUIS, & JEAN-BAPTISTE DE LESPINE, son droit au present Privilege, pour en jouïr en son lieu & place, suivant l'accord fait entre eux.

POESIES DIVERSES

*Du Sieur B****

LE FESTIN SURPRENANT.

RIEN n'embaraſſe un homme habile.
Qu'il arrive des incidens,
Des obſtacles, des contre-tems,
Sur le champ ſon eſprit en reſſources fertile,
Sçait trouver des expediens.
Tel étoit Theodore. Aux choſes importantes
Eclatoit ſon adreſſe, & ſon grand jugement,
Et dans les affaires preſſantes
Il ſçavoit ſe tirer d'intrigue habilement.
L'Empereur Charles Quatriéme
L'avoit fait Gouverneur d'un Château prés Francfort;
Des Courtiſans le vantoient fort,
Ce Prince voulut voir luy-même,

S'ils ne luy donnoient point tant d'éloges à tort.
Quand on voit par ſes yeux, on eſt plus ſûr encore.
Il vint à la chaſſe un beau jour,
Avec une nombreuſe Cour,
Vers le Château de Theodore,
Et luy fit dire en même temps
Qu'il l'auroit ce jour-là pour hôte,
Et qu'il viendroit dîner dans une heure ſans faute,
Suivi de pluſieurs Courtiſans.
Le temps étoit bien court pour une telle affaire.
Avoir à traiter l'Empereur!
Quel moyen de pouvoir dans une heure le faire?
Et comment d'un tel pas ſortir avec honneur?
Tout autre auroit ſouffert des peines ſans pareilles:
Mais Theodore prompt, & ſubtil à merveilles,
Prit dans le même inſtant ſon parti ſur cela.
Un grand nombre de Porcs étoient en ce lieu-là,
Il fit couper à tous la queuë & les oreilles;
Et durant qu'on les mit boüillir,
Ses Cuſiniers faiſoient des ſauſſes differentes,
Pratiquant à l'envi, pour les rendre excellentes,
Tout ce que dans cet art on a pû recueillir.
On hacha cette chair plus épaiſſe ou plus mince,
Pour la mieux deguiſer en cent differens mets,

Enfin l'on fit tous les apprêts
Dans le temps prescrit par le Prince.
Dés qu'il parut, tout aussi-tôt
On servit proprement les tables ;
Il ne s'y trouva point de rôt,
Mais force ragouts admirables.
L'Empereur, & tous ces Seigueurs,
Affamez comme des Chasseurs,
Donnerent sur ces mets d'une grande furie,
Ils mangerent jusques aux plats,
Et ce Prince avoüa qu'il n'avoit de sa vie
Fait un aussi friand repas.
Etonné de la promptitude
Dont Theodore avoit son ordre executé,
Il loüoit son exactitude
Et sa grande capacité.
Comment, dit-il, a-t-on pû faire
Dans une heure un pareil apprêt ?
Comment à point nommé tout s'est-il trouvé prêt ?
Sire, dit Theodore, afin de satisfaire
Sur ce point Votre Majesté,
Je luy diray d'abord un fait tres-veritable,
Qui par tout ce Château luy peut être attesté,
Encor qu'il paroisse incroyable.

C'eſt que les animaux dont Elle & ces Seigneurs
Mangent preſentement ſont encor pleins de vie.
L'aſſemblée à ces mots eut d'étranges frayeurs,
Et crut que ce repas ſe faiſoit par magie.
Mais Theodore enfin, pour les deſabuſer,
Developa l'Enigme, & comme un homme ſage,
Pria Sa Majeſté de vouloir l'excuſer,
N'ayant pas eu le temps de faire davantage.
Vivent les gens d'eſprit, s'écria l'Empereur.
L'aſſemblée admira celuy du Gouverneur,
Et ſon adreſſe ſans ſeconde;
Chacun l'éleva juſqu'aux Cieux,
Et durant un long-temps on parla dans le monde
De ce Feſtin ingenieux.

LE BEAU PRESENT.

UN Cavalier bien fait, homme de qualité,
Aimé par une Dame âgée & liberale,
Eut pour elle une attache égale,
Et beaucoup d'aſſiduité.
La Dame auſſi pour recompenſe,
D'une Terre luy fit preſent;

Et de peur que la mediſance
Ne gloſât ſur un don de telle conſequence,
Il parut un Contrat de vente argent comptant.
Aprés qu'elle fut morte, une belle Comteſſe,
Son Heritiere & ſa Niece,
Mit le Cavalier en procés.
Voulut avoir la Terre, & ſoutint que ſa Tante,
Pour deguiſer un don injuſte par excés,
Avoit feint un Contrat de vente.
Nonobſtant ces raiſons, & d'autres que j'omets,
Le Cavalier gagna ſa cauſe.
La Comteſſe en ſortant ſe trouva prés de luy,
Et ne pouvant faire autre choſe
Qu'exhaler en diſcours ſa bile & ſon ennuy:
Vous avez eu, dit-elle, une fort belle Terre,
Et d'un bon revenu, qui ne vous coûte guére.
Hé bien, répondit-il, en faiſant un ſouris,
Madame, vous avez appris
Ce qu'elle m'a coûté; la Terre eſt belle & bonne;
Je vous l'offre & vous l'abandonne
Volontiers pour le même prix.

LA STATUE DE SEL.

EPIGRAMME.

AUtrefois à Paris un Traitant des Gabelles
Avoit fait bâtir à grands frais,
Une belle Maiſon, ou plûtôt un Palais,
Où l'art faiſoit briller mille beautez nouvelles.
Dans un grand veſtibule, au bas de l'eſcalier,
On voyoit une niche vuide.
Un jour l'agréable Placide,
Intime amy du Financier,
Luy dit : D'où vient que cette niche
Reſte toûjours ainſi ? Quoy, dans un lieu ſi riche
On trouve un ouvrage imparfait ?
C'eſt, dit le Financier, que je cherche un ſujet
Pour mettre là-dedans, qui plaiſe & qui ſurprenne ;
Un ſujet peu commun, quelque choſe en un mot
Qui me ſoit propre & me convienne.
Parbleu, reprit l'amy, vous voila bien en peine !
Mettez-y la * femme de Lot.

* *Elle fut changée en Statuë de ſel, ſujet convenable à un homme enrichi dans la Ferme du ſel.*

LE CHAPITRE DE CHANOINES.

L'Organiſte d'un gros Chapitre
Trouvant ſa retribution
Trop foible, & peu ſortable à ſa profeſſion,
Crut qu'il pouvoit à juſte titre
Pretendre une augmentation.
La choſe étoit de conſequence,
Pour s'y conduire avec prudence,
Avant que de rien demander,
Il voulut ſur cela les Chanoines ſonder.
A chacun il rendit viſite;
Tout promirent ſeparément,
Ayant égard à ſon merite,
D'y donner leur conſentement.
La demande au Chapitre ayant été portée,
D'une commune voix elle fut rejettée.
L'Organiſte rongea ſon frein,
Et diſſimula ſon chagrin.
Il avoit de l'eſprit, aimoit la compagnie.
Au Chapitre il voulut donner un grand repas,
Et les invita tous avec ceremonie.
Nous irons, dirent-ils, mais nous ne voulons pas

Qu'il vous en coûte rien : c'eſt une grande affaire
D'avoir tant de gens à traiter,
Pourquoy dans ces frais vous jetter?
Vous donnerez la nape avec votre ordinaire,
Et du reſte laiſſez-nous faire ;
Avec plaiſir chacun de nous
Fera porter ſon plat chez vous.
Ainſi dit, ainſi fait ; leur plat ils envoyerent,
L'Organiſte enſemble jetta
Dans un ample vaiſſeau tout ce qu'on apporta.
Soupes, Ragouts, Rôti, là-dedans ſe mêlerent.
Ce fut une confuſion
Qui paſſe toute expreſſion.
Les Chanoines venus, on ſervit ſur la table
Ce patroüillage épouvantable.
Eh, s'écrierent-ils, que nous donnez-vous-là ?
Meſſieurs, leur dit-il, tout cela
Eſt venu de chez vous, & je l'ay mis enſemble ;
C'eſt un Salmigondis bien bizarre en effet :
Mais auſſi c'eſt-là, ce me ſemble,
De votre procedé le fidelle portrait.
Quand je vous parle à part, rien n'eſt plus raiſonnable ;
De careſſes vous me comblez,
Chacun de vous eſt fort traitable :

Mais vous ne valez pas le Diable,
Quand vous êtes tous assemblez.
Les Chanoines se regarderent,
Et riant de ce qu'il disoit,
Sans differer ils accorderent
La grace qu'il leur demandoit.

LE BOUFON.

PRés d'Alfonse Roy d'Arragon,
Pasquin sur le pied de boufon,
Plaisoit par son esprit & ses brusques saillies.
Il faisoit un Recueil de toutes les folies
Qu'il voyoit faire chaque jour,
Tant à la Ville qu'à la Cour.
Ce Journal contenoit mille choses jolies;
Alfonse souvent le lisoit,
Et de tout son cœur en rioit.
Des sotises d'autruy l'on aime assez à rire,
Outre qu'on y trouve à s'instruire:
Le Roy par ce motif se faisoit un regal
Aux heures de loisir de lire ce Journal.
A la Cour de ce Prince un Grec, pour quelque cause,
Etoit nouvellement: Un jour comme on parloit

De chevaux Andalous, & qu'on les exaltoit,
Le Grec dit qu'au Levant c'étoit toute autre chose;
Qu'en ce pays-là les chevaux
Etoient plus vigoureux, plus beaux,
Excellens pour la chasse, ainsi que pour la guerre,
Et qu'on n'en trouvoit point de pareils sur la terre.
Sur son recit Alfonse eut un tres-grand desir
D'avoir de ces chevaux du moins une vingtaine.
Il dit au Levantin qu'il luy feroit plaisir,
S'il vouloit se donner la peine
D'aller dans le pays luy-même les choisir,
Et qu'on luy fourniroit tout l'argent necessaire.
Le Grec s'offre avec joye, & dés le lendemain
Il part avec l'argent en main.
Pasquin ayant sçu cette affaire,
La mit dans son Recueil, même en gros caractere;
Et comme une folie au long il l'étala.
Alfonse à quelque jour de-là
Y lisant à l'accoutumée,
Fut bien surpris d'y voir sa conduite blâmée.
Egalément rempli de colere & d'orgueil:
Que voy-je là, Maraut, dit-il? quelle impudence
De me placer dans ton Recueil?
Peut-on souffrir cette insolence?

Sire, luy dit Pasquin, vous avez trouvé bon
Dés long-temps que je fisse un Journal des folies
Dont je m'appercevrois, sans nulle exception:
Celle là, ce me semble, est des plus accomplies.
Envoyer au Levant un Grec, un pied poudreux,
Avec une fort grosse somme,
N'est-ce pas bien risquer? & s'il est habile homme,
N'a-t-il pas en ses mains de quoy se rendre heureux?
Tout d'un coup sa fortune est faite.
Il n'a qu'à s'en aller dans un coin du Levant,
Avec tout cet argent comptant,
Faire *gaudeamus*, laisser là votre emplete:
Où diable aprés cela chercher notre affronteur?
Qui dit Grec en un mot, dit perfide & menteur.
Cet homme, dit le Roy, paroit assez sincere:
Tu veux qu'il soit un imposteur,
C'est un jugement temeraire.
Mais enfin s'il revient, que diras-tu, faquin?
Ma foy, Sire, reprit Pasquin,
Ce n'est pas ce qui m'embarasse.
S'il étoit assez fou pour revoir l'Arragon,
Dés que je le verrois en face,
De Votre Majesté j'effacerois le nom,
Et mettrois le sien à la place.

LE MAUVAIS DANSEUR.

EPIGRAMME.

UN Allemand danſoit à Paris dans un bal
En cadence fort dereglée,
D'un air gauche & contraint, enfin tout-à-fait mal;
Des jeunes gens de l'aſſemblée
En rioient entr'eux de bon cœur.
Un Etranger, amy de ce mauvais Danſeur,
Souffrant avec impatience
Qu'on ſe mocquât de luy; dit aſſez fierément:
S'il ne danſe pas proprement,
Il ſe bat bien en recompenſe.
Oh, dit un des rieurs, auſſi fier ſur ce point:
Il faut donc qu'il ſe batte, & qu'il ne danſe point.

LA RAVE.

LOuis Onze toujours d'une humeur inquiete,
Dans le temps qu'il étoit Dauphin,
S'étant du Roy * ſon pere attiré le chagrin,
Vers le Duc de Bourgogne alla chercher retraite,

* *Charles VII.*

Ce Duc le reçut bien, & Louis à sa Cour,
Goutant tous les plaisirs, fit un tres-long sejour.
Il chassoit souvent dans la plaine.
Là, pour se rafraichir, & pour reprendre haleine,
Il s'arrêtoit dans la maison
D'un payſan nommé Conon,
Qui luy faisoit manger des Raves excellentes.
Les Raves, comme on sçait, sont fort appetissantes:
Mais celles-là sur-tout avoient un goût charmant.
Louis les trouvoit admirables,
Et disoit à Conon qu'en France assurément
On n'en voyoit point de semblables.
Quand Charles VII. son pere eut terminé son sort,
Louis devint Roy par sa mort,
Et revint aussi-tôt en France.
Le bon homme Conon crut qu'il pouvoit conter
A bon droit sur sa bienveillance,
Et qu'il falloit en profiter.
Rempli d'une telle esperance,
Il va choisir dans son Jardin
Toutes les Raves les plus belles,
Les plus tendres, les plus nouvelles;
Il en fait une bote, & se met en chemin.
Tant que le Soleil luit, tant qu'éclaire la Lune,

Conon marche toujours conduit par la Fortune.
Ses Raves, en marchant, tentoient son appetit;
Il en mangeoit souvent, & petit à petit,
Tellement en mangea qu'il n'en restoit plus qu'une
Lorsqu'à Paris il se rendit.
Il la presente au Roy faisant la reverence;
Sa Majesté reçut sa Rave obligeamment,
Et dit qu'on luy donnât dans le même moment
Mille écus d'or de recompense.
Les Courtisans furent surpris,
Entr'autres un Gascon, qui de cette avanture
Tiroit un merveilleux augure;
Il avoit un cheval de prix,
Et crut voyant du Roy cette largesse extrême,
Que s'il luy presentoit ce Coursier excellent,
Le Roy luy donneroit pour un si beau present
Une récompense de même.
Il l'offrit donc au Roy qui parut tres-content,
Et loüa du Coursier la beauté sans égale.
Le Gascon ravi s'attendoit,
Qu'en cette occasion pleinement paroitroit
Sa magnificence Royale.
Il vit que ce Monarque alla prendre en effet,
Dans une cassette, un paquet,

Couvert d'un satiné de couleur d'Amarante
Qu'il luy donna, disant : Ce que cela contient,
A mille écus d'or me revient.
Le Gascon à son tour eut l'ame bien contente,
Et croyant que c'étoient rubis & diamans,
Il fit de grands remercimens.
Puis s'en alla chez luy, fier de sa destinée,
D'avoir pour son cheval un si precieux don.
Mais helas ! quel chagrin pour le pauvre Gascon,
Lorsqu'en developant l'étofe satinée,
Il trouva seulement une Rave fanée,
Et c'étoit celle de Conon.

GUATIMOZIN.

QU'on ne nous vante plus la fermeté Stoïque,
Ny le courage des Romains.
On a veu des Americains
Qui les ont surpassez en constance heroïque.
Lorsque Fernand Cortez & ses vaillans Soldats,
Du fier Guatimozin, Empereur du Mexique,
Conquirent les riches Etats,
Ces Vainqueurs trop heureux, aussi cruels qu'avares

Exercerent sur luy des traitemens barbares,
Dont le seul recit fait horreur.
Mais rien ne put jamais ébranler son grand cœur;
Ce Prince toujours ferme au milieu des souffrances,
Loin de faire des doleances,
Bravoit ses ennemis, & tous leurs vains efforts.
Il avoit caché ses tresors;
On luy fit mille violences
Pour dire en quel endroit il les avoit serrez.
Mais on ne sçut tirer un seul mot de sa bouche.
Ses ennemis desesperez
De voir ce Prince si farouche,
Eurent enfin recours aux plus rudes tourmens.
Ils le mirent tout nû sur des charbons ardens,
Et traiterent aussi de même
Le plus cher de ses Favoris:
Mais celuy-cy ne put sans pousser de grands cris
Sentir cette douleur extrême.
L'Empereur qui souffroit son mal patiemment,
Sans dementir en rien son ame grande & fiere,
Et sans sourciller seulement,
Le regardant d'un œil severe:
Moy, dit-il, suis-je sur des fleurs?
Le Favori déflors étouffa ses clameurs,

Il se tut par respect, ou par honte peut-être,
Et malgré ses vives douleurs
Il souffrit constamment aussi-bien que son Maître.

CLOPINEL.

JEan de Meun qu'on nommoit autrement * Clopinel,
Avoit fait quelques Vers contre l'honneur des femmes.
Ces Vers étoient sanglans ; une troupe de Dames,
Pour vanger l'opprobre éternel,
Qu'il faisoit à leur sexe en les traitant d'infames,
Voulut en faire un châtiment,
Qui servît aux Auteurs du même caractere
D'exemple & d'avertissement.
Ces Dames dans le Louvre avoient leur logement ;
Clopinel bel esprit y venoit d'ordinaire ;
Cela rendoit la chose assez aisée à faire ;

* Clopinel veut dire boiteux. Jean de Meun étoit un Poëte François du XIV. Siecle, il acheva le Roman de la Rose commencé par Guillaume de Lorris, & fit ce Quatrain si injurieux contre les Femmes :

Toutes êtes, serez, ou fûtes
De fait, ou de volonté, Putes ;
Et qui tres-bien vous chercheroit,
Putes toutes vous trouveroit.

Il ne fut queſtion que de ſçavoir comment.
Dans ce Palais étoit une chambre écartée,
On trouva le moyen de l'y faire venir :
Auſſi-tôt la troupe irritée
Parut en bon état, & prête à le punir.
De verges chaque Dame avoit une poignée,
Quelques Seigneurs cachez étoient de leur complot ;
Le pauvre Clopinel étant pris comme un ſot,
Implora leur clemence, eut recours aux prieres,
Tâcha de les flechir, fila doux, en un mot
Tenta tous les moyens de ſe tirer d'affaires :
Mais cela ne luy ſervit gueres,
Les Dames vouloient l'étriller ;
Et toutes à l'envi dans leur colere extrême
Diſoient, Il faut le depoüiller.
Je me depoüilleray moy-même,
Leur dit-il, mais auparavant
Daignez m'accorder une grace.
Ce n'eſt point le pardon, mon forfait eſt trop grand,
Je ſuis un temeraire, un perfide, un méchant,
Je merite votre diſgrace.
Si vous me refuſez, ſçachez que fort ſouvent
Dans la fureur on ſe ſurpaſſe.
J'arracheray des yeux, je deviſageray,

Plus d'une ſentira les effets de ma rage,
En Lion je me défendray,
Et je mettray tout en uſage.
Les Dames ſur cela jugerent à propos
D'accorder ſa demande : Hé bien, luy dirent-elles,
Nous te le promettons, & nous ſerons fidelles.
Qu'eſt-ce ? parle donc en deux mots.
Mes Dames, leur dit-il, ce que je vous demande,
Eſt que la plus grande P....
Qui ſoit dans toute votre bande,
Donne le premier coup de verges de ſa main.
Les Dames s'entreregarderent,
Pas une commencer n'oſa,
Toutes qui deça, qui delà
L'une aprés l'autre s'en allerent ;
Clopinel reſta ſeul, & par-là ſe ſauva.

LE FILET.

EPIGRAMME.

UN Cardinal fils de Peſcheur,
Loin de s'enorgueillir de ſa haute fortune,
Par une modeſtie inſigne & peu commune,

Qui luy fit encor plus d'honneur,
Faisoit mettre aux repas un Filet sur sa table,
Pour se mieux souvenir de son extraction.
Une conduite si loüable
D'Agathocle imitoit la moderation.
On sçait que ce Roy de Sicile,
Qui fut fils d'un pauvre Potier,
Vouloit qu'on le servît en vaisselle d'argile,
Afin d'avoir toujours de quoy s'humilier.
Le Cardinal suivant sa trace,
De tout le monde étoit aimé,
Et du Sacré College à tel point estimé,
Que le Pape étant mort on l'élut en sa place.
Il fut au gré de tous sur le saint Siege assis.
A l'heure du dîné le Filet étant mis
Sur la table à son ordinaire,
Qu'on ôte ce Filet, dit tout haut le Saint-Pere,
Ce que je voulois prendre, est pris.

LE DOGE DE GENES.

LEs Genois, qui par mainte offense,
Oubliant leurs vrais interêts,

S'étoient broüillez avec la France,
Attirerent sur eux une juste vangeance,
Et furent obligez, afin d'avoir la paix,
D'envoyer leur Doge en personne,
Pour appaiser cette Couronne,
Par une reparation
La plus humiliante & la plus authentique,
Que pût faire la Republique.
Genes souffrit sans doute en cette occasion
Une mortification
Plus terrible qu'un coup de foudre:
Mais de peur de perir il falut s'y resoudre.
Dans Versailles le Doge, avec un air soumis,
Mettant bas son humeur altiere
Au pied du Trône de LOUIS
Fit satisfaction entiere.
A ce Doge on montra toutes les raretez,
Qui sont dans ces lieux enchantez,
Et dont la beauté cause une surprise extrême.
Un Courtisan luy dit: En ce Palais charmant,
Que trouvez-vous, Seigneur, qui soit plus surprenant?
C'est, dit-il, de m'y voir moy-même.

LES IMBECILLES.

Jaquet, bon Laboureur, n'avoit que deux garçons,
Et l'un & l'autre étoit d'une bêtise extrême ;
En vain il leur faisoit sans cesse des leçons,
C'étoit la stupidité même.
Ce pauvre paysan chagrin
D'avoir une race imbecille,
Songea qu'il avoit pour voisin
Un Gentilhomme tres-habile,
Dont chacun admiroit l'esprit & le sçavoir :
Il resolut de l'aller voir,
Esperant qu'à ses fils, par sa rare science,
Il donneroit peut-être un peu d'intelligence.
Jaquet aussi-tôt se rendit
A la maison du Gentilhomme,
Qu'il pria de donner à ses fils de l'esprit.
Helas, dit l'autre, mon bon homme,
Jamais je n'en viendrois à bout,
L'esprit est un don de nature ;
Elle fait à d'aucuns parfois bonne mesure,
D'autres en ont fort peu, quelques-uns point du tout.

Moy-même n'ay-je pas un fils tout-à-fait bête ?
Je me suis, à l'instruire, en vain rompu la tête :
Cela ne depend point de nous.
Bon, votre fils, Monsieur, dit Jaquet sans malice,
Les gens vous font plus de justice,
On sçait bien qu'il n'est pas de vous.

LA MORSURE DU DOGUE.

UN Gentilhomme campagnard
Dans le voisinage d'Auxerre,
Avoit un Curé fort gaillard,
Bien nourri, gros & gras, aimant la bonne chere ;
Qui les Dimanches reglément
Venoit manger sa soupe aprés la Messe dite.
Tels Curez ordinairement
Suivent l'odeur de la marmite,
Et celuy-cy sur-tout pour plus d'une raison :
La Maîtresse de la maison
Ne luy déplaisoit pas, elle étoit jeune & belle ;
Goguenarde, follette, avoit l'esprit railleur,
Et le Curé de belle humeur
Ne s'ennuyoit point auprés d'elle.

Il arriva que le mari,
Pour affaires de conſequence,
Eut un voyage à faire ; il part en diligence,
Et ne mene avec ſoy que ſon Valet Henry.
Rêvant par le chemin, il luy vint en penſée
Qu'il ne ſeroit pas bien-ſeant,
Que durant qu'il étoit abſent,
Le Curé vînt chez luy comme à l'accoutumée,
Que l'on pourroit en mal penſer ;
Outre qu'étant bienfait, en la fleur de ſon âge,
Et le ſexe fragile, il pourroit ſe paſſer
Choſes qui ne ſeroient trop à ſon avantage.
Dans l'abſence, le cocuage
Se gliſſe, quand on a femme pleine d'appas.
Le Campagnard ſongeoit tout cela dans ſon ame,
Il dit à ſon Valet : Retourne ſur tes pas,
Et di de ma part à ma femme,
Qu'abſolument je ne veux pas
Que le Curé dans mon abſence,
Vienne à notre maiſon, ny qu'elle aille chez luy,
L'un & l'autre ſeroit contre la bien-ſeance,
Et me donneroit de l'ennuy.
Henry part auſſi-tôt, & diſoit en luy-même :
La défenſe toujours irrite l'appétit ;

Du sexe je connois l'esprit,
Pour ce qu'on luy défend son ardeur est extrême;
Madame assurément fera
Tout au rebours, tout le contraire;
De quoy mon Maître enragera,
Et peut-être cocu sera;
Sur cela que faut-il donc faire?
Aprés avoir bien ruminé,
Je veux, dit-il, user d'adresse.
Nous avons au logis un gros Dogue enchaîné;
Je m'en vais dire à ma Maîtresse
Que Monsieur luy défend sur-tout de le toucher,
Ny de monter dessus, même d'en approcher:
Je ne croy pas qu'elle ait envie
D'aller contre cet ordre, & d'agir autrement.
Il arrive au Château, monte à l'appartement
De la Dame, & luy dit ce que sa fantaisie
Luy suggeroit si sagement.
La Dame fut surprise: Eh d'où vient donc, dit-elle,
Que tu me fais un tel discours?
Sans sujet mon mary s'inquiete toujours.
Vais-je chercher le Dogue? il me la baille belle!
N'est-ce pas se moquer de moy?
C'est qu'il veut plaisanter peut-être.

Di-luy que chacun ſonge à ſoy.
Le Valet auſſi-tôt va rejoindre ſon Maître,
Et luy dit, ſans entrer en explication,
Qu'il a fait ſa commiſſion.
La Dame cependant ſe mit le Dogue en tête,
Deſirant avec paſſion
D'aller careſſer cette bête.
En effet dés le lendemain
Elle prend des morceaux de pain,
Va les jetter au Dogue, & le rend ſi traitable
Qu'elle approche de luy, le flattant de la main.
Quoy, dit-elle, eſt-ce là ce Dogue formidable?
Elle monte deſſus, & luy ſerre les flancs.
Le feroce animal peu fait à ce manege,
Gronde, & luy mord en même temps
Un de ſes bras plus blanc que neige,
Le dechirant à belles dents.
Le ſang ruiſſelle en abondance;
Elle crie, & ſes gens viennent à ſon ſecours;
On l'arrache au Dogue, on la panſe.
Le mari s'en revient au bout de quinze jours.
Elle gardoit encor le lit de ſa bleſſure,
Et luy conta ſon avanture.
Pardon, dit-elle, mon époux,

C'eſt aſſez de mon mal ſans avoir votre haine,
Si j'ay deſobeï, j'en porte bien la peine :
Mais auſſi vous avez un peu tort, entre nous.
Aurois-je été ſonger à ce Dogue ſans vous ?
Quel caprice vous prit ? Qu'étoit-il neceſſaire
De renvoyer icy votre Valet exprés
Pour me parler du Dogue ? hélas, moy qui jamais
N'en avois approché, le fuyant au contraire.
Le Campagnard dans cette affaire
Ne voit goute, & ne comprend rien.
Il jure que jamais il n'a parlé du chien,
Appelle ſon Valet, & contre luy s'emporte.
Henry pour s'excuſer d'une telle action,
Allegue le motif de ſa precaution,
Et conclut enfin de la ſorte :
Monſieur, tout bien examiné,
De ce que vous voyez, il eſt aiſé d'induire
Ce qui fût arrivé, ſi j'avois été dire
Ce que vous m'aviez ordonné.

LE FRIAND.

Bruſquet, agreable boufon,
Dînoit chez un Seigneur qui tenoit bonne table.
Un jour qu'on mangeoit du poiſſon
Avec Ducs & Marquis, & maint homme notable,
Devant luy furent mis, outre quelques bons mets,
Des éperlans, des harangs frais:
Mais hors de ſa portée étoient de groſſes vives,
Un turbot, un demi ſaumon,
Et même un morceau d'eſturgeon,
Regal charmant pour les convives.
Bruſquet homme friand, devoroit de ſes yeux
Tous ces poiſſons delicieux.
Fâché de n'y pouvoir atteindre,
Il fut quelque temps à ſonger
Comment il pourroit en manger,
Sur ſa bouche un Friand ne ſçauroit ſe contraindre.
Enfin il prit deux éperlans,
Se mit à leur parler tout bas entre ſes dents,
En geſticulant à merveille;
Puis il les approchoit tous deux de ſon oreille,

De quoy rioient les assistans.
Le Maître du logis qui le regardoit faire,
Luy dit : Brusquet, que fais-tu là ?
Helas, dit-il, Monsieur, jadis mon pauvre pere
Dans un voyage se noya,
Et je m'en informois aux poissons que voila.
Ils m'ont dit que c'étoit bien devant leur naissance,
Et que par consequent ils ne le sçavoient pas;
Mais que je m'adressasse, avec votre licence,
A ces gros poissons de là-bas,
Et qu'ils m'en donneroient entiere connoissance.
Je t'entens, dit le Maître, on t'estime à bon droit,
Ton envie est trop juste, & sera satisfaite.
Et riant de ce tour aussi plaisant qu'adroit,
Il luy donna plein une assiete
De ces poissons qu'il desiroit.

LE PARASITE.

GNaton, fameux écornifleur,
D'ailleurs homme desagreable,
S'en alla pour dîner chez un certain Seigneur
Qui tenoit assez bonne table.

Ce Seigneur las de luy, pour s'en debaraſſer,
Et de ſa maiſon le chaſſer,
Envoya dire à la cuiſine
Que l'on retardât le dîné,
Et fit au Paraſite aſſez mauvaiſe mine,
De quoy l'autre n'étoit nullement étonné.
D'ordinaire les Paraſites
N'ont que leur ventre pour objet;
Moins affamez d'honneur que du ſuc des marmites,
Ils boivent les affronts, comme l'on boit du lait.
De Gnaton voila le portrait,
Pour avoir des franches lipées,
Et faire quelque bon repas,
Il auroit enduré des brocards, des huées,
Et tout ce que l'on peut s'imaginer de bas.
Enfin à deux heures ſonnées
Le dîné ne paroiſſant pas;
Gnaton avec l'impatience
D'un homme encore à jeun, & preſſé par ſa panſe,
Dit au Maître du lieu: Vous dînez aujourd'huy
Beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire,
Attendez-vous quelqu'un meshuy?
Non, luy répondit-il, avec un air ſincere,
On attend ſeulement que vous ſoiez ſorti.

L'AVARE.

EPIGRAMME.

SAns ceſſe votre avidité
A groſſir vos treſors met ſa felicité,
Diſoit un jour Acaſte à l'avare Cleante;
Rien ne peut aſſouvir cette cupidité,
Votre ame n'eſt jamais contente.
Quoy n'en n'avez vous pas aſſez?
Souffrez que je vous parle en amy veritable.
Ces treſors que vous amaſſez
Avec une ardeur incroyable,
Vos enfans les prodigueront.
Je connois leur humeur, ils aiment la depenſe,
Le jeu, les femmes, la bombance,
Jugez par-là ce qu'ils feront.
N'importe, dit l'Avare, & quand mes biens ſeront
A leur profuſion en proye,
Je ſuis ſûr qu'à les depenſer
Ils n'auront jamais tant de joye,
Que j'en goûte à les amaſſer.

LE DUC D'OSSONNE.

Lorsque le galant Duc d'Ossonne
Etoit à Naples Viceroy,
Il eut, si l'on en croit des gens dignes de foy,
Une avanture assez bouffonne.
Comme il vouloit sçavoir tout ce qui se passoit,
N'ignorant pas qu'aux Grands on en fait bien accroire;
Sans suite, & deguisé, dés qu'il étoit nuit noire
Par la Ville il se promenoit.
Un jour, à ce que dit l'histoire,
Il entendit parler des gens
Dans une boutique fermée.
Par une fente il vit trois jeunes artisans
Qui tenoient des propos plaisans;
C'est à quoy la jeunesse est fort accoutumée.
Il voulut écouter leur conversation.
Ces gens-là s'amusoient, en faisant leur ouvrage,
A former des souhaits, & dans ce badinage
Chacun d'eux decouvroit son inclination.
Sans le bien, disoit l'un, on ne sçauroit rien faire;
Si j'avois mil écus, je serois fort content,

La fille du logis en aura bien autant,
C'eſt une bonne menagere,
Je l'épouſerois à l'inſtant,
Et je vivrois comme un compere.
Pour moy, dit le ſecond, je me tiendrois bien fier
Si j'avois ſeulement une Charge d'Alfier,
(C'eſt ainſi qu'on appelle à Naples un Enſeigne.)
La guerre a pour moy des appas,
Et ſi je n'y vais point, ce n'eſt pas que je craigne
La fatigue ny le trepas:
Mais être fantaſſin ne m'accommode pas.
Voila donc vos ſouhaits, dit alors le troiſiéme?
De Charges ny d'argent je ne ſuis point tenté,
Et je ſens une ardeur extrême
Pour notre Vicereine; elle a de la beauté,
Elle eſt pleine de majeſté,
Et plus je la voy, plus je l'aime.
Si j'avois à faire un ſouhait,
Ce ſeroit de paſſer une nuit avec elle:
Quel plaiſir d'embraſſer une femme ſi belle!
Que mon bonheur ſeroit parfait!
Le Duc part à ces mots, ce ne fut point ſans rire.
Il remarque l'endroit, & dés le jour ſuivant
Mande ces Artiſans, leur ordonne de dire

Quels souhaits ils faisoient le soir d'auparavant.
J'en sçay, reprit-il, des nouvelles,
Et si dans le recit vous n'êtes pas fidelles,
Vous serez pendus en ce jour.
La Duchesse étoit là, nombreuse étoit la Cour;
Les garçons étonnez baissoient tous trois la tête,
Ils ne s'étoient jamais trouvez à telle fête:
Mais il falut enfin parler,
Il falut obeïr à cet ordre suprême.
Le Gars aux mil écus redit sans rien celer
Tout ce qu'il avoit dit; le guerrier fit de même.
Quand ce vint au dernier, cherchant à reculer,
Embarassé, confus, il voulut s'en défendre;
Mais d'un œil de courroux le Duc le regardant,
Luy dit: Je vais te faire pendre,
Si tu ne dis aussi ton souhait maintenant.
Le pauvre malheureux parle, mais avec peine,
Conte ce qu'il disoit touchant la Vicereine,
Se jette aux pieds du Duc, luy demande pardon,
Se nomme un temeraire, implore sa clemence.
Le Duc le fait lever, en disant: Je suis bon,
Ne crain rien, sois en assurance.
Il fait en même temps venir son Tresorier,
Luy dit d'aller compter mil écus au premier,

En luy recommandant d'en faire un bon uſage.
Puis il dit au ſecond : Tu veux être guerrier,
J'eſtime les gens de courage,
Va, je te fais Alfier, ſers bien le Roy, ſois ſage;
Ton brevet te ſera donné dans un moment.
Pour le dernier, dit-il, ſe tournant vers ſa femme,
La choſe vous regarde, & c'eſt à vous, Madame,
A luy donner contentement.

LES FORCATS.

EPIGRAMME.

CE digne Viceroy dont j'ay fait mention,
Le fameux Duc d'Oſſonne allant voir les Galeres;
Voulut par recreation
Entendre raconter aux Forçats leurs affaires.
Etant ſur la Reale il demande en riant
A chacun d'eux, d'où vient qu'il ſouffre ce ſupplice.
L'un dit, Je n'ay rien fait, c'eſt par une injuſtice.
Le ſecond repondit : Moy, je ſuis innocent.
Le troiſiéme en dit tout autant,
Beaucoup d'autres firent de même.
Enfin un plus ſincere avoüa ſans détours,

Qu'il étoit scelerat dans le degré suprême,
Que par divers forfaits, & de tres-méchans tours
Il s'étoit attiré cette disgrace extrême.
Qu'on détache cet homme, & qu'on l'ôte de là,
Dit le Duc, il mettroit icy tout en deroute,
Luy seul est un pendart, & gâteroit sans doute
Tous ces gens de bien que voila.

LE SAGE AMBASSADEUR.

HEnry * Roy d'Angleterre étoit mal satisfait
De François Premier Roy de France,
Et ne respirant que vangeance,
Il rouloit dans sa tête un bizarre projet.
Sous pretexte d'une Ambassade,
Il pretendoit avec hauteur
Jusques dans ses Etats luy faire une bravade;
Et choisit pour Ambassadeur
Un Evêque de Cour, politique, flateur,
Propre aux affaires importantes.
Henry suivant sa passion
Avoit mis follement dans son Instruction

* *Henry VIII.*

Des termes menaçans, des choſes outrageantes.
Sire, dit le Prelat Anglois,
Votre Majeſté veut qu'au Monarque François,
Le plus fier Prince de la Terre,
J'aille faire un tel compliment.
Qu'en arrivera-t-il ? Dans ſa juſte colere
Il me fera trancher la tête aſſurément.
Non, non, ne craignez rien, dit le Roy d'Angleterre,
Quantité de François, qui ſont dans mes Etats
Me répondront de vous : j'ay des vangeances prêtes,
Et je ferois voler à bas,
Si le cas arrivoit, pour le moins deux cens têtes.
Ouy, reprit le Prelat : mais parmy ces deux cens,
On n'en trouvera point qui vienne
Si bien ſur mon corps que la mienne.
Le Roy rit, & trouva qu'il parloit de bon ſens.

ROMULUS.

QUand Romulus jetta les fondemens de Rome,
Pour y faire venir du monde abondamment,
Et la peupler plus promptement ;
Comme il étoit fort habile homme,

Il en fit un azile, & vit dans peu de temps
Sa Ville se remplir de gens,
Mais la plûpart noircis de crimes;
Les uns banqueroutiers, les autres assassins,
Bandis, voleurs de grands chemins,
Qui craignant de Themis les ordres legitimes,
Pour s'en mettre à couvert venoient s'y retirer.
On ne peut assez admirer,
Que Rome, cette Ville en Heros si féconde;
Cette Ville qui doit durer
Autant que durera le monde,
N'ait eu pour premiers habitans
Que des banqueroutiers infames,
Des scelerats, & des brigands.
Ce Peuple étoit nombreux, mais il manquoit de femmes,
Romulus resolut d'envoyer aux Sabins,
Alors ses plus proches voisins,
Une Ambassade solemnelle,
Et d'un grand appareil, afin de les prier
De vouloir aux Romains leurs filles marier,
Et faire avec son Peuple alliance éternelle.
Les Sabins insolens & vains,
Mépriſoient beaucoup les Romains,

Point ne leur plut telle Ambaſſade.
S'allier avec des bandits !
Pouvoit-on leur propoſer pis ?
Ils firent ſur cela mainte & mainte incartade ;
Et comme ils étoient grands railleurs,
Ils dirent aux Ambaſſadeurs :
Quand vous avez dans votre Ville
Pour les hommes fait un azile
Qui vous a ſi bien reüſſi,
Il falloit en faire un pour les femmes auſſi ;
Cela vous eût produit de tres-grands avantages ;
Il vous ſeroit venu des femmes de tous âges,
Sans être obligez d'en chercher ;
Et l'on eût fait des mariages,
Où chacun n'auroit eu rien à ſe reprocher.

LE [illegible]MPRUDENT.

EPIGRAMME.

UN jour le grand Renaud diſoit dans ſa colere :
Peſte ſoit des cocus, ils me font enrager.
Fuſſent-ils tous dans la riviere.
Mon Mary, dit Catin, tu ne ſçais point nager,
Helas ! comment pourrois-tu faire ?

PYRRHUS.

EPIGRAMME.

PYrrhus, ce fameux Roy d'Epire,
Ayant ſçu que dans un repas
Trois ou quatre de ſes ſoldats
De luy trop fortement avoit oſé médire,
Il les fit venir devant ſoy,
Et les regardant en colere :
J'apprens, dit-il, qu'hier parmy la bonne chere
Vous avez mal parlé de moy.
Sire, luy répondit un de ces bons Apôtres,
Nous avions alors bien trinqué :
Chacun de nous ſans doute en auroit bien dit d'autres ;
Si le vin ne nous eût manqué.
Une réponſe ſi naïve
Fit ſourire Pyrrhus, deſarma ſon courroux :
Pour cette fois, dit-il, je vous pardonne à tous,
Mais que jamais cela n'arrive.

*AGIS.

EPIGRAMME.

ON vint dire au vaillant Agis
Que les Atheniens entroient dans son pays,
Avec des troupes fort nombreuses.
Il n'avoit que tres-peu de gens :
Marchons à l'Ennemi, dit-il, en même temps ;
Le nombre aux ames courageuses
Ne fait jamais de peur ; il suffit de sçavoir
Où sont les Ennemis pour faire son devoir.

* *Roy de Sparte.*

AGATHOCLE.

AGathocle Roy de Sicile
D'un Potier de terre étoit fils,
Et fit voir qu'en dépit d'une naissance vile
Sur le trône on peut être assis.
Son esprit, sa valeur extrême
L'éleverent au Diadême,
Et sçurent sous ses loix mainte Cité ranger.

Ce Monarque vint assieger
Une Ville assez importante.
Le peuple en étoit vain, & malgré ce danger,
Rempli d'un audace insolente.
Dés qu'on vit Agathocle avec ses Etendars,
Les habitans sur les rempars
Luy crioient en raillant, pour irriter sa bile,
Tyran, fils d'un pauvre Potier,
Où prendras-tu de quoy tant de troupes payer ?
Dans vos bourses, dit-il, quand j'auray votre Ville.

FABRICE.

DAns la guerre contre * Pyrrhus,
Les Romains avec grand carnage,
Dés le premier combat ayant été vaincus,
Ils parurent plus fiers au lieu d'être abbatus ;
Car jamais Nation n'a tant eu de courage.
Pour l'échange des prisonniers,
Dans le Camp de Pyrrhus Rome envoya Fabrice,
Un de ses meilleurs Officiers,
Homme brave, intrepide, & mis avec justice

* *Roy d'Epire.*

Au rang des plus fameux guerriers.
Pyrrhus luy fit mille careſſes,
Et le traita ſplendidement.
Il ſçut qu'il étoit pauvre, & crut facilement
Qu'il pourroit le gagner à force de largeſſes.
Un jour l'ayant mené tout ſeul dans ſon treſor,
Il voulut luy donner un fort gros monceau d'or.
Mais Fabrice d'une maniere
Egalement honnête & fiere,
Refuſa ce riche preſent,
Marquant par ce refus une vertu ſuprême:
Pyrrhus en fut ſurpris, & diſoit en luy-même:
Des treſors mépriſez par un homme indigent!
Eſt-il rien de plus noble & de plus admirable?
L'or ne le touche point, il faut donc eſſayer
Si l'on ne ſçauroit l'effrayer,
Si cette ame ſi grande eſt de crainte incapable.
En effet dés le lendemain,
Pour en faire l'experience,
Pyrrhus étant en conference
Dans ſa tente avec le Romain,
On leva tout d'un coup une tapiſſerie;
Fabrice à ſes côtez vit un grand Elephant
Qui remuoit ſa trompe avec un cri perçant,

Et sembloit presque être en furie.
Il n'avoit jamais vu d'Elephant en sa vie :
Mais loin d'en avoir de l'effroy,
D'un air tranquille & gay se tournant vers le Roy :
En vain, dit-il, hier avec ton or en pile
Tu me crus facile à tenter :
Aujourd'huy pour m'épouvanter
Ton Elephant, Pyrrhus, n'est pas moins inutile.

CYRUS.

EPIGRAMME.

CYrus ce grand Conquerant,
Qui malgré mille traverses,
Fonda l'Empire des Perses,
Etoit chaste & temperant.
Lors qu'il conquit Babylone,
Une tres belle personne
Fut au nombre des Captifs ;
Tous les cœurs rendoient hommage
A ses yeux brillans & vifs :
Mais Cyrus prudent & sage,
De la voir sçut s'abstenir.

Amour, dit-il, je te brave,
Et ne veux point devenir
L'Eſclave de mon Eſclave.

LE MAUVAIS JUGE ECORCHE'.

UN Juge ſans honneur, ſans foy ni conſcience,
Conte pour rien les Loix, & la Juriſprudence,
C'eſt un Corſaire, un Garnement:
Et loin de proteger le bon Droit, l'Innocence,
Il prend à toutes mains & pille impunément.
Cambysès Prince fort ſevere,
Succeſſeur de Cyrus ſon pere,
Sçachant qu'un certain Magiſtrat
Vendoit hautement la Juſtice,
Crut qu'il n'étoit point de ſupplice
Aſſez grand pour ce ſcelerat.
D'ailleurs il falloit un exemple
Qui reprimât de tels abus,
Et ſervît de leçon aux Juges corrompus,
Dont le nombre n'eſt que trop ample.
Ainſi pour arrêter le cours d'un ſi grand mal,
Il fit écorcher vif ce Juge déloyal,

Et de sa peau bien apprêtée,
En fit couvrir le Tribunal
Où cet homme dont l'ame étoit si depravée
Lors qu'il jugeoit étoit assis ;
Puis donna la Charge à son fils.
Ce jeune Magistrat, par cet objet terrible
Instruit à faire son devoir,
N'abusa point de son pouvoir,
Et fut un Juge incorruptible.
Si tous les Princes d'aujourd'huy,
Epris d'un zele aussi loüable,
Imitoient Cambysès, & faisoient, comme luy,
Des Juges Scelerats un châtiment semblable ;
Combien, s'ils étoient recherchez,
Par un Jugement équitable
Seroient maintenant écorchez !

THEMISTOCLE.

EPIGRAMME.

THemistocle fameux par cent faits éclatans,
Avoit une fille assez belle.
Il vouloit la pourvoir, & deux partis pour elle

Vinrent s'offrir en même temps.
L'un d'eux, homme d'esprit & d'un rare merite,
Des biens de la fortune étoit mal partagé ;
L'autre tout au rebours de richesses chargé,
Etoit un étourdi, sans esprit, ni conduite.
Themistocle avisé rejettant ce dernier,
Accorda sa fille au premier,
Et luy donna pour dot une fort grosse somme.
Sans merite, dit-il, les tresors ne sont rien,
Et j'aime mieux un homme ayant besoin de bien,
Que du bien ayant besoin d'homme.

GUERRES CAUSE'ES PAR DES FEMMES.

LA Grece a vu plus d'une fois
Chez elles les femmes galantes,
Au mépris des plus saintes loix,
Exciter des guerres sanglantes.
Lors que Pâris ravit Helene à Menelas,
Les Grecs pour en tirer vengeance
Armerent tous d'intelligence,
Et donnerent divers combats,

Ils firent un bucher de la superbe Troye
Aprés un siege de dix ans,
Et de Priam enfin les Etats floriſſans
Des vainqueurs devinrent la proye.
On ſçait qu'avant * Helene on avoit déja vû
En Grece comme ailleurs, ſoit par mer ou par terre,
Pour le beau ſexe mainte guerre
Et beaucoup de ſang répandu.
L'homme à ſes paſſions pleinement s'abandonne,
Sur-tout quand il eſt amoureux;
Dans ſon emportement il n'écoute perſonne,
Et par là ſe rend malheureux.
Mais revenons à notre theſe.
La guerre du Peloponeſe,
Qui dura vingt-ſept ans vint d'un plaiſant ſujet,
Et trois P . . . ne vous deplaiſe,
En furent le motif ſecret.
Durant que Periclès gouvernoit dans Athenes,
Periclès ce grand Orateur,
Egal par ſa rare valeur
Aux plus celebres Capitaines;

* *Nam ſuit ante Helenam, &c.* Horat. lib. 1. Sat. 3.

Quelques

Quelques jeunes * Atheniens,
(Comme il eſt par tout des vauriens,)
Aprés avoir bien bu, par un deſſein bizarre
S'en allerent droit à Megare
Où Simete par ſes appas
Faiſoit alors bien du fracas.
Elle étoit jeune, vive, & d'une beauté rare;
Galante de profeſſion;
Ces Atheniens l'enleverent
Pour aſſouvir leur paſſion,
Et dans leur Ville la menerent.
Le peuple de Megare eut beaucoup de chagrin
D'un enlevement fait juſques dans ſes murailles,
Et crut que le plus court chemin
Etoit d'uſer de repreſailles.
Quelques-uns de leurs habitans
Dans Athenes ſans bruit auſſi-tôt ſe rendirent;
Et là, chez Aſpaſie ayant bien pris leur temps,
Deux filles de joye ils ravirent.

* *Juvenes profecti Megaram ebrii auferunt*
Simætham ex ſcortatione nobilem.
Megarenſis hinc populus dolore percitus
Furatur Aſpaſiæ duo ſcorta haud impiger.
Hinc initium belli prorupit
Univerſis Græcis ob tres meretriculas.
Ariſtoph. in Acarn.

Aſpaſie avoit groſſe Cour,
C'étoit une femme ſçavante
Qui tenoit Ecole d'Amour,
Et de filles d'élite on trouvoit chaque jour
Prés d'elle une troupe brillante.
Tout le beau monde s'y rendoit,
Periclès même luy donnoit
Sur ſon cœur un tres grand empire,
A tous ſes ſentimens on le voyoit ſouſcrire :
Elle jura de ſe vanger
Sur Megare d'un tel outrage,
Et Periclès, pour l'obliger,
Fit tant par ſon adreſſe, & ſon divin langage,
Qu'il rendit les Atheniens
Ennemis des Megariens.
Cela fut la ſource mortelle
De la guerre longue & cruelle
Dont le Peloponeſe éprouva tous les maux.
Si la choſe n'étoit de verité notoire,
Eſt-ce qu'on pourroit jamais croire
Que les hommes fuſſent ſi ſots ?

PHILOXENE.

* DEnis, le Tyran de Sicile,
Se mêloit de faire des vers,
Avec un esprit dur, une veine sterile,
Et croyoit qu'en tout l'Univers
Aucun ne l'égaloit en genie, en science,
Ainsi qu'en gloire, & qu'en puissance.
Ses Flateurs augmentoient encor sa vanité,
Ils le mettoient au rang des plus grands Personnages;
Et l'assuroient que ses Ouvrages
Rendroient son nom celebre à la posterité.
Philoxene excellent Poëte,
Et d'une fermeté parfaite,
A ses Vers n'applaudissoit pas,
Et ne pouvoit en faire cas.
Le Tyran indigné le fit mettre aux Carrieres,
C'étoit une affreuse prison,
Qui passoit de beaucoup les prisons ordinaires,
Car un Tyran jamais n'écoute la raison.

* *Le jeune Denis.*

A quelque temps de là, croyant que Philoxene,
Dont pour sa reputation
Il vouloit l'approbation,
Se trouveroit maté par cette rude peine,
Et paroîtroit plus complaisant
Pour se tirer d'une souffrance
Capable de lasser l'homme le plus constant;
Un beau matin en sa presence
Il le fit amener, & luy lut de ses Vers
Sans sel & tournez de travers.
Philoxene à qui ses manieres
Aussi-bien que ses Vers déplaisoient grandement,
Bien loin de le loüer, s'écria fierement:
Que l'on me remene aux Carrieres.

ANNIBAL.

EPIGRAMME.

ANnibal ayant pris Tarente,
Ville tout à fait importante,
Dont les Romains avoient un extrême regret:
Le Vaillant Fabius cet homme incomparable,
Qui conserva l'Etat par son flegme admirable,

Alla pour la reprendre, & la prit en effet.
Annibal qui marchoit au secours de la place,
Sçut qu'elle étoit renduë, & dans ce coup fatal,
Pour cacher son chagrin d'une telle disgrace :
Les Romains ont, dit il, aussi leur Annibal.

* PHILOPEMEN.

PHilopémen, que sa valeur
Rendit si redoutable en Grece,
Fuyoit le luxe & la molesse,
Et l'amour de la gloire occupoit tout son cœur.
Quoy qu'il fût General d'armée,
On le voyoit toujours vêtu modestement.
A la simplicité son ame accoutumée
Se mettoit au dessus d'un vain ajustement.
Un jour en retournant à sa chere * patrie,
Il étoit attendu dans une hotellerie,
L'hotesse & les valets apprêtoient son soupé,
Chacun d'eux étoit occupé :
Un peu devant la nuit il arrive, & l'hotesse

* *General des Achéens.*
* *Mégalopolis.*

Ne le connoiſſant pas, le crut un de ſes gens;
Qui pour tout preparer avoit pris les devans.
Son viſage aſſez laid, ſes habits ſans richeſſe
La tromperent facilement;
Et s'adreſſant à luy dans ſon empreſſement:
Venez tirer de l'eau, dit-elle,
Philopémen doit être ici dans un moment,
Rien n'eſt encore preſt, j'ay peur qu'il ne querelle.
Ce grand homme obeït comme eût fait un pied plat.
Un de ſes amis vint, le vit en cet état:
Hé quoy, s'écria-t-il, un ſi grand Capitaine
S'abaiſſer à tirer de l'eau!
Philopémen riant, & ſans quitter ſon ſceau,
Vous voyez, luy dit-il, que je porte la peine
De ce que je ne ſuis pas beau.

PHILIPPE DE MACEDOINE.

DEs Ambaſſadeurs envoyez
Par les Republiques de Grece
Etoient en Macedoine, accablez de triſteſſe
De n'être point expediez.
Ils venoient pour traiter avec le Roy Philippe;

Ce Prince profitant de leurs dissentions
Par droit de bienseance, ou par autre principe,
Dans la Grece avoit pris diverses Regions.
Il meditoit déja par l'effort de ses armes
De se l'assujettir, & de la mettre aux fers.
Les Grecs fort affoiblis étoient dans les alarmes,
Et craignoient ce cruel revers.
Il falloit détourner l'orage,
Et leurs Ambassadeurs avoient un ordre exprés
De conclure avec luy la paix,
Sans y perdre de temps, ny tarder davantage.
On les laissoit morfondre, ils s'impatientoient,
Et dans leur chagrin ils pestoient,
Comme on fait en telle occurence.
Au Palais un matin trouvant Parmenion,
En qui Philippe avoit tres-grande confiance:
D'où vient, luy dirent-ils, cette affectation?
Le Roy ne veut-il pas nous donner audiance,
Et ferons-nous toujours vainement amusez?
Parmenion leur dit avec son air sincere:
Le Roy sçait bien ce qu'il doit faire;
Pendant qu'il veilloit, vous dormiez,
Et maintenant il dort, pendant que vous veillez.

LE MUSICIEN.

EPIGRAMME.

COntre un fameux Musicien
Qui n'avoit jamais eu que son art pour tout bien,
Philippe, pere d'Alexandre,
De la beauté d'un air autrefois disputoit,
Et le Musicien tâchoit de se défendre :
Mais malgré ses raisons le Prince persistoit.
L'autre ne voulant pas conteſter davantage,
Ny se broüiller avec son Roy,
Luy dit : Helas, Seigneur, ce seroit grand dommage
Que vous eussiez eu pour partage
Le malheur de sçavoir ces choses mieux que moy.

ANTIPATER.

EPIGRAMME.

ANtipater étoit vigilant & fidéle,
Philippe assuré de son zele.
Se reposoit sur luy du soin de ses Etats.

Un jour que ce Monarque, empliſſant ſa bedaine,
Etoit au milieu d'un repas.
Mes chers amis, dit-il, buvons à taſſe pleine,
Il ſuffit pour m'ôter de peine,
Qu'Antipater ne boive pas.

OLYMPIAS.

EPIGRAMME.

OLympias ayant appris
Qu'Alexandre le Grand, ſon fils,
Par un orgueil trop temeraire,
Se donnoit Jupiter pour pere;
Et ne trouvant pas cela bon:
Mon fils, dit-elle, avec Junon
Ne me faites point une affaire.

LE CORSAIRE.

ON mena devant Alexandre
Un * Corſaire qu'on avoit pris

* *Diomede.*

Dans le temps qu'il songeoit à prendre,
Ce Monarque luy dit : Tu dois avoir appris,
Qu'au mêtier que tu fais, souvent on se fait pendre.
Courir sur le prochain, & luy ravir ses biens,
N'est-ce pas, scelerat, une infamie extrême ?
Grand Roy, répondit-il, c'est mal-fait, j'en conviens:
Mais que l'homme, bons Dieux, est injuste luy-même!
Votre mêtier du mien est-il fort different ?
Je travaille en petit, vous travaillez en grand.
Vous couvrez la Mer de navires;
Votre bras détruit tout de même qu'un torrent;
Vous répandez le sang, vous prenez des Empires;
Aprés tant d'actions qui devroient faire horreur,
On vous nomme en tous lieux un illustre vainqueur;
On vante vos forfaits & par mer & par terre.
Moy, pauvre Avanturier & né dans la misere,
Avec un seul vaisseau je m'en vais pirater
Pour avoir de quoy subsister,
On m'appelle infame Corsaire.
Vous-même en criminel vous osez me traiter;
Et m'abandonner au supplice.
Que le Ciel desormais vous soit aussi propice.
Alexandre charmé de cette liberté,
Bien loin de le punir, le prit à son service :

S'il estima sa fermeté,
Il se rendit aussi justice.

COTYS.

A Cotys Roy de Thrace on avoit fait present
De vases de cristal d'un excellent Ouvrage.
Ce Prince en fut charmé : mais en les admirant,
Il craignit qu'étant prompt, quoyque d'ailleurs fort sage,
Sa gloire quelque jour ne se ternît par-là.
Rien n'est plus beau, dit-il, mais il arrivera,
Comme il est assez ordinaire,
Que quelqu'un me les cassera;
Et dans ces momens ma colere
Peut produire un mauvais effet,
Dont j'aurois un regret extrême :
J'aime mieux à jamais en priver mon bufet.
En achevant ces mots, il les cassa luy-même.

ANTIGONE.

EPIGRAMME.

* ANtigone ayant partagé
Avec ſes Compagnons les Etats d'Alexandre,
Porta la guerre en Grece, & comme un enragé,
Pilloit & mettoit tout en cendre.
Certain Auteur alors s'en vint luy preſenter
Un Ouvrage ſur la Juſtice,
Et d'ample recompenſe il oſa ſe flater.
Antigone ayant vu le titre au frontiſpice,
Le rendit à l'Auteur, & ſe moquant de luy:
Mon ami, dit-il, es tu ſage
De m'offrir un pareil Ouvrage,
Lors que je prens le bien d'autruy?

* LEONIDAS.

EPIGRAMME.

LE grand Roy de Perſe Xercès,
Ambitieux juſqu'à l'excès

* *Roy de l'Aſie mineure.*
* *Roy de Sparte.*

Venoit pour envahir la Grece,
Avec d'effroyables apprêts.
Leonidas suivi d'une brave Jeunesse,
Pleine de courage & d'ardeur,
Marchoit pour s'opposer à cet Usurpateur.
Un Grec effrayé vint luy dire :
Tout est perdu, Seigneur, Xercès va nous détruire,
Qui peut luy resister ? quel terrible appareil !
Les Perses sont en si grand nombre,
Qu'ils pourront de leurs traits obscurcir le Soleil.
Tant mieux, répondit-il, nous combattrons à l'ombre.

PAUL-EMILE,

PAul-Emile dont Rome admira les hauts faits,
Vainqueur du Roy Persée, & fameux Capitaine,
Avoit pour son Epouse une illustre Romaine,
Pleine de merite & d'attraits.
Elle étoit belle, honnête, affable,
D'une conduite irreprochable,
Et parmi le beau sexe elle emportoit le prix.
Il la repudia ; cette action dans Rome
Fit éclat, emut les esprits.

Tous les amis de ce grand homme,
De son procedé fort surpris,
Furent le visiter dans cette conjoncture.
Il leur dit froidement, faisant voir sa chaussure,
Comment trouvez-vous mon soulier?
Il est bien, dirent-ils, & votre Cordonnier,
Travaille avec delicatesse,
On ne voit rien de plus mignon.
Ce que vous dites-là, reprit-il, est fort bon;
Mais vous ne sçavez pas où ce soulier me blesse.
C'étoit de son divorce avec beaucoup d'adresse,
Donner une bonne raison.

L'HEUREUX MARI.

EPIGRAMME.

UNe Greque de grand matin,
Lors que dans sa maison chacun dormoit encore,
Alla se pendre en son jardin,
Aux branches d'un vieux Sycomore.
Quelle en fut la raison, c'est ce que l'on ignore.
Quand son époux apprit cet étrange malheur,
Il pensa mourir de douleur;

Soit qu'il aimât sa femme, ou bien que la maniere
Dont il la perdoit l'eût touché.
Un agreable débauché
Luy dit : Mon Ami, mon Compere,
D'une femme le Ciel vient de vous delivrer,
N'êtes-vous pas fou d'en pleurer ?
Benissez les Dieux dans votre ame.
Ah ! que j'aurois l'esprit content,
S'il prenoit envie à ma femme
Un beau matin d'en faire autant !

LA MESME EPIGRAMME

EN PETITS VERS.

UNe Greque dés l'Aurore,
Par un étrange destin,
S'alla pendre en son jardin
Aux branches d'un Sycomore.
Lors que son Epoux apprit
Ce malheur épouvantable,
Il pensa perdre l'esprit,
Et parut inconsolable.
Un de ses voisins luy dit :

Mon cher voisin, mon Compere,
Faut-il se desesperer
Pour une pareille affaire ?
Un autre, loin de pleurer,
De gemir, de soupirer,
En riroit bien dans son ame.
Ah ! que je serois content,
Si quelque matin ma femme
S'avisoit d'en faire autant !

LA POPULACE.

EPIGRAMME.

DAns Athenes jadis un homme * d'équité,
En traversant la grande place,
Fut loüé, fut felicité
Hautement par la populace.
Comme on sçait que le peuple est un sot animal,
Qui n'a le plus souvent ni raison ni conduite,
Il dit, en se tournant vers les gens de sa suite :
Qu'est-ce donc que j'ay fait de mal ?

* *Phocion.*

PISISTRATE

PISISTRATE.

PIsistrate poussé par son ambition ;
De la Republique d'Athenes,
Usurpa finement la domination,
Et sçut s'y maintenir aprés beaucoup de peines.
Il avoit pour regner de merveilleux talens,
De l'esprit, du courage, une vive éloquence,
Et sans user de violence,
Sçavoir faire obeïr & le peuple & les Grands,
Des Muses il étoit le pere ;
Les œuvres du divin Homere,
Eparses par lambeaux étoient deçà, delà,
Avec soin il les rassembla,
N'épargnant point l'argent pour une telle affaire.
Par luy nous possedons ces Vers,
Qui du Parnasse font la gloire,
Cela seul par tout l'Univers
Doit éterniser sa memoire ;
Et tant qu'Homere durera,
De Pisistrate on parlera.
Hors son ambition nullement excusable,

Il ne s'eſt jamais vu d'homme plus équitable,
Plus humain, plus rempli de moderation,
Il avoit une fille auſſi ſage que belle,
Qui par ſon éducation,
Des vertus étoit le modele.
Un jeune Athenien l'aimoit éperdument;
Il la vit paſſer dans la ruë,
Et par cet objet ſi charmant
Sa paſſion pour lors fut tellement émuë,
Que n'en étant plus maître, il courut l'embraſſer,
Imprimant ſur ſa bouche un baiſer tout de flamme.
Dans cet ardent tranſport il penſa rendre l'ame.
La fille eut de la peine à s'en debaraſſer,
Et ſortit de ſes mains plus rouge qu'écarlate.
Quand la femme de Piſiſtrate
Sçut ce qui venoit d'arriver,
Etant imperieuſe & fiere,
De rage & de depit elle penſa crever;
Et dans l'ardeur de ſa colere:
On nous outrage ainſi, dit-elle, à ſon Epoux!
Quel affront! Quoy, laiſſerez-vous
Une telle audace impunie?
L'inſolent, ſe jouer à nous!
Il faut abſolument qu'il en perde la vie.

Tout beau, dit-il, Madame, est-ce qu'il est permis
Pour un rien de prétendre une vengeance extreme ;
Si nous punissons qui nous aime,
Comment traiterons-nous nos plus grands Ennemis ?

* TIMON.

EPIGRAMME.

TImon le Misantrope, homme dur & sauvage ;
Avoit dans son Jardin un vieux poirier tout sec,
Où souvent transporté de rage
S'étoit pendu maint & maint Grec.
Il voulut faire ôter ce poirier inutile,
Et fit afficher par la ville,
Que dans trois jours précisément,
On devoit l'abbatre & le vendre ;
Afin que si quelqu'un vouloit encor s'y pendre,
Il se depêchât promptement.

* *Athenien.*

LE MEME TIMON.

EPIGRAMME.

D'Où vient cette mortelle haine
Que vous avez toujours contre la race humaine,
Dit un jour à Timon certain Athenien ?
N'en ay-je pas sujet, dit Timon en colere ?
Des hommes aujourd'huy la moitié ne vaut rien,
Et l'autre moitié ne vaut guere.

LE FARDEAU EMBARASSANT.

EPIGRAMME.

UN Navire batu d'une grosse tourmente,
Etoit prest à perir ; dans ce pressant danger
On resolut de l'alleger,
Et d'en diminuer la charge trop pesante.
Le Capitaine dit : Que chacun dans la mer
Jette sans differer ce qui plus embarasse.
Un Espagnol homme fort fier,
Prend aussi-tôt sa femme, à foi-de corps l'embrasse,
Et se met en devoir de la livrer aux flots.

La femme fait grand bruit, se debat, crie à l'aide,
Tout le monde accourut, passagers, matelots,
On saisit l'Espagnol : Quel demon vous possede,
Luy dit le Capitaine, estes-vous forcené ?
Seigneur, répondit-il, vous avez ordonné
Qu'on jettât dans la mer aujourd'huy si cruelle,
Tout ce que l'on avoit de plus embarassant ;
Ma femme est d'un esprit dangereux & méchant,
Rien ne m'embarasse tant qu'elle.

LES AMIS DE COUR.

EPIGRAMME.

J'Ay quantité d'amis, & ne puis en douter,
Disoit un Courtisan de race fort commune.
Ma foy, luy dit Damon, pour ne te point flatter,
Attend qu'un revers de fortune
T'en ait appris le nombre avant de t'en vanter.

LE PONT SANS GARDEFOUS.

EPIGRAMME.

POurquoy n'a-t-on pas mis icy de gardefous,
Disoit un Seigneur des plus fous,
Passant sur un Pont dans sa Terre.
Un gaillard de ses alliez,
Luy dit d'un air plaisant selon son ordinaire:
C'est qu'on ne sçavoit pas que vous y passeriez.

ANACARSIS.

UN fat Athenien disoit avec mépris
Au Philosophe Anacarsis,
Qu'il étoit un barbare & né dans la Scythie.
Ouy, dit Anacarsis, il est vray; c'est pour moy
Un chagrin d'être né parmi la barbarie,
Et j'ay honte de ma patrie:
Mais la tienne a honte de toy.

LE MAUVAIS POETE.

CErtain Poëte à la douzaine,
Qui dans sa tête folle & vaine,
Se croyoit plus sçavant qu'aucun de l'Univers ;
Au Dictateur Sylla vint presenter des Vers
Sans genie & sans sel, dignes fruits de sa veine,
Sylla luy-même étoit confus
De voir un si méchant ouvrage,
Et luy donnant quelques écus,
C'est pour vos Vers, dit-il à ce sot personnage ;
Mais à condition que vous n'en ferez plus.

L'ARCHITECTE.

EPIGRAMME.

LEs Atheniens dans leur Ville,
Vouloient faire élever un bâtiment pompeux,
Ce dessein demandoit un Architecte habile,
Et dans le même temps il s'en presenta deux.
L'un fit un long discours, & de belles promesses ;
Car il étoit fort grand parleur,

Et le Peuple déja penchoit en sa faveur.
L'autre tout au contraire homme droit, sans finesses,
Tres expert en son art, & nullement hableur,
Ne leur dit seulement que ces quatre paroles :
Ce que cet homme a dit je l'executeray.
Chacun par ce discours simple, & si moderé,
Crut qu'il ne faisoit point de promesses frivoles,
Il fut à l'instant préferé.

ANTISTHENE.

EPIGRAMME.

ANtisthene le Philosophe,
Pour être du Peuple admiré,
S'habilloit d'une vile étofe,
Affectant de porter un manteau dechiré.
Chacun dans ses desseins se flate.
Il pretendoit par là se mettre en grand credit.
Je voy fort bien, luy dit Socrate,
Ton orgueil au travers des trous de ton habit.

LEON DE BYZANCE.

EPIGRAMME.

LE Peuple Athenien en meſintelligence,
Etoit prés d'exciter une ſedition.
Leon le Byzantin crut par ſon éloquence,
Des eſprits agitez calmer l'émotion.
Il demanda tout haut qu'on luy prêtât ſilence,
C'étoit un fort gros homme, Eleve de Platon,
Et Maître dans l'Art de bien dire.
Quand on vit ſa bedaine, & ſon double menton,
Il prit à tout le Peuple un grand éclat de rire.
Vous riez, dit Leon, de voir mon embonpoint:
Mais vous ririez bien davantage,
En voyant mon épouſe, & ſon ample corſage;
Car elle me paſſe en ce point.
Elle eſt imperieuſe & fiere,
Au demeurant femme d'eſprit;
Quand nous ſommes d'accord, un ſeul lit nous ſuffit.
Mais ſommes-nous broüillez, Byzance toute entiere
N'eſt pas aſſez grande pour nous.
Ce diſcours les fit rire, & de telle maniere
Qu'il diſſipa tout leur courroux.

SOCRATE.

SOcrate à qui l'Oracle autrefois dans la Grece
Donna le prix de la sageſſe,
Et qui fut en ſon temps d'Athenes l'ornement,
Avoit pour ſes pechez une femme diableſſe,
Qui le grondoit inceſſamment.
A ſon bruit, à ſa petulance,
Il oppoſoit la patience,
Et jamais ne luy repliquoit;
Dont bien ſouvent elle enrageoit.
Rien ne chagrine tant une femme criarde,
Que quand vous l'écoutez ſans vous en émouvoir:
C'eſt pour elle un vray deſeſpoir;
Et ſi vous luy donniez ou ſoufflet, ou nazarde,
Vous luy feriez moins de dépit,
Qu'en mépriſant ce qu'elle dit.
Xantipe, c'eſt le nom de cette bonne Dame,
Un jour que chez Socrate étoient quelques Sçavans,
Se mit à luy chanter ſa game,
Avec mille diſcours piquants.
Pour luy, toujours tranquille, il ne faiſoit que rire

De tout ce qu'elle pouvoit dire ;
Ce qui la mit encor de plus mauvaise humeur,
Lasse enfin de crier, cette maligne bête
Luy verse un pot d'eau sur la tête,
Et par ce dernier trait termine sa fureur.
Socrate en même temps de son mouchoir s'essuye ;
Et vers ces Messieurs se tournant,
Mes amis, dit-il en riant,
Aprés un grand tonnerre il tombe de la pluye.

PLATON.

EPIGRAMME.

D'Une * femme galante, & déja surannée
Le divin Platon fut épris.
On le vit adorer cette beauté fanée ;
Et tout le monde étant surpris
Qu'un Philosophe illustre, un si grand Personnage,
Pour des attraits usez, pour Dame de tel âge
Sentît une si vive ardeur,
Et pût trouver du goût à des appas arides ;
Ce petit Dieu, dit-il, des Dieux même vainqueur ;

* *Archeanasse.*

Amour s'eſt caché dans ſes rides,
Pour y tendre un piege à mon cœur.

ISOCRATE.

EPIGRAMME.

UN jeune Athenien étourdi, grand parleur;
Et diſant mainte impertinence,
Vint trouver Iſocrate excellent Orateur,
Pour ſe former à l'Eloquence,
Et par ſon vain babil penſa le deſoler.
Iſocrate d'abord connut ſon caractere,
Mon enfant, luy-dit-il, je veux double ſalaire:
Pour vous enſeigner à parler,
Et pour vous apprendre à vous taire.

* SIMONIDE.

EPIGRAMME.

A Simonide un jour quelqu'un vint demander
Ce qu'il valoit mieux poſſeder
Ou la Science, ou les richeſſes,

* *Poëte Lyrique Grec.*

Je n'en ſçais rien, dit-il; mais je voy chaque jour,
Qu'en ces lieux les Sçavans avec mille baſſeſſes
Aux Riches vont faire la Cour.

CATON LE CENSEUR.

A Rome dans un temps les gens de qualité,
Toujours remplis de vanité,
Dû Senat & du Peuple obtenoient des Statuës,
Souvent ſans l'avoir merité,
Et les faiſoient placer aux carrefours des ruës,
Aux Places, aux Marchez, & dans maint autre endroit,
Enfin par tout il s'en trouvoit.
A ce ſujet un galant homme
Dit fort plaiſamment qu'on voyoit
Un Peuple de marbre dans Rome.
Caton, le grand Caton, cet illuſtre Cenſeur,
Dont on admiroit la ſageſſe,
Et qui toujours avec vigueur
Des Romains reprimoit le luxe & la moleſſe,
N'avoit point de Statuë; & chacun s'étonnoit
De ce que Rome refuſoit

A ſa vertu cette juſtice.
Pour luy, loin d'accuſer ſon ſiecle d'injuſtice,
En homme ſage il en rioit.
La vertu, diſoit-il, eſt ce qui nous releve.
J'aime mieux qu'on s'étonne avec quelque raiſon,
Qu'on n'ait point élevé de Statuë à Caton,
Que ſi l'on demandoit pourquoy l'on m'en éleve.

AUGUSTE.

EPIGRAMME.

AUguſte ayant ſçu que dans Rome
Etoit un Etranger qui luy reſſembloit fort,
Fit venir devant luy cet homme,
Et fut ſurpris de voir mêmes traits, même port.
Puis voulant le railler, il luy dit : Votre mere
N'eſt-elle point venuë à Rome cy-devant ?
Non, Seigneur, répondit l'Etranger, mais mon pere
Y fit voyage aſſez ſouvent.

L'AUTEL D'AUGUSTE.

DAns le temps de l'Idolatrie,
Jamais on n'a pouſſé plus loin la flaterie
Que ſous les Empereurs Romains.
C'étoient des Princes fiers & vains,
Ils ſouffroient que durant leur vie,
On leur érigeât des Autels,
Eux qui pour la plûpart étoient ſoüillez de crimes,
Et qu'on leur offrît des Victimes,
Tout de même qu'aux Immortels.
Tarragone, Ville celebre,
Aſſez prés des rives de l'Ebre,
Pour faire ſa Cour, éleva
A l'Empereur Auguſte un Temple magnifique:
Et croyant rafiner, à quelque temps de là,
Par une fauſſe politique,
A ce Prince elle deputa
Pour l'informer d'une merveille,
Que deſſus ſon Autel une palme croiſſoit:
Choſe inoüie & ſans pareille,
Qui de grands ſuccés promettoit.

Auguſte ſans donner dans cette fourbe inſigne,
Leur dit, pour s'en mocquer, ces mots aſſez piquans :
Une palme y croît ! c'eſt un ſigne
Qu'on n'y brûle gueres d'encens.

DEMADE'S.

EPIGRAMME.

DEmadès étoit Orateur,
Et des plus celebres d'Athenes :
Mais on ne pouvoit pas, tant il étoit menteur,
Prendre ſur ſes diſcours des meſures certaines.
Un jour il haranguoit le peuple Athenien,
Peuple qui ne pardonnoit rien ;
Et pour ſe rendre plus croyable,
Meſſieurs, s'écria-t-il d'un air fort ſerieux,
Je ne vous diray rien qui ne ſoit veritable,
Et j'en jure par tous les Dieux.
Tout le Peuple ſe mit à rire,
Et luy dit : Oüy, nous t'écoutons :
Mais par les mêmes Dieux devant toy nous jurons
Que nous ne croirons rien de ce que tu vas dire.

LA COURTISANNE ROMAINE.

EPIGRAMME.

UNe Courtisanne de Rome,
Belle & fort enjoüée, ayant prés de vingt ans,
Avoit de tous Etats quantité de galans,
Et ne refusoit aucun homme.
Elle fit tant l'amour qu'elle eut le ventre plein.
Un jour qu'elle étoit en festin,
Quelqu'un luy demanda, parmy la bonne chere,
Qui de l'enfant étoit le pere.
C'est le * Senat, dit-elle, & le Peuple Romain.

* *Senatus Populusque Romanus.*

LE GRAND NEZ.

EPIGRAMME.

PArce que j'ay le Nez grand,
Disoit plaisamment Licine.
Certain Camard petulant
Sans cesse me turlupine,
Son nez si court le chagrine;

Ne croit-il point que le mien,
Soit fait aux dépens du sien?

L'HYMEN,
TOMBEAU DE L'AMOUR.

EPIGRAMME.

IRis n'a point de bien, mais elle est jeune & belle,
Je ne sçaurois vivre sans elle,
Malgré moy ses appas sont l'objet de mes vœux:
Pour l'ôter de mon cœur j'ay beau fuir sa presence,
Et chercher du secours dans une longue absence;
Dés que je la revoi, j'en suis plus amoureux.
De mon heureux destin la fortune jalouse,
Pour elle chaque jour se plaît à m'enflammer:
En vain je m'en défend, il faut que je l'épouse,
Afin de cesser de l'aimer.

LE BOSSU.

EPIGRAMME.

PAr un catharre fâcheux
Timante devint boiteux.

Un Bossu d'humeur mordante
L'en railloit mal à propos.
Tu portes, luy dit Timante,
La réponse sur ton dos.

BIAS.

EPIGRAMME.

Bias étoit sur mer avec des Scelerats,
Durant une grande tempête;
Le tonnerre faisoit un horrible fracas:
Le Ciel tout en feu sur leur tête
Sembloit se fendre par éclats;
Et pour les engloutir, la Mer impitoyable
Ouvroit à l'entour d'eux cent abîmes profonds.
Ces méchans appelloient d'une voix effroyable
Les Dieux à leur secours contre les Aquilons.
Taisez-vous, dit Bias, engeance détestable;
Que les Dieux, dont pour nous j'implore la mercy,
Ne s'apperçoivent pas que vous soyez icy.

LA COQUETE DEVOTE.

EPIGRAMME.

DOrimene franche Coquete
Se mit dans la devotion,
Sans changer d'inclination,
Sans quitter les plaisirs, ny chercher la retraite.
Son Epoux, galant homme, aimant à plaisanter,
Luy dit en la voyant Bigote:
Quoy, vous pretendez être & Coquete & Devote!
C'est trop contre un mary; ma femme, il faut opter.

ANTOINE.

ANtoine si fameux par le Triumvirat,
Fut brave, genereux, liberal, magnifique,
Et fort peu de Romains, durant la Republique,
Véquirent avec plus d'éclat.
Son ame noble & bienfaisante
Se plaisoit sans cesse à donner;
Et d'une maniere charmante
Sçavoit ses dons assaisonner.

Un de ſes gens en quelque affaire,
Par un leger ſervice à tel point ſçut luy plaire,
Qu'il fit venir ſon Intendant,
Et luy dit qu'à cet homme il donnât pour ſalaire
Vingt-cinq mille * Drachmes comptant.
L'Intendant étonné de cette recompenſe,
En quantité de ſacs la ſomme partagea,
Et petite monnoye y mit en abondance,
Puis ſur ſa table les rangea;
Afin qu'Antoine vît que ſa magnificence,
Allant juſqu'à l'excés, avoit beſoin d'un frein;
Antoine connut ſon deſſein
Dés qu'il vît tous ces ſacs étalez ſur la table;
Et ſans en faire aucun ſemblant:
Je croyois, luy dit-il, avoir fait un preſent
Qui fût bien plus conſiderable,
Ajoutez-en encore autant.

* *C'étoit prés de dix mille francs.*

* L'AJAX D'AUGUSTE.

AUguſte qui ſoumit à ſes loix l'Univers,
Et fit briller ſa gloire en cent Climats divers,
Aimoit beaucoup la Poëſie,
Et faiſoit aſſez bien des Vers.
Pour exercer ſa veine, il eut la fantaiſie
D'entreprendre une Tragedie,
Et choiſit Ajax pour ſujet.
Ajax ainſi que chacun ſçait,
Jadis pour les armes d'Achille
Avec Ulyſſe conteſta;
Par ſa vive éloquence Uliſſe l'emporta;
Et l'autre ſe livrant aux vapeurs de ſa bile,
De ſa propre main ſe tua.
Auguſte, Prince habile & ſage,
A ſes plus Confidens faiſoit voir ſon Ouvrage,
Pour en ſçavoir leur ſentiment,
Et vouloit que chacun luy parlât franchement,

* *Auguſtus Tragœdiam magno impetu exorſus, non ſuccedente ſtylo abolevit: quærentibuſque amicis quidnam Ajax ageret? reſpondit Ajacem ſuum in ſpongiam incubuiſſe.* Suet. in Auguſto.

Haïssant des flateurs le dangereux langage.
Quand la Piece fut faite, un jour la repassant,
Le stile luy parut inégal, languissant,
Peu digne du Cothurne : alors l'impatience
Le prit de telle violence,
Qu'il effaça sa Piece, & pour n'y penser plus,
Il passa l'éponge dessus.
Le papier en ce temps n'étoit point en usage,
Sur tabletes l'on écrivoit;
Et lorsqu'on n'étoit pas content de son Ouvrage,
Avec l'éponge on l'effaçoit.
La prudence d'Auguste en cela fut loüable,
De ne point exposer sa reputation.
On sçait que le Public pour ce qui n'est pas bon
Est un Censeur impitoyable.
Aucuns des Courtisans avec empressement,
A quelques jours de là de son Ajax s'enquirent,
Et pour faire leur Cour, luy dirent
Que tout Rome attendoit ce spectacle charmant.
Mon Ajax, leur dit-il ? C'est en vain qu'on l'espere;
Aprés d'inutiles efforts,
Il s'est donné dans la colere
De l'éponge au travers du corps.

LE SECOURS MUTUEL.

EPIGRAMME.

UN Boiteux d'un Aveugle étoit le Conducteur,
Et tous deux se donnoient dans leur commun malheur
Une reciproque assistance,
L'Aveugle avoit bon pied, le Boiteux de bons yeux,
Leurs besoins mutuels sçurent former entr'eux
Une égale correspondance
Qui les rendit moins malheureux.

LE PHILOSOPHE.

EPIGRAMME.

CHer Damis, disoit Amintas,
Est-il vray ce que l'on publie ?
Vous êtes Philosophe, & faites peu de cas,
Dit-on, de la Philosophie ?
Il est vray, répondit Damis,
Je l'étudie à fond tout autant que je puis :
Mais la trouvant toujours confuse & variable ;

Si

Si je l'eſtime peu, c'eſt par là que je ſuis
Un Philoſophe veritable.

LAIS.

EPIGRAMME.

JE voy, diſoit un jour la fameuſe Laïs,
Que l'on vante par tout nos Sçavans & nos Sages.
On dit qu'aux paſſions ils ne ſont point ſoumis,
Que du vice ils ſont ennemis;
Et qu'enfin ces grands Perſonnages
Diſtinguez des hommes communs,
Hors la ſeule Vertu ne trouvent rien d'aimable.
Je le croy; cependant rien n'eſt plus veritable
Qu'ils frappent à ma porte auſſi ſouvent qu'aucuns.

ARISTIPPE.

EPIGRAMME.

ARiſtippe jadis Chef des Cyrenaïques,
Etoit un Philoſophe adroit,
Qui chez les Grands s'inſinuoit,

Et souvent tiroit d'eux des presens magnifiques.
Denis le Tyran qui l'aimoit,
Luy fit venir un jour trois filles des plus belles,
Et luy dit de choisir entre elles
Celle qu'il aimeroit le mieux.
C'étoient trois Beautez differentes,
Et toutes dans leur genre également touchantes.
Aristippe voluptueux,
Aprés avoir été quelque temps en balance :
Si Pâris, dit-il, autrefois
S'est fort mal trouvé de son choix,
De crainte de tomber en pareille imprudence,
Je vais les garder toutes trois.

LE PHILOSOPHE COURTISAN.

EPIGRAMME.

AUx pieds de Denis le Tyran,
Odieux à toute la Grece,
Un * Philosophe Courtisan
Se prosternant avec bassesse,
Pour obtenir de luy par là quelque faveur,

* *Aristippe.*

Les Philoſophes en colere
Prirent la choſe au point d'honneur,
Diſant qu'il profanoit le noble caractere
Qui par tout l'Univers les rend ſi diſtinguez.
En vain, dit-il, Meſſieurs vous vous eſtomaquez,
Il falloit luy parler, pouvois-je autrement faire ?
Ses oreilles ſont à ſes pieds.

DEMOSTHENE.

LAïs dont la beauté fit tant de bruit en Grece,
Avoit beaucoup d'adorateurs,
Et comme une fine droleſſe,
Leur vendoit fort cher ſes faveurs.
Son ſejour étoit à Corinthe,
De tout côtez chez elle arrivoient des galans :
Mais on n'y careſſoit que les gens opulens ;
Les autres à ſon cœur ne donnoient point d'atteinte ;
On leur diſoit : Tout-franc, Meſſieurs,
Votre épée eſt trop courte, allez-vous en ailleurs,
Votre attente icy ſeroit vaine.
Il prit envie à Demoſthene,
Ce fameux Orateur, de tâter de Laïs.

Preſſé par l'amoureuſe peine,
Il part d'Athenes ſon païs,
Et s'en vient à Corinthe, eſperant que la Dame
Tiendroit à grand honneur ſa flamme,
Fort aiſe que l'on vît au rang de ſes amans
Le plus bel eſprit de ſon temps.
Mais ce grand Orateur ne s'y connoiſſoit guére.
Les femmes de ce caractere
Ne veulent rien que de l'argent.
En vain par autre voye on tâche de leur plaire.
Laïs pour une nuit demandoit un Talent.
C'étoit ſix cens écus comptant.
Demoſthene à cette demande
Sentit ſa flamme s'amortir.
Un Talent, dit-il, quelle offrande!
Ce ſeroit acheter bien cher un repentir.

ZENON.

EPIGRAMME.

AU celebre Zénon quelques gens demandoient;
Si toujours les Sages devoient
Etre aux loix de l'Amour rebelles,

Et bannir de leur cœur les tendres sentimens.
S'ils n'aimoient point, dit-il, que je plaindrois les Belles,
Puisqu'elles n'auroient plus que des sots pour amans.

LE SOULIER RONGE'.

EPIGRAMME.

AUtrefois un Romain s'en vint fort affligé
Raconter à Caton, que la nuit precedente
Son Soulier des Souris avoit été rongé,
Chose qui luy sembloit tout-à-fait effrayante.
* Mon amy, dit Caton, reprenez vos esprits,
Cet accident en soy n'a rien d'épouvantable:
Mais si votre Soulier eût rongé les Souris,
C'auroit été sans doute un prodige effroyable.

* *Unde illud elegantèr dictum est Catonis, qui cum esset consultus à quodam qui sibi à Soricibus erosas caligas diceret, respondit, Non esse illud monstrum, sed verè monstrum habendum fuisse, si Sorices à caligis roderentur.* S. Aug. lib. 2. de Doctr. Christ. cap. 20.

ESOPE.

EPIGRAMME.

ESope étoit fort laid, bossu, d'une figure
Hideuse à voir, & qui sembloit
Faite en dépit de la nature :
Mais dans ce vilain corps logeoit
Une ame pleine de sagesse,
Un cœur noble, droit, bienfaisant,
Un esprit vif & penetrant,
Tel qu'on n'en trouvoit point de pareil dans la Grece.
Quelqu'un luy demandoit un jour dans l'entretien,
Comment il avoit fait pour être homme de bien,
Pour obtenir du Ciel cet heureux caractere,
Que tout le monde estime, & que peu de gens ont.
C'est, luy répondit-il, en faisant le contraire
De tout ce que les autres font.

FAVORIN.

EPIGRAMME.

AVec l'Empereur Adrien,
Sur un point de Litterature,

Favorin disputoit sçavamment & tres-bien :
Mais enfin il ceda par complaisance pure.
Les Princes sont jaloux de leurs opinions,
Le mieux est de ceder en ces occasions.
Quelques gens l'en blâmoient, il dit à ces personnes:
Tout homme qui commande à trente Legions,
Fait, malgré qu'on en ait, trouver ses raisons bonnes.

ANTONIN.

L'Empereur Antonin surnommé le Pieux,
Prince d'une sagesse extrême,
Etoit affable, humain, juste, craignant les Dieux,
Honnête, bienfaisant, enfin la bonté même.
Quoy qu'il fût adoré de la plûpart des gens,
Il est toujours des mécontens,
Soit à la Cour, soit à la Ville,
Et l'on trouve par tout des esprits remuans,
Qui ne peuvent souffrir que l'Etat soit tranquille.
Il courut un bruit sourd, confus, mal assuré
Que contre l'Empereur on avoit conspiré.
Le Senat en cette occurrence,
Plein de zele luy dit, qu'il falloit s'éclaircir,

Et que la choſe étoit de trop grande importance,
Pour ne la pas approfondir.
Non, dit ce Prince debonnaire,
Sur cela je ne veux rien faire,
Je croy nos jours comptez, & crains peu le trépas.
N'allons point faire voir, en creuſant cette affaire,
Que bien des gens ne m'aiment pas.

GRATIEN.

UNe femme, grande parleuſe,
Vint à l'Empereur Gratien,
Et luy dit, faiſant la pleureuſe;
Seigneur, je ſuis bien malheureuſe,
Mon mary mange tout ſon bien,
Contre moy ſans ſujet à toute heure il s'emporte,
Et me mépriſe au dernier point,
Il voudroit que je fuſſe morte.
Mon teint étoit fleury, j'avois de l'embonpoint....
Hé, dit l'Empereur, que m'importe?
Cela ne me regarde point.
Ce n'eſt pas encor tout, Seigneur, ajouta-t-elle,
Mon époux, homme ſans cervelle,

De votre Majesté parle irreverémment,
Et médit du Gouvernement,
Car il faut qu'il morde ou qu'il pince ;
Ce sont là ses plus doux ébats ;
De vos fameux exploits il ne fait point de cas.
Que vous importe, dit ce Prince ?
Cela ne vous regarde pas.

DIAGORAS.

CErtain Philosophe ancien
Nommé Diagoras, d'une audace effrontée,
Se moquoit de ses Dieux encor qu'il fût Payen ;
Et faisoit gloire d'être Athée.
Cet Impie un jour, ce dit-on,
Avoit fait des gâteaux, mais pour les faire cuire ;
Il n'avoit ni bois ni charbon ;
Philosophes souvent n'ont pas trop de quoy frire ;
Le métier est ingrat plus qu'on ne sçauroit dire.
Diagoras cherchant par toute la Maison,
D'un Hercule de bois rencontra la Statuë ;
Aussi-tôt qu'il l'eût apperçuë,
Voila mon fait, dit-il ; & la mit en morceaux ;

Puis il en fit du feu proferant ce blaſphême :
Fils d'Alcmene, tout cede à ton pouvoir extrême.
On vante tes douze Travaux,
Il s'en preſente encor pour ta gloire un treiziéme,
C'eſt de me cuire mes gâteaux.

LE JUGEMENT DE THEODORIC.

QU'un homme ſoit méchant, qu'il ait l'ame aſſez dure
Pour étouffer en luy la voix de la nature,
Et pour deſavoüer ſon fils,
C'eſt ſans doute une horrible injure ;
Mais je n'en ſuis pas fort ſurpris.
On ſçait ce qu'une humeur jalouſe
Eſt capable d'imaginer ;
Et d'ailleurs, tant de gens ont lieu de ſoupçonner
La fidelité d'une épouſe,
Qu'il ne faut pas s'en étonner.
Mais de voir une mere aſſez denaturée
Pour oublier ſon propre ſang,
Et méconnoître un fils, quoy que bien aſſurée
De l'avoir porté dans ſon flanc,
C'eſt un deſſein des plus barbares,

Dont les exemples ſont tres rares.
J'en vais dire un en peu de mots.
Quand Theodoric Roy des Gots,
Soumit la ſuperbe Italie,
Une Veuve riche & jolie,
Qui de l'hymen pour tous enfans
N'avoit qu'un fils âgé de dix-neuf à vingt-ans,
Vint à s'amouracher d'un homme
Galant, ſpirituel, cadet d'une Maiſon,
Qui tenoit un haut rang dans Rome,
Et perdit en l'aimant le ſens & la raiſon.
Cet Amant écouté d'elle comme un Oracle:
Luy dit qu'à leur hymen ſon fils ſervoit d'obſtacle.
Ce fut aſſez pour l'engager
A le deſavoüer, & dire à tout le monde,
Par une effronterie à nulle autre ſeconde,
Qu'il n'étoit pas ſon fils, qu'il étoit étranger,
Et tout ce qu'on luy dit ne la fit point changer.
Devant Theodoric l'affaire fut portée.
Ce Prince étoit ſage, prudent,
Et d'un eſprit fort penetrant:
Là de ſon fol amour cette mere entêtée,
Nia qu'il fût ſon fils. Hé bien, luy dit le Roy,
Vous m'en aſſurez, je vous croy.

Ce n'eſt point votre fils, ainſi je vous ordonne
De l'épouſer preſentement.
La mere à ce commandement
Devient pâle, ſon corps friſſonne,
L'horreur de l'Inceſte l'étonne;
Alors en jettant de grand cris,
Elle avoüa ſa faute, & reconnut ſon fils.

LE JUGEMENT D'ALFONSE IX. ROY DE CASTILLE.

DOn Sanche Caſtillan, homme de qualité,
Egalement galant & brave,
Avoit fait un enfant à Mendez ſon Eſclave,
Fille d'une rare beauté.
D'elle mal-aiſément on pouvoit ſe deffendre;
Et Don Sanche ſur-tout dont le cœur étoit tendre,
En étoit tout à fait épris;
Mais il ſe trouva fort ſurpris
Lors que Mendez un jour, banniſſant toute crainte,
L'aborda par ces mots: Seigneur, en ce païs
L'Eſclave, qui ſe trouve enceinte
Par le fait de ſon Maître, acquiert la liberté;

J'espere de votre équité,
Que vous trouverez bon que je sois affranchie :
Car de passer mes jours dans la captivité,
J'aimerois presque autant renoncer à la vie.
En vain par ses raisons Don Sanche s'efforça
De détourner Mendez d'une telle pensée.
Il pria, gemit, menaça,
Jusqu'à la traiter d'insensée ;
Et voyant qu'elle persistoit,
Il luy dit que jamais il n'y consentiroit.
Le jeune Alfonse alors regnoit dans la Castille.
Mendez, comme une adroite fille,
Alla luy demander justice dés l'instant,
Tenant dans ses bras son enfant.
Don Sanche bouffi de colere,
Dit qu'elle étoit bien temeraire
D'importuner le Roy pour un pareil sujet.
Il soutint que l'enfant n'étoit point de son fait,
Et qu'un autre en étoit le pere.
Alfonse avoit beaucoup d'esprit ;
Et dés le moment il comprit
Que Don Sanche amoureux ne pouvoit se resoudre
A perdre Mendez pour toujours,
Et se voir arracher l'objet de ses amours.

On sait bien qu'aux Amans ce sont des coups de foudre.
Cependant comme il dénioit,
Et qu'en tel cas la preuve est assez difficile;
Pour découvrir le fait, Alfonse, en Prince habile,
Imitant Salomon, prit un détour adroit.
Hé bien, dit-il, puisque personne
Ne se dit pere de l'enfant,
Qu'on le vende à l'encan, je le veux, & j'ordonne
Que cela soit dés maintenant.
De Don Sanche à ces mots l'ame fut attendrie,
L'enfant étoit beau comme Amour,
Il l'aimoit autant que sa vie;
Eût-il pu le voir vendre en face de la Cour?
Il avoüa la tromperie,
Priant Sa Majesté de la luy pardonner.
Ma faute, ajouta-t-il, vient d'une amour extrême
Difficile à déraciner;
Eh, comment consentir à perdre ce qu'on aime?
Il obtint son pardon. En même temps le Roy
Déclara Mendez libre & franche
En consequence de la loy,
Et donna l'enfant à Don Sanche,
Aprés l'avoir repris de sa mauvaise foy.

LE JUGEMENT
DE L'EMPEREUR CHARLES QUINT.

CHarles Quint étant à Bruxelles ;
Deux Dames d'un haut rang pleines de vanité,
Et fieres de leur qualité,
Pour le pas dans l'Egliſe eurent diſpute entr'elles.
On vint à l'Empereur. Toute leur parenté
S'intereſſa dans cette affaire ;
Chacun pour ſon parti travailla puiſſamment,
Vanta fort ſa Maiſon, ſtyle aſſez ordinaire,
Et fit de ſes ayeux un long dénombrement.
L'Empereur écouta le tout patiemment ;
Et pour faire connoître aux Dames,
Que ces ſortes de differends
Sur la préſeance & les rangs,
Sont pour les hommes ſeuls, & non pas pour les femmes,
Il crut devoir traiter la choſe en ſe moquant,
Et jugea de cette maniere ;
J'ordonne que dorênavant

La plus folle des deux passera la premiere.
Par ce sage detour il finit leurs debats,
Et l'on ne songea plus à contester le pas.

LE JUGEMENT D'ALEXANDRE DUC DE FLORENCE.

UN Marchand Florentin s'en allant en voyage,
Perdit sa bourse par malheur
Au sortir du premier village.
Il en fut saisi de douleur.
Pour luy la chose étoit assez de consequence,
A soixante ducats cette perte montoit;
Il fit chercher par tout, promit pour récompense
Dix ducats à celuy qui la rapporteroit.
Un Payſan l'avoit trouvée.
Au bout de quelque temps il vint la rapporter,
Dans l'esperance d'emporter
La recompense proposée.
Mais le Marchand rusé dit qu'il n'y voyoit pas
Le compte de tous ses ducats;
Qu'il ne se trompoit point, & qu'au lieu de septante
Qui devoient s'y trouver, il étoit bien surpris

De n'en recevoir que soixante.
Le payſan jura qu'il n'en avoit rien pris,
Et l'autre le traita d'impoſteur, de forfante.
Alexandre de Medicis
Etoit alors Duc de Florence,
Prince fier, abſolu, jaloux de ſa puiſſance;
Et cependant plein d'équité.
Le payſan alla luy demander juſtice,
Et raconta le fait avec ſincerité.
Le Marchand deguiſa toujours la verité;
Mais le Duc reconnut bien-tôt ſon artifice.
Pour punir ſa mauvaiſe foy,
Il dit au payſan : Ca mon ami, di-moy,
Combien as-tu trouvé de ducats dans la bourſe?
Ne mens point, pren bien garde à toy,
Tu ſerois pendu ſans reſſource.
Soixante en tout, dit-il, j'en atteſte les Cieux.
Ha, reprit le marchand d'un air audacieux,
Je te ſoutiens que non, & j'ay bonne memoire,
J'en avois mis ſoixante-dix,
C'eſt moy ſur cela qu'on doit croire.
C'eſt aſſez, dit le Duc. Suivant ce que tu dis,
Et tout ce que je viens d'entendre,
Ce n'eſt point là ta bourſe, elle eſt préciſément

De soixante ducats, la tienne constamment
Est de soixante dix, on ne peut s'y méprendre.
Partant je t'ordonne de rendre
A ce bon-homme celle-cy :
C'est un present qu'il tient de la fortune ; ainsi
Il est juste qu'il en joüisse ;
Le payſan joyeux dit au Duc grand-mercy,
Et le marchand plein d'avarice,
Perdit tout par son injustice,
Il le meritoit bien aussi.

LE JUGEMENT DU PAPE INNOCENT XII.

CErtain Gentilhomme Romain,
Que nous appellerons Valere,
Faisant grosse figure, aimant la bonne chere,
Devoit au Boulanger pour cinq cens francs de pain ;
Et par une injustice extrême,
Au lieu de le payer il se moquoit de luy.
Beaucoup de Seigneurs aujourd'huy
Traitent leurs Creanciers de même,
Et sans aucuns égards prennent le bien d'autruy.

Le Boulanger, homme assez sage,
Employoit ses amis, mettoit tout en usage;
Mais un mauvais payeur n'est facile à tourner,
Et Valere sur-tout l'étoit moins que personne.
L'autre se vit forcé de le faire ajourner
Devant le Prefet de l'Annone,
Juge dans ces sortes de cas.
Valere chicaneur forma plusieurs debats,
Afin de fatiguer son homme,
Et le jetter dans l'embarras.
Car aussi-bien qu'icy, l'on sçait pousser à Rome
La chicane jusqu'à l'excès.
Fort long-temps traîna le procès;
Le Prefet scelerat, que le Signor Valere
Avoit mis dans ses interêts,
A la fin décida l'affaire,
Et condamna Valere à payer dans cinq ans
Au Boulanger ses cinq cens francs,
Par payemens égaux de cent francs chaque année:
Telle est la licence effrenée
Des Magistrats sans probité.
Mais comme en pareils cas la patience échape,
Le pauvre Boulanger justement irrité,
Va se jetter aux pieds du Pa[illegible]e,

C'étoit Innocent Douze, ami de l'équité,
Qui sçut par sa sagesse & sa prudence exquise
Gouverner dignement l'Eglise.
Il dit en peu de mots au Saint Pere le fait,
Le Pape au même instant fait venir le Prefet,
En termes foudroyans le reprend, le gourmande;
Puis joignant à la reprimande,
Un moyen propre à l'obliger
De rendre la justice avec un soin extrême,
Le condamne à payer sur l'heure au Boulanger
Les cinq cens francs par corps luy-même,
Sauf à luy de les repeter,
Sur Valere en cinq ans de la même maniere
Qu'il l'avoit ordonné : pour luy faire porter
Du Talion la peine entiere.
N'étoit ce pas ainsi qu'il falloit le traiter ?

LE JUGEMENT DU CADI.

UN Grec de l'Empire Ottoman,
Dans sa necessité pressante,
Emprunta d'un Juif de Lepante
Certaine somme pour un an.
Par malheur, au bout de l'année,
Le pauvre debiteur n'eut pas son argent prêt;
Et le Juif en fureur comme une ame damnée,
Vouloit son principal avec gros interêt.
Le Grec le conjura d'attendre
Encor cinq ou six mois, disant qu'il subiroit,
En cas qu'il ne pût pas le rendre,
Telle peine qu'il luy plairoit.
J'y consens, dit le Juif, mais avec cette clause,
Qui n'est pas une clause en l'air:
C'est que ne payant point, comme je le suppose,
J'auray pour mon argent deux onces de ta chair.
Voy la peine que je t'impose.
Le Grec y consentit, c'étoit bien force à luy:
L'emprunteur fait toujours une triste figure;
D'ailleurs on sçait assez l'ennuy

Que donnent tous ces gens qui se mêlent d'usure.
Le pauvre Grec aprés six mois,
Ne put pas mieux payer que la premiere fois.
Le Juif luy demanda la peine convenuë :
Mais l'autre repondit tout net,
Que telle paction par les loix defenduë
Ne pouvoit pas avoir d'effet.
Pour se faire juger aussi-tôt ils allerent
Droit au Tribunal du Cadi,
Devant luy leur cause ils plaiderent ;
Ce Juge étoit habile & par tout applaudi.
Il voulut detourner le Juif de sa poursuite ;
Mais par sa fureur dominé,
Cet infame parut plus inhumain qu'un Scythe.
Hé bien, dit le Cadi, le voyant obstiné :
Pren un razoir, coupe toy-même,
Contente, chien maudit, ta rage de tous points ;
Mais pren garde à couper d'une justesse extrême,
Car s'il s'en trouve plus ou moins,
Je veux que sur le champ on te tranche la tête.
Par ces mots le Juif effrayé
Comme par un coup de tempête,
Aima mieux s'en aller, & n'être point payé.

CHARLES VII. ROY DE FRANCE.

CHarles VII. avoit sur les bras
Un Ennemy puissant, * Henry Roy d'Angleterre :
Ils se faisoient tous deux une cruelle guerre ;
Et l'Anglois plus heureux que luy dans les combats,
Ecornoit toujours ses Etats.
Charles plongé dans la molleſſe,
Par un indigne attachement
Pour la belle Agnés sa Maîtresse,
Se laissoit dépoüiller assez tranquillement,
Et n'y songeoit pas seulement.
La Hire si celebre entre ses Capitaines,
L'étant venu trouver pour luy donner avis
D'un mouvement des Ennemis,
Et prendre sur cela des mesures certaines ;
Fut surpris de voir qu'à la Cour
Regnoient les plaisirs & l'amour,
Comme si c'eût été dans une paix profonde,
Le Roy ne parloit que de bals,

* VI. du nom.

De spectacles, & de regals,
Parôissant le plus gay du monde.
La Hire crut devoir par un louable effort
Mettre bas toute complaisance.
Il falloit pour sauver la France
Au Monarque aveuglé faire sentir le tort
Que faisoit à l'Etat son extrême indolence.
Le silence en tel cas est une lâcheté.
Sire, dit-il, au Roy, je ne sçay point de Princes,
Qui vissent perdre leurs Provinces
Avec moins de chagrin que Votre Majesté.
Ces mots firent effet, Charles devenu sage,
Sur ses interests vit plus clair.
Il pousſa les Anglois avec tant de courage,
Qu'il leur fit repasser la Mer.

LOUIS XI. ROY DE FRANCE.

LOuis XI. étant allité,
Et son mal ayant mis toute la France en peine;
Un bon Prêtre luy dit: Si votre Majesté
Le trouve bon, j'iray faire pour sa santé
A Saint Eutrope une Neuvaine.

Il eſt conſtant que ce grand Saint,
De quelques maux qu'on ſoit atteint,
Dés le moment qu'on le reclame,
Ne manque point de nous aider.
Je m'en vais donc pour vous, Sire, luy demander
Et la ſanté du corps, & le ſalut de l'ame.
Allez, répond le Roy : mais comme bien ſouvent
Qui demande trop importune;
De deux graces choiſiſſons l'une,
Ne parlons que du corps, c'eſt aſſez maintenant.

AUGUREL.

EPIGRAMME.

LE Chymiſte Augurel, celebre Perſonnage,
Avoit fait un ſçavant ouvrage
Sur l'art de faire l'or; même oſoit ſe vanter
D'en avoir pleine connoiſſance.
Au Pape Leon X. il fut le preſenter,
Eſperant groſſe recompenſe;
Mais le Pontiſe dont l'eſprit
Etoit également agreable & ſolide,
Aprés avoir vû cet Ecrit,

Fit porter au Chymiſte avide
Une bourſe fort ample & vuide.
Vous luy direz, dit-il, que c'eſt pour l'aſſurer
De ma protection ſur tout ce qu'il propoſe ;
Puis qu'il ſçait faire l'or, que peut-il deſirer ?
Il ne luy faut rien autre choſe
Qu'une bourſe pour le ſerrer.

* LE MARQUIS DEL GUAST.

QUand le Marquis del Guaſt, Capitaine fameux,
Mais un peu trop preſomptueux,
Reçut un rude échec * aux champs de Cerizoles ;
Il étoit ſi rempli d'eſperances frivoles,
Et comptoit tellement d'être victorieux,
Qu'il avoit fait amas d'un grand nombre de chaînes
Pour les François qui ſeroient pris,
Les regardant avec mépris,
Et faiſant hautement mille bravades vaines.
Il avoit un bouffon qui par-tout le ſuivoit,
Et que Carille on appelloit.
Le jour de la bataille, au lever de l'Aurore,

* *Dom Alfonſe d'Avalos.*
* *L'an 1544.*

Carille, luy dit-il, je veux avec éclat
T'envoyer aprés le combat
A mon * Epouſe que j'adore,
Pour luy dire l'heureux ſuccés
De cette Journée importante,
Qui dans peu de momens doit remplir mon attente,
Et me combler enfin de gloire pour jamais.
Le Marquis en formant ce projet fantaſtique,
Fit donner à Carille un habit magnifique,
Avec un cheval vigoureux.
Mais comme on dit, l'homme propoſe,
Et d'une autre façon ſouvent le Ciel diſpoſe,
Pour confondre les orgueilleux.
Ce fier Marquis en fit la triſte experience;
Et le Comte * d'Enguien des François General,
Prince brave & du Sang Royal,
Sçut bien punir ſon arrogance.
Rien ne put reſiſter à l'effort des François:
Ils firent en ce jour un horrible carnage,
Et le vaillant Enguien ſignalant ſon courage,
Porta la mort en mille endroits.
Du Vainqueur la nuit ſeule arrêta la pourſuite,

* *Marie d'Arragon.*
* *François de Bourbon.*

Et le Marquis chercha son salut dans la fuite.
Carille se trouvant parmi les prisonniers,
Avec son superbe équipage
Qui le faisoit passer pour un grand Personnage,
Fut au Comte d'Enguien presenté des premiers.
Grand Prince, luy dit-il, je m'appelle Carille,
Boufon de mon métier, d'ailleurs un pauvre drille.
Le Marquis mon Seigneur entêté follement
De ses hauts faits & de sa gloire,
Se croyant seur de la victoire,
M'avoit fait équiper si magnifiquement,
Pour aller du succés rendre un compte fidele
A son illustre Epouse aussi sage que belle:
Sans doute il a changé d'avis,
Et voulant épargner l'argent qu'il m'a promis,
Il est allé luy-même en porter la nouvelle.

* TIMOUR.

TImour Grand Kan de Tartarie,
Qui par mille fameux exploits,
Mit tout l'Orient sous ses loix,
N'avoit rien de la barbarie
Ordinaire à sa Nation:
Au contraire il étoit d'une humeur agreable,
Genereux, bienfaisant, affable,
Et sur-tout liberal avec profusion.
Il étoit de moyenne taille,
De bonne mine, un peu boiteux,
A ce défaut-là prés parfaitement heureux.
Dans une sanglante bataille,
Il prit ainsi que chacun sçait,
Le Sultan des Turcs * Bajazet,
Qui se faisoit nommer le foudre de la guerre.
Ce Sultan qui n'avoit qu'un œil,
Etoit fier, inhumain, & si rempli d'orgueil,
Qu'il ne croyoit pas que la Terre

* *Timour surnommé Lenk, ou le boiteux, que l'on nomme ordinairement Tamerlan.*
* *II. du nom.*

Eût rien qui fût digne de luy.
Quel étrange revers pour ce Prince barbare !
Quel accablement ! quel ennuy,
Lorſqu'il ſe vit captif & ſoumis au Tartare,
Pour vivre dans les fers ſans eſpoir de retour !
On l'amena devant Timour,
Qui le voyant, ſe mit à rire.
Bajazet par ſon ris ſe croyant mepriſé,
En parut fort ſcandaliſé,
Et ne put s'empêcher de dire,
Qu'il étoit tout-à-fait ſurpris
Qu'un Monarque Ottoman luy ſervit de riſée.
Si je ris, dit Timour, ce n'eſt point par mépris,
Je ſuis bien éloigné d'avoir cette penſée.
Quand j'ay jetté les yeux ſur toy,
Dans le même moment j'ay réflechi ſur moy :
J'admirois du Deſtin l'étrange fantaiſie,
D'avoir été remplir, nous choiſiſſant tous deux,
Les premiers Trônes de l'Aſie
Par un borgne, & par un boiteux.

MERLIN.

MErlin boufon de Charles-Quint,
Etoit fat, étourdi, ſujet à gourmandiſe;
A table il avoit fait un jour quelque ſottiſe,
Dont un Courtiſan s'étoit plaint.
L'Empereur indigné de ſon impertinence,
Voulut le punir par la panſe,
Rude peine pour un gourmand.
Il enjoignit expreſſément,
Qu'il fût exclus de chaque table.
Pour luy tout autre châtiment
Auroit été plus ſupportable.
Merlin ſe preſentant aux heures du repas,
Pour manger à ſon ordinaire
Des mets exquis & delicats,
On le repouſſoit en arriere;
Et pour raiſon de ce refus,
On diſoit ſeulement que l'on n'y mangeoit plus.
Chagrin de perdre ſa pitance,
Et de ſe voir ſevré de tant d'excellens mets,
Il ne ſongea qu'à la vengeance,

Et dés le même jour alla clouer des ais
Sur tous les privez du Palais.
Cette vengeance étoit plaisante,
Et le tour fort ingenieux.
Aussi-tôt mille gens de cette Cour brillante,
Qu'une necessité pressante
Obligea d'aller en ces lieux,
Voyant les trous bouchez ne sçurent comment faire :
Ils étoient bien en peine, & d'abord cette affaire
Causa dans le Palais une grande rumeur,
Dont on informa l'Empereur,
Qui ne put s'empêcher d'en rire,
Sur-tout lors qu'il entendit dire
Que Merlin en étoit l'auteur.
Il le fait chercher, on l'amene :
Quoy maraut, luy dit-il, j'apprens que tous les jours
On se plaint de tes mauvais tours ?
Sans cesse en mon Palais tu fais quelque fredaine.
Pourquoy ces ais clouez ? Quel caprice t'a pris ?
Grand Prince, dit Merlin, n'en soyez point surpris ;
Quand j'ay voulu dîner comme à l'accoutumée,
On m'a dit qu'on ne mangeoit plus :
Je l'ay cru bonnement, & dans cette pensée
J'ay cloué les privez, les croyant superflus.

LE

LE DOCTEUR EN DROIT.

EPIGRAMME.

UN Docteur en Juriſprudence
N'ayant à cœur que ſa ſcience,
Etoit inceſſamment ſur ſes livres cloué.
Son Epouſe jeune & fringante,
De cet attachement n'étoit pas trop contente;
Et luy dit d'un air enjoué :
Mon mary, je voudrois être en Livre changée;
Je ne me verrois point par vous ſi negligée,
Et je partagerois vos ſoins & votre temps.
Hé bien, dit le Docteur, ma femme, j'y conſens;
Pourveu qu'en Almanac on te metamorphoſe.
Si tu veux en ſçavoir la cauſe,
C'eſt qu'on en change tous les ans.

THOMAS MORUS,

EPIGRAMME.

UN Milord avoit un procès
Devant Thomas Morus Chancelier d'Angleterre,
Il étoit queſtion d'une fort groſſe Terre :
Le Milord inquiet en craignoit le ſuccès.
Pour rendre à ſes deſirs ſon Juge favorable,
Il envoya luy preſenter
Deux gros flacons d'argent d'un prix conſiderable,
Et tres capables de tenter
Tout autre Magiſtrat à l'honneur moins ſenſible ;
Mais Morus Juge incorruptible,
Et d'un merite ſingulier,
Fit emplir par ſon ſommelier
Ces deux flacons d'un vin d'elite,
Qu'il conſervoit dans ſon cellier :
Au valet du Milord il les rendit enſuite.
Mon amy, luy dit-il, au Milord tu diras
Que c'eſt-là du vin vieux qui vaut de l'hypocras,
Et qu'il eſt fort à ſon ſervice.
Par cet agreable artifice

Il luy renvoya son present,
Et rendit si bonne justice,
Que le Milord en fut content.

L'HOMME RUINE'.

EPIGRAMME.

UN gueux, disoit Roger, n'est aimé de personne,
Maintenant que je n'ay plus rien,
Je suis moins estimé qu'un chien,
Chacun me fuit & m'abandonne;
Eh! j'avois tant d'amis du temps de feu mon bien!

LES SECONDES NOCES.

EPIGRAMME.

JE ne suis point surpris, disoit un * Ancien,
Que l'homme une fois se marie:
Trompé par l'apparence il croit que c'est un bien;
Et sans reflexion il en fait la folie.
Mais que devenu veuf, il luy reprenne envie

* *Philemon Poëte comique Grec.*

Par un second Hymen, par un nouveau lien
D'être encor malheureux le reste de sa vie,
C'est à quoy je ne comprens rien.

L'INSOLVABLE.

EPIGRAMME.

UN certain Cavalier dans Rome,
Tres-mal pourvu de bien, du reste galant homme,
Avoit grand besoin d'un habit.
Il prit d'un gros Marchand de l'étofe à credit,
Et promit dans six mois de luy payer la somme,
Qui se montoit à cent écus.
Quand les six mois furent échus,
Le pauvre Cavalier n'ayant ni croix ni pile,
Et se doutant que le Marchand,
S'il ne luy donnoit de l'argent,
Pourroit le chagriner, s'absenta de la Ville,
Il fut prés de trois mois aux champs,
Cherchant tous les moyens d'acquiter cette dette;
Mais si grande étoit sa diſete,
Qu'il ne put en trouver aucun dans tout ce temps;
A la fin ennuyé de vivre en solitude,

Il voulut tout d'un coup sortir d'inquiétude,
Et s'en revint à Rome, où dés qu'il fut rendu,
Le Marchand vint le voir & demanda son dû.
Je voudrois, luy dit-il, pouvoir vous satisfaire,
J'ay cherché fort long-temps les moyens de le faire,
Sans en trouver ni prés ni loin,
Et me voyant toujours accablé de misere,
Je me suis resolu de vous laisser ce soin.

LA GAGEURE.

GOnelle homme plaisant & d'un merite rare,
Etoit au Prince de Ferrare,
Qui l'estimoit infiniment :
En effet il faisoit mille bouffonneries,
Et toutes ses plaisanteries
Etoient pleines de sel & d'un grand agrément.
Un jour prés d'un ruisseau le Prince assis à l'ombre,
Et sa Cour avec luy, Gonelle étant du nombre,
On agita la question
Quelle étoit la profession
A Ferrare la plus commune.
Celle des Medecins, dit Gonelle à l'instant.

Tu réves, dit le Prince, & je sçay qu'à present
Elle est moins nombreuse qu'aucune:
Ils sont tout au plus cinq ou six.
La chose, dit Gonelle, est comme je la dis.
Votre Alteſſe peut bien m'en croire;
Mon humeur, comme on sçait, n'est pas d'en faire accroire.
Enfin je vais gager contre qui le voudra:
Ce ne sont point contes frivoles.
Je le veux, dit le Prince, & gage cent pistoles,
Nous verrons qui les gagnera.
Deux jours après, Gonelle enveloppa sa face,
Et s'en vint dans la grande place,
En se plaignant du mal de dents:
Aussi-tôt quantité de gens
Luy marquerent la part qu'ils prenoient à sa peine.
Chacun en même temps un remede enseignoit,
Le remede, & les noms luy-même il écrivoit,
Dont il eut mainte page pleine.
Le Prince ayant passé par là,
Le vit en cet état, dont il luy temoigna
Qu'il avoit un chagrin extrême,
Et pour guerir son mal un remede enseigna;
Tous les Seigneurs firent de même.

Gonelle dés le lendemain
S'en revint à la Cour avec la Liste en main,
Où le Prince étoit à la tête.
Monseigneur, luy dit-il en la luy presentant,
Des Medecins d'icy j'ay fait exacte enquête;
Les voicy par écrit en nombre competant;
On n'en trouvera point autant
De tout autre métier, c'est une chose sure:
Voilà ce que j'ay prétendu;
Partant j'ay gagné la gageure.
De la Liste le Prince ayant fait la lecture
Avoüa qu'il avoit perdu.

LE CAMERIER DU PAPE.

LOrsqu'à Rome autrefois le fameux Michel Ange
Travailloit au Tableau du dernier Jugement,
Ce chefd'œuvre de l'art, digne d'étonnement,
Et d'une éternelle louange;
Un Camerier de Paul Trois,
Faisant l'homme important, avec un fier minois,
Vint demander à voir cet excellent ouvrage,
Quoy qu'il fût encore imparfait.

Michel Ange mal satisfait
De la fierté du Personnage,
Pour s'en vanger soudain eut recours au pinceau;
Par malice il peignit ce fat dans le Tableau,
Et parmi les Damnez le plaça fort en veuë,
Croyant qu'à son orgueil cette peine étoit deuë.
Dés que le Tableau fut fini,
Un nombre de gens infini
Allerent voir cette Peinture
Avec beaucoup d'empressement,
Et du Camerier remarquant la figure,
L'en raillerent ouvertement.
Luy piqué d'une telle injure,
S'en plaignit à Sa Sainteté,
Implorant son autorité,
Afin d'avoir raison d'un si sensible outrage,
Et qu'on ne le vist pas dans l'Enfer davantage.
Le Pape étoit ravi de voir humilier
L'orgueil de son Camerier;
Il crut que ce Tableau pourroit le rendre sage,
Et l'empêcher d'être si fier.
Dieu m'a donné, dit-il, de même qu'à saint Pierre,
Pouvoir au Ciel & sur la Terre,
Mais je n'en ay point sur l'Enfer.

LE SECRETAIN.

AMour, ta puissance s'étend
Dans ce vaste Univers sur tout ce qui respire,
Jeunes, vieux, chacun se ressent
De la rigueur de ton Empire,
Et le Froc n'en est pas exempt.
Un Moine Secretain d'une grosse Abbaye,
En vain dés long-temps soupiroit
Pour Alix femme fort jolie,
Qui sans cesse le rebutoit.
Il étoit le Depositaire
Du Tresor de son Monastere,
Et souvent à la Belle offroit de l'enrichir;
Mais rien ne pouvoit la flechir.
Sur son devoir toujours severe,
Elle n'écoutoit point les dangereux propos
De tendresse & d'amour qui causent tant de maux.
Seule avec son mary, dans son petit menage,
Elle vivoit tranquillement.
Ils étoient l'un & l'autre à peu prés de même âge,

Et s'aimoient reciproquement.
Il arriva que leurs affaires
Furent en desaroy ; leurs biens se decretoient.
Quelques gens qui les convoitoient
Avoient déja fait des encheres.
Le Secretain trouvant Alix,
Dont il étoit toujours de plus en plus épris,
Luy dit : Mon aimable inhumaine,
Seray-je incessamment l'objet de votre haine ?
En bute à vos rigueurs, & traité comme un chien ;
Moy qui puis vous tirer de peine,
Et vous mettre en état de sauver votre bien ?
Daignez avoir égard à ma perseverance ;
Soulagez mon cruel tourment,
Et vous verrez dés ce moment
Toutes sortes de biens chez vous en abondance.
J'y penseray, dit-elle, & demain vous diray
Ma resolution sur l'offre que vous faites
De m'aider à payer nos dettes.
Le lendemain venu le Secretain fort gay,
Vit Alix qui luy dit, en paroissant honteuse,
Mon Mary part tantôt pour aller à Chevreuse,
Et n'en reviendra de trois jours :
Ce soir venez-vous en sans bruit & sans lumiere

Par notre porte de derriere.
Adieu, cela suffit, sans de plus longs discours.
Alix pour l'attraper se servoit de finesse.
De concert avec son époux,
Ils prétendoient par cette adresse
Avoir l'argent du Moine, & le roüer de coups.
Le Secretain s'en vient à l'heure convenuë,
Apportant avec luy vases d'argent & d'or,
Qu'il avoit pris dans le Tresor,
Tous d'ouvrage admirable, & qui charmoient la veuë,
Il les met sur la table, & dans le même instant
A caresser Alix s'apprête;
Mais Hubert son époux, homme fort & puissant,
Caché proche du lit, de son reduit sortant,
D'un gros bâton noüeux luy donna sur la tête
Avec un si terrible effort,
Qu'à ses pieds il l'étendit mort,
Et punit d'un seul coup son ardeur effrenée.
Quas-tu fait malheureux? dit Alix effrayée.
Falloit-il l'assommer? Ne suffisoit-il pas
De le rosser à tours de bras,
Comme tu m'avois dit? Ah quelle destinée!
Que faire? nous voilà perdus,

Nous ſerons tout au moins pendus.
Ne crain rien, dit Hubert, j'y vais mettre remede,
Et m'en déferay bien ſans que perſonne m'aide.
Il charge en même temps le Moine ſur ſon dos.
La nuit étoit des plus obſcures,
De ces nuits qu'aiment tant les chercheurs d'avantures,
Ce qui venoit fort à propos.
Hubert en traverſant une longue ruelle,
Entendit quelques gens qui venoient devers luy.
Surpris d'une frayeur mortelle,
Prés d'un tas de fumier il ſe mit tout tranſi.
A ce même fumier ces gens-là s'arrêterent,
Et fort empreſſez y cacherent
Un grand ſac plein de lard qu'ils venoient de voler.
Nous n'avons qu'à nous en aller,
Dirent-ils, & tantôt nous viendrons le reprendre
Vers l'Aube du jour, pour le vendre
A Girard le Cabaretier.
Ce Girard leur étoit commode,
Etant, au dire du quartier,
De ces gens que tout accommode,
Et qui ſont de plus d'un métier.
Quand ils furent partis, Hubert froid comme glace,

Et fort joyeux de leur départ,
Du sac ayant tiré le lard,
Mit le corps du Moine à la place,
Et relia le sac comme il l'avoit trouvé;
Puis emportant le lard, vint à sa Maisonnette.
Aussi-tôt qu'il fut arrivé,
Ho, ma femme, dit-il, viens-t'en voir mon emplette.
Voilà de quoy garnir ton saloir & ton croc:
J'ay donné pour ce lard le corps du Moine en troc,
Ay-je fait à ce coup une mavaise affaire?
Nous en sommes debarassez,
Beuvons, & faisons bonne chere.
Je veux me rejoüir, nos chagrins sont cessez.
Les premiers rayons de l'Aurore,
A peine paroissoient sur la cime des monts,
Presque dans tous les lieux on sommeilloit encore;
Quand les voleurs ardens & prompts
Vinrent chercher leur sac, chez Girard le porterent,
Et dés l'abord luy demanderent
S'il vouloit acheter un sac tout plein de lard.
Tres-volontiers, leur dit Girard,
Mais voyons votre marchandise.
Ils ouvrirent le sac, & pour premier début,

La tête du Moine parut,
On peut juger de leur surprise:
Mais dans le même instant reprenant leurs esprits,
Paix, Girard, dirent-ils, n'allons point nous commettre,
Nous sçavons où nous l'avons pris,
Il ne faut qu'aller l'y remettre.
Dans un petit garde-manger
De la maison d'un Boulanger,
Ils avoient fait ce vol par une adresse extrême,
Et le remirent tout de même,
Sans faire aucun fracas, & sans rien déranger.
Une heure aprés la boulangere
Voulant mettre le pot au feu,
Vint pour couper du lard suivant son ordinaire;
Mais en ouvrant le sac, quel spectacle, bon Dieu!
Elle eut une peur effroyable,
Qui luy fit jetter un grand cri:
Au bruit accourut le mari,
Qui, comme elle, trouva la chose épouvantable,
Mais étant un homme aguerri:
Qu'on me tire, dit-il, mon poulain de l'étable,
C'étoit un cheval indompté,
Qu'on n'avoit point encor monté,

Il met sur ce poulain le corps du Moine en selle,
Avec des éperons aux pieds,
Et la lance en arrest tenant sous son aisselle,
Le tout bien attaché de corde & de ficelle,
Le Moine & le poulain l'un à l'autre liez :
Puis il ouvre la grande porte,
Donne un coup de foüet au poulain,
Qui comme un éclair part soudain,
On diroit que le vent l'emporte.
Il court de tous côtez piqué par l'éperon,
Et trouvant l'Abbaye ouverte,
Il entre dans la Cour, & dessus l'herbe verte
Il fait cent & cent tours ainsi qu'un tourbillon.
Les Moines étonnez s'écrient,
Croyant que c'est l'Esprit malin
Qui tient ainsi leur Secretain,
Et glacez de peur ils s'enfuient.
Dans un coin de la Cour étoit un fort grand trou,
Que l'on avoit creusé n'a guere ;
Le poulain courant comme un fou,
En approcha si prés que sous ses pieds la terre
Tout d'un coup vint à s'ébouler,
Il tombe en même temps au fond avec sa charge.
C'étoit un trou profond & large,

Les Moines sur le champ coururent le combler ;
Chacun d'y travailler se faisant une joye,
Aprés tant d'apprehension.
L'avanture finit par cette étrange voye,
Du Secretain depuis il ne fut mention.

LE BOUCHER.

UN Boucher moribond voyant sa femme en pleurs,
Luy dit : Ma femme, si je meurs,
Comme à notre métier un homme est necessaire,
Jacques notre garçon seroit bien ton affaire :
C'est un fort bon enfant, sage, & que tu connois ;
Epouse-le, croy-moy ; tu ne sçaurois mieux faire.
Helas, dit-elle, j'y songeois.

LE CASTILLAN.

UN Capitaine Castillan
Avoit fort bien servi durant mainte Campagne,
En Flandre, à Naples, à Milan,
Et s'en retournoit en Espagne.
Il esperoit avoir tres grosse pension

A cause

A cause de ses grands services,
Et rester à la Cour avec distinction,
Dans le repos & les delices.
Monté sur une mule, il marchoit lentement,
Tenant sa gravité, comme fait d'ordinaire
Cette Nation brave & fiere,
De qui c'est là l'entêtement.
Assez près de Madrid, au dessus de la plaine,
Le Roy chassoit alors, & s'étant écarté,
Il trouva notre Capitaine.
Son air grave excitant sa curiosité,
Il s'approche de luy sans se faire connoître.
Cavalier, luy dit-il, vous allez à la Cour?
Quelle affaire vous mene en ce charmant sejour?
J'y vais, répondit l'autre, auprès du Roy mon Maître,
Et j'espere qu'avec éclat
Il récompensera, comme un Prince équitable,
Les services par moy rendus à son Etat,
Dont le nombre est inexprimable:
Vous prenez, dit le Prince, assez mal votre temps,
Le Roy n'a point d'argent, & tout Madrid abonde
De ces sortes de pretendans,
Comment contenter tant de monde?
Ha, reprit l'autre, par ma foy,

On ne rufuſe pas des gens faits comme moy,
Gens de merite & de ſervice.
Mais s'il vous refuſoit, luy repartit le Roy,
Il faudroit bien pourtant avaler le calice.
S'il me faiſoit, dit l'autre, une telle injuſtice,
Parbleu, je l'enverrois baiſer
Le derriere de ma monture,
Mon cœur ne peut ſe deguiſer.
Le Roy le quitte alors, riant outre meſure
D'une ſi plaiſante avanture.
Le Caſtillan ſuit ſon chemin,
Il arrive à Madrid, & dès le lendemain,
Au Palais du Roy ſe preſente.
Il trouve ce Monarque en ſa pompe éclatante,
Sans le reconnoître d'abord;
Il fait ſon compliment en Cavalier accort,
Et ſes ſervices repreſente,
Priant Sa Majeſté de les recompenſer.
Je voudrois, dit le Roy, pouvoir vous ſatisfaire,
Mais ce n'eſt pas le temps maintenant d'y penſer,
Quand on n'a point d'argent on ne ſçauroit rien faire,
Mille Pretendans chaque jour,
Pour même fin ſont à ma Cour.
Avec regret je vous refuſe,

Mon Epargne épuisée est une bonne excuse.
Le Castillan pour lors de prés le regardant,
Reconnut que c'étoit le même
Qu'il avoit rencontré le jour d'auparavant,
Et fut saisi d'abord d'une surprise extrême,
Dont il devint presque interdit :
Mais aussi-tôt il se remit,
Et luy parla de cette sorte :
Sire, ce que j'ay dit est dit,
Ma mule est en bas à la porte.
Bien loin de s'en fâcher, le Roy rit de bon cœur,
Par là du Castillan il connut le courage,
Et l'en estimant davantage
Il le rendit un gros Seigneur.

L'ELECTEUR DE SAXE.

EPIGRAMME.

L'Electeur de Saxe Maurice,
De Charles-Quint fort mécontent,
A cause de mainte injustice,
Rouloit dans son esprit un dessein important,
Sans en rien témoigner, sans en faire semblant.

Contre cet Empereur il avoit pris les armes ;
Il alla le chercher dans le Tirol, & mit
Tous les lieux d'alentour en de grandes alarmes,
Un de ſes Confidens luy dit :
Prince, vous pouvez faire une belle capture,
L'Empereur dans Inſpruck eſt mal accompagné,
Hâtez-vous, profitez de cette conjoncture,
Vous n'en êtes pas éloigné,
Et vous l'enleverez, c'eſt une affaire ſure.
C'étoit là le deſſein que l'Electeur adroit,
Depuis quelque temps méditoit ;
Et pour le cacher davantage,
Feignant qu'un tel projet luy paroiſſoit nouveau :
Ce coup-là, dit-il, ſeroit beau ;
Mais je n'ay pas, mon cher, une aſſez grande cage
Pour garder un ſi gros oiſeau.

L'USURIER MOURANT.

EPIGRAMME.

APrés avoir tenté tous moyens de guerir,
Un maudit Usurier étoit prêt à mourir.
Son Confesseur luy dit, que la premiere chose
Pour obtenir de Dieu pleine remission,
Etoit la Restitution;
Et qu'il ne pouvoit pas, à moins de cette clause,
Luy donner l'absolution.
L'Usurier, pour le satisfaire,
Delivra mille écus à son ami Valere,
Pour employer à cet effet,
Mais ce fut à son grand regret.
Aimant, comme il faisoit, l'argent plus qu'aucun homme,
C'étoit faire un terrible effort.
Quand Valere partit chargé de cette somme,
Il le fit rappeller, & se tourmentant fort,
Aussi-tôt qu'il parut il luy dit en furie:
Au moins ne rendez pas cet argent, je vous prie,
Que je ne sois tout à fait mort.

L'ESCURIAL.

EPIGRAMME.

UN Seigneur étranger voyageant en Espagne,
S'en alla voir l'Escurial,
Ce Monastere tout Royal,
Que tant de grandeur accompagne.
Il ne se lassoit point d'admirer les beautez
Qu'on y trouve de tous côtez.
Celuy qui luy montroit ce superbe Edifice,
Luy dit, que Philippe Second,
Monarque dont le regne en hauts faits fut fecond,
Pour se rendre le Ciel propice,
Dans le fort du combat avoit promis à Dieu
De faire bâtir ce saint lieu,
En cas qu'il obtînt la victoire.
Parbleu, repartit le Seigneur,
Tout ce que je voy me fait croire,
Que pour faire un tel vœu ce Prince eut belle peur.

LE CHANCELIER BACON.

BAcon Chancelier d'Angleterre,
Avant sa fortune, fit faire,
Pour s'aller divertir, une Maison des champs,
Petite, sans éclat, mais propre & fort commode,
C'est la veritable méthode
Que suivent les gens de bons sens.
Il goutoit en ce lieu des plaisirs innocens,
Et n'y venoit jamais sans une joye extrême.
Etant devenu grand Seigneur,
Il n'eut point cette folle ardeur
D'accroître sa maison, & la laissa de même.
La Reine Elisabeth un jour,
Y passant avec grosse Cour,
Fut surprise de voir cet homme d'importance,
N'avoir qu'une maison de si peu d'apparence.
Elle luy dit : D'où vient, Bacon,
Que vous l'avez fait si petite ?
Madame, luy dit-il, lors qu'elle fut construite,
Elle me convenoit par plus d'une raison ;

Mais votre Majesté sans que je le merite,
M'a fait par ses bontez trop grand pour ma Maison.

LE NORMAND.

EPIGRAMME.

HEnry Quatre étant à Rouen,
Un Président s'en vint luy faire une harangue.
Ce Magistrat fier comme un Pan,
Faisoit merveilles de la langue,
Etoit sçavant & grand parleur;
Mais pour cette fois par malheur
Il demeura tout court au milieu de son rolle.
Avec honte, il falut chez soy s'en retourner.
Hé, dit un Courtisan, faut-il s'en étonner?
Les Normands sont sujets à manquer de parole.

LE BOURGUIGNON.

EPIGRAMME.

HEnry-Quatre étoit en Bourgogne ;
Païs fameux par ſon bon vin,
Où Bacchus pour ce jus divin,
Eſt beni nuit & jour par mainte rouge trogne ;
Ce Monarque en faiſant chemin,
Logea dans une hôtellerie ;
Il y but du vin de Dijon
Qu'il trouva parfaitement bon,
Vin moileux, ſtomacal, ſans ſophiſtiquerie.
A la fin du repas, l'Hôte étant là preſent :
Maître, luy dit le Roy, ton vin eſt excellent ;
Je n'en ay point trouvé de meilleur ſur la route ;
Sire, répondit-il, j'ay d'un vin d'Eriſſé
Meilleur que celuy-là ſans doute,
Mais il n'eſt pas encor percé.
Le Roy par ce diſcours vit ſon peu de genie ;
Et luy dit, ſans s'en offenſer :
Qu'attends-tu donc pour le percer ?
Eſperes-tu d'avoir meilleure compagnie ?

LE VERT ET LE SEC.

EPIGRAMME.

UNe Vieille fort ſeiche avec un habit vert ;
Se trouvant au Bal d'Henry Quatre,
Ce Prince qui parloit toujours à cœur ouvert,
Et qui n'aimoit pas moins à rire qu'à combattre,
Luy dit en plaiſantant & d'un air jovial :
Je vous en ſçay bon gré, Madame,
Vous avez employé, comme une habile femme,
Et le vert, & le ſec, pour honorer mon bal.

LE TAILLEUR.

EPIGRAMME.

A Ce même Monarque un Tailleur preſenta
Des Réglemens pour la Juſtice ;
Le bon homme croyoit par là,
Rendre à l'Etat un grand ſervice.
Rien n'étoit ſi plaiſant que de voir un Tailleur
S'ériger en Reformateur,

Et jusques sur Thémis étendre sa censure.
Le Roy trouvant le cas risible & singulier,
Dit, Qu'on cherche le Chancelier,
Qu'il vienne d'un habit me prendre la mesure.

LE COMTE ET L'ABBE'.

EPIGRAMME.

UN Comte sans Comté, railleur, impertinent,
Trouva dans une Compagnie,
Certain Abbé sans Abbaye,
Et voulut le railler pour faire le plaisant.
En quel pays, dit-il, votre Abbaye est-elle?
Ha, Comte, dit l'Abbé, sans être demonté,
La demande est tout à fait belle!
Pouvez-vous l'ignorer? C'est dans votre Comté.

* L'ARETIN.

LE celebre Arétin, par sa mordacité,
Aux Souverains se faisoit craindre,
Sa langue n'étant pas d'humeur à se contraindre
Pour déguiser la verité.
Comme on le connoissoit fort enclin à médire,
Les plus grands Princes de son temps,
Craignant les traits de sa Satire,
Luy faisoient souvent des presens.
Ce Poëte gonflé de gloire
Par tant de dons & de bienfaits,
Osa faire graper une * Medaille exprès
Pour en conserver la memoire.
Là, sur un Trône il paroissoit
Dans une fiere contenance,
Et comme un Tribut recevoit
Les presens qu'à ses pieds chaque Prince apportoit.
Pour un Auteur quelle insolence !

* *Pierre Arétin.*

* *Dans cette Medaille étoit le Portrait de Pierre Arétin & ces mots autour :* Il divino Aretino. *Et au revers il étoit sur un Trône recevant les presens des Princes, avec ces mots:* I Principi tributati da popoli tributano il servitor loro.

En ce temps Charles-Quint alla mal à propos
Attaquer dans Alger le fameux Barberousse,
Et vit engloutir par les flots
La fleur de son armée, & ses meilleurs vaisseaux.
Après cette rude secousse,
Il revint tout honteux, & rongé de chagrin.
Persuadé que l'Arétin,
Dans une occasion de cette consequence
Ne garderoit pas le silence;
Il choisit parmi son Tresor
Une tres belle chaîne d'or,
Et la luy fit porter en toute diligence.
L'Aretin regarda la chaîne fixement,
Puis, tout fier, au porteur adressant la parole:
C'est bien peu, dit-il, franchement,
Pour une entrepriſe aussi fole.

LA NOUVELLE MARIEE.

LOrs qu'Alcidon se maria
Avec la Precieuse Ismene,
La nuit venuë, il se passa
Entr'eux une plaisante Scene.

Les Dames de la Nôce avant que de sortir
Voulant coucher la Mariée,
Ismene faisoit la sucrée,
Et n'y vouloit point consentir.
Tout ce qu'elles purent luy dire
Ne fit sur son esprit aucune impression ;
On eût dit qu'au supplice on alloit la conduire ;
Non, que pour son Epoux elle eût aversion :
Mais c'étoit une ruse, une affectation.
Elle crut qu'il falloit jouer ce personnage
Pour se faire aimer davantage ;
Car toute Precieuse a de bonnes leçons.
Les Dames à la fin lasses de ses façons,
Avec son Epoux l'enfermerent,
Et de la bien traiter en riant le prierent.
L'Amoureux Alcidon d'abord la cajola,
Ensuite la deshabilla
Avec tous les transports de l'ardeur la plus vive ;
Puis il voulut la mettre au lit ;
Mais, comme auparavant, elle s'en defendit,
Et fit encor plus la retive.
Alcidon se coucha fort bien,
Et d'un air engageant luy dit : Venez, ma belle,
A mes vœux, à l'amour ne soyez point rebelle,

Venez, d'homme d'honneur, je ne vous feray rien.
Qu'iray-je donc faire ? dit-elle.

LE LARDON.

EPIGRAMME.

CErtain Seigneur Comte ou Marquis,
Avoit tout joignant son logis
Un Artisan d'humeur bouffonne ;
Maître Thomas étoit son nom,
A chacun des voisins il donnoit son lardon,
Et ne faisoit grace à personne.
Ce Seigneur s'en réjouissoit,
Et souvent avec luy causoit,
Aimant fort sa plaisanterie,
Ses quolibets & ses rébus.
Mon voisin, luy dit-il un jour par raillerie,
Combien, dans cette ruë, êtes-vous de cocus ?
Car vous sçavez cela de science certaine.
Monsieur, luy dit Maître Thomas ;
Nous sommes bien une douzaine,
Et si je ne vous compte pas.

LE JOUEUR PATIENT.

EPIGRAMME.

ORmin fameux Joueur, fort avare d'ailleurs,
Et sensible à la perte encor plus qu'un autre homme;
Jouant contre des gens emportez, grands jureurs,
Perdit sans dire mot une tres grosse somme.
Voyez, dit-il à ces joueurs,
Combien de juremens à chaque coup vous faites!
Ay-je dit un seul mot en perdant mon argent?
Ho, répondit certain Plaisant,
Les grandes douleurs sont muetes.

LE POETE.

EPIGRAMME.

CErtain Poëte à la douzaine,
Qui n'enfantoit des Vers qu'avec beaucoup de peine,
Fort souvent sa tête gratoit,
Pour trouver quelque rime & reveiller sa veine.
Comme un jour quelqu'un l'en railloit;

C'eſt en gratant, dit-il, qu'on excite la verve.
Eh, ne fallut-il pas avec l'aide du fer,
Ouvrir la tête à Jupiter
Pour en faire ſortir Minerve ?

L'AVEU INGENU.

EPIGRAMME.

JEan la premiere nuit en careſſant ſa femme,
Luy diſoit : Mon cher cœur, rien n'egale ma flamme,
Mais avant notre hymen, ſi ſecondant mes vœux
Tu m'avois tout permis dans l'ardeur de mes feux ;
Je ne t'aurois point épouſée.
Ha ha, dit-elle ingenument,
Quelque ſotte eût fait autrement !
Déja deux ou trois fois on m'avoit abuſée.

LA RICHE LAIDE.

EPIGRAMME.

LOrs qu'Eraſte épouſa la fille de Criton,
Fort riche, mais nullement belle;
Il l'a priſe, diſoit Damon,
Comme on prend la vieille vaiſſelle,
Pour le poids, & ſans la façon.

L'EPOUX HONNESTE.

EPIGRAMME.

ALcippe rarement couchoit avec ſa femme,
Au grand déplaiſir de la Dame
Qui s'en plaignoit inceſſamment.
Quand elle luy chantoit ſa game,
Il répondoit tranquillement:
Ma femme tu n'es guere ſage
De tenir de pareils diſcours;
Si je fais lit à part, c'eſt que je te menage,
Et que je ne veux pas te mettre à tous les jours.

TRADUCTION
DE
L'EPIGRAMME LATINE
DU DOCTE
ESTIENNE PASQUIER,
Sur un homme qui s'étoit marié trois fois.

TRina mihi nupta est variis ætatibus uxor:
Hæc juveni, illa viro, tertia deinde seni.
Propter opus, prima est teneris mihi juncta sub annis;
Altera propter opes; tertia propter opem.

L'Hymen sous sa severe loy
Joignit en divers temps trois femmes avec moy;
La premiere dans ma jeunesse,
Afin de soulager nature en ses besoins.
La seconde pour ses richesses,
Necessaire autant pour le moins.
Et la derniere par ses soins,
Fut le soutien de ma vieillesse.

LES FRAIS FUNERAIRES.

EPIGRAMME.

UN Marquis galant homme, ayant perdu sa femme,
S'en consola facilement.
Jadis à la douleur un mari bonnement
Auroit abandonné son ame,
Mais ce n'est plus la mode, on vit tout autrement;
Gens unis par l'hymen ne se regrettent gueres.
Notre Marquis suivoit l'usage là-dessus.
Un mois s'étoit passé, quand son homme d'affaires
Luy dit qu'au dernier mot, pour les frais funeraires,
On demandoit deux mille écus.
Il trouva la somme un peu forte,
Et sur cela se récriant :
Deux mille écus, dit-il ! J'aimerois presque autant
Que ma femme ne fût point morte.

LE CHIEN HABILE.

A Londres jadis un Marchand
De son Chien faisoit ses delices,
Luy montroit à sauter, & d'autres exercices;
Qui l'avoient rendu fort plaisant.
Cet animal, dont l'industrie
Divertissoit souvent les gens de son quartier,
Portant à la gueule un panier,
Alloit tous les matins seul à la boucherie;
Le Marchand au panier attachoit un billet,
Et le Chien s'adressant au Boucher ordinaire,
On luy fournissoit son affaire,
Puis il s'en retournoit chargé comme un mulet.
Revenant de la sorte un jour par avanture,
Trois Dogues pressez de la faim,
Deçà delà cherchant pâture,
Se trouverent dans son chemin.
Dogues sont de race gourmande.
D'abord le premier de la bande
S'approche du panier, happe un morceau de chair;
Le Chien son panier abandonne,

Puis auſſi-vîte qu'un éclair
S'en va fondre ſur luy, maints coups de dents luy donne,
L'abbat, veut l'étrangler; mais dans le même temps
Il voit les deux Dogues reſtans
Attachez à ſa pannerée,
Où, ſans ſonger aux Combattans
Ils faiſoient une ample curée.
Il quitte le premier, vient ſe jetter ſur eux,
Et leur fait reſſentir les effets de ſa rage;
On diroit d'un Lion, tant il a de courage.
Mais enfin quoy qu'il fût tout-à-fait vigoureux,
Trois contre un, comment ſe deffendre?
Aprés un fort rude combat,
Les oreilles en ſang, le reſte en même état,
Le Chien n'en pouvant plus fut contraint de ſe rendre,
Et voyant que ſon zele avoit mal réuſſi,
Que ſa proviſion à demi-ravagée,
Sans qu'il en reſtât rien, alloit eſtre mangée,
Il en mangea ſa part auſſi.

LA BELLE FEMME ET LA LAIDE.

EPIGRAMME.

COmme le mariage eſt le commun remede
Contre la chair fragile, & la tentation,
On propoſoit la queſtion,
Qui valoit mieux pour femme ou la belle, ou la laide.
N'allons point, dit Daphnis, diſputer ſur les gouts,
Et laiſſons marier les fous :
Jamais homme ſenſé de l'Hymen ne s'entête.
Pour moy, dans la beauté comme dans la laideur,
Je ne voy que ſujets de chagrin, ou d'horreur.
La belle fait mal à la tête,
Et la laide fait mal au cœur.

LA COMTESSE DE LA SUZE.

EPIGRAMME.

CEtte incomparable Comteſſe,
La Suze Eleve des Neuf Sœurs,
Qui dans ſes vers pleins de tendreſſe
A ſi bien peint l'Amour, ce tyran de nos cœurs,

Passoit ses plus beaux jours en langueur, en tristesse.
Un mari brutal & chagrin,
Qui, comme elle, suivoit les erreurs de Calvin,
Sans cesse luy faisoit des maux & de la peine.
Cet injuste époux s'attira
Par un tel procedé ses mépris & sa haine;
Lasse enfin de souffrir, elle s'en separa,
Et dans le même temps l'Heresie abjura,
Pour rentrer dans le sein de l'Eglise Romaine.
Quelqu'un s'enquerant d'elle, aprés cette action,
Quel étoit le motif de sa conversion:
C'est mon mari, répondit-elle.
Sa rage contre moy de plus en plus cruelle
A causé mon salut, m'a dessillé les yeux,
Et m'a fait embrasser la foy de mes ayeux.
Peut-on voir un Hymen plus maudit que le nôtre?
Ce malheureux Epoux m'a donné tant d'ennuy,
Que je ne veux jamais me trouver avec luy
Ni dans ce monde, ni dans l'autre.

LE MAUVAIS PREDICATEUR.

EPIGRAMME.

A Gergeau, ville sur la Loire,
Un Cordelier prêchant le jour de saint François,
Ennuyoit fort son Auditoire
Par beaucoup de fatras sans esprit & sans choix ;
Il faisoit le Panegyrique
De son illustre Fondateur.
Là déployant au long sa fade Rhetorique,
Il expliqua comment par sa divine ardeur
Saint François merita le nom de Seraphique.
En même temps, faisant une exclamation :
Grand Saint, dit-il, source feconde
Des vertus dont votre Ordre abonde,
Et qui le rempliſſez de benediction ;
Où faut-il vous placer dans la gloire éternelle ?
Est-ce entre les Martyrs ? L'excés de votre zele
Fait qu'ils sont vos inferieurs.
Est-ce parmi les Confesseurs ?
Votre humilité les efface.
Où vous mettray-je donc ? Mettez-le dans ma place.

Dit tout haut un des Assistans,
Aussi-bien je m'en vais ; un tel Prêcheur me glace.
Je n'ay fait que bâailler depuis que je l'entens.

LE MORT TRAVESTI.

EPIGRAMME.

ON alloit enterrer avec magnificence
Un Seigneur de grande naissance.
D'une robe de Capucin
Son corps revêtu dans la biere
Etoit à découvert, avec un long essain
De Prêtres au devant, & de parens derriere.
Cet habit Monacal parut assez plaisant,
Car enfin ce Seigneur bien loin d'être un saint hõme,
Fut toujours impie & méchant ;
Mais il l'avoit prescrit de la sorte en mourant.
La Veuve d'un bon Gentilhomme,
Qu'il avoit fait tuer pour un leger sujet,
Vit passer devant soy cet odieux objet
Deguisé par sa robe grise.
Alors n'apprehendant plus rien ;
Et d'un juste courroux épriſe :

Le Scelerat ! dit-elle ; en vain il se deguise,
Dieu malgré cet habit le reconnoîtra bien.

LE SERMON FATIGUANT.

EPIGRAMME.

UN Predicateur déja vieux ;
Prêchant sur les Beatitudes,
Fit un Sermon tres-ennuyeux,
Remplí de lieux communs & de similitudes.
Bienheureux sont ceux-cy, Bienheureux sont ceux-là ;
Dit-il plus de cent fois, & toujours y mêla
L'Antitheſe ou la Metaphore :
Inceſſamment guindé, diffus & languiſſant.
Quand il eut achevé, quelqu'un dit en ſortant ;
Il faudroit ajouter : Et Bienheureux encore
Qui n'a point entendu ce Sermon fatiguant.

LES CORNES.

EPIGRAMME.

ORonte riche, mais avare,
Disoit en soupirant : Que le sort est bizare !
Aux uns le bien vient en dormant,
On leur donne par Testament,
D'autres heriteront d'un oncle ou d'une tante,
D'un parent éloigné Damon rien n'esperoit,
Il en eut cependant deux mille écus de rente :
Pour moy, quand le Diable mourroit
Je n'heriterois pas seulement de ses Cornes.
Mon cœur, luy dit sa femme avec un air charmant,
N'en as tu pas suffisamment ?
Tes désirs n'ont jamais de bornes.

LE JACOBIN.

EPIGRAMME.

JAdis un Jacobin fameux par sa doctrine,
Mais de l'amour propre entêté,
Oubliant un peu trop son vœu de pauvreté,
S'habilloit de serge si fine,
Qu'elle égaloit la soye en éclat, en beauté.
Un jour ayant belle assistance,
Contre la vanité des habits il prêchoit
Avec beaucoup de véhémence.
Un certain fou qui l'écoutoit,
Perdant à la fin patience,
Et s'étant levé brusquement,
Luy dit tout haut fort plaisamment :
Mon Pere, c'est à vous une folie extrême
De croire, à force de crier,
Au luxe des habits nous faire renoncer ;
Vous n'y renoncez pas vous-même.

L'AMANT TIMIDE.

EPIGRAMME.

UN Cavalier timide adoroit une Dame,
Et n'osoit déclarer sa flame,
De crainte de la chagriner.
Un jour étant près cette Belle:
Que n'avez-vous, dit-il, le don de deviner?
Pourquoy cela? repartit-elle.
Vous sçauriez, dit l'Amant, la tendre & vive ardeur
Que je sens pour vous dans mon cœur,
Mais je n'ose parler de peur de vous déplaire.
Ah, mon brave, luy dit la Dame en le quittant,
Lors que pour dire on tremble tant,
On est peu capable de faire.

LA VENGEANCE FINE.

EPIGRAMME:

QUand Damon eut pris pour gendre
Son plus cruel ennemi,
Chacun ne pouvoit comprendre
Qu'il pût s'allier ainſi.
Vous êtes, dit-il, en peine
D'où vient ce grand changement?
S'il eſt mon gendre à preſent,
C'eſt un effet de ma haine.
Il m'avoit fait enrager,
J'en étois outré dans l'ame;
Pouvois-je mieux m'en vanger
Qu'en luy donnant une femme?

LE JOUEUR.

EPIGRAMME.

SEminara de Verone
Perdit au jeu force argent,
C'étoit presque son vaillant;
Aussi-tôt on l'empriſonne
Par l'ordre du Podeſta,
C'eſt ainſi qu'en ce lieu là
Le Gouverneur on appelle.
Parbleu, dit Seminara,
La choſe eſt aſſez nouvelle!
Pour avoir joüé mon bien,
Le Podeſta me fait prendre;
Que pourrois-je pis attendre
Si j'avois joüé le ſien,
A moins qu'il ne me fiſt pendre?

LE

LE MAUVAIS RAILLEUR.

EPIGRAMME.

GAliot de Narni, bossu par le devant,
Et d'une bizare figure,
Dans la ville de Siene entrant sur sa monture,
Un Citadin mauvais plaisant,
Luy dit, pour le railler : Les autres d'ordinaire
Portent leur paquet par derriere,.
Pourquoy portez-vous donc le vôtre devant vous ?
C'est, répond Galiot, qu'en païs de filous
On agit de cette maniere.

L'AUMONIER.

EPIGRAMME.

L'Aumonier du * Duc d'Epernon ;
De ce Duc favori qui se fit un grand Nom
Par sa fortune & son adresse,
Avec ses amis déjeunoit,

* *Jean Louis de la Valette.*

Et pour ce jour-là se croyoit
Dispensé de dire la Messe.
De la part de son Maître on le vint appeller ;
C'étoit pour luy dire d'aller
Celebrer le saint Sacrifice.
Il dit la Messe, & ses amis
Ne pouvant luy celer qu'ils en étoient surpris :
C'est, leur dit-il, avec justice
Que vous me faites mon procès ;
Il est vray j'ay failli contre les saints Decrets :
Mais connoissant le Duc & son humeur severe,
J'ay cru qu'avec * Dieu sur cela,
Ma paix ne seroit pas si difficile à faire
Qu'avec ce Diable d'homme-là.

* *Mitiùs agitur cum Deo, quam cum homine.*

L'ARCHEVESQUE PRINCE.

EPIGRAMME.

UN Prelat Electeur mis comme un Cavalier,
Le just'aucorps doré d'une vive écarlate,
L'épée au côté, la cravate,
Marchoit à la campagne, & sembloit un guerrier,

Il avoit un train magnifique.
Un villageois le vit, & quittant sa moisson,
Courut sur le chemin, s'enquit d'un domestique
Quel étoit ce Seigneur ? C'est, luy dit le Garçon,
Monseigneur l'Archevêque. Hé quoy les gens d'Eglise
Vont-ils ainsi vêtus ? reprit le Payſan.
Parbleu, dit le Valet, riant de sa surprise,
On voit bien que tu n'es nullement Courtisan.
Sçache que notre Maître est Archevêque & Prince.
Comme Archevêque, il porte une Mitre, une Croix;
Et comme Souverain d'une grande Province,
Il peut porter l'épée, ainsi que tu le vois.
Mais, dit le Payſan, parlons sans raillerie.
Quand le Prince en Enfer ira,
Dites-nous un peu, je vous prie,
Où sera l'Archevêque, & ce qu'il deviendra ?

L'HABITUDE.

ZOé veuve à quarante ans,
De l'Amour avoit la rage,
Et mettoit tout en usage
Pour s'attirer des Amans.
Son frere, homme taciturne,
Né sous l'aspect de Saturne,
Joüoit, mais sans jugement,
Et perdoit incessamment.
Zoé luy dit en colere:
A quoy pensez-vous, mon frere,
De perdre ainsi votre bien?
Quand une homme n'a plus rien,
Il fait fort sotte figure,
On l'estime moins qu'un chien.
Quittez-donc je vous conjure,
Ce maudit Jeu si fatal
Qui vous mene à l'Hôpital.
Le conseil est salutaire,
Répondit-il brusquement;
Mais à parler franchement,

Ma sœur, pour vous satisfaire
Je quitteray dès ce jour,
Le Jeu sans plus m'y remettre,
Si vous voulez me promettre
De ne plus faire l'Amour.
Ah, dit-elle, c'est folie
De vouloir l'en empêcher.
On aura beau le prêcher,
Il joura toute sa vie.

LA POMMADE.

DAmon ayant le cœur epris
D'une Brune, aimable & coquete,
Va chez elle un matin, la trouve à sa toilete,
Et luy conte à loisir ses amoureux soucis.
Sur sa toilete étoient maints pots en étalage,
Dont chacun avoit son usage.
Il vit de la Pommade; alors d'un rude froid
Il avoit les lévres gersées,
Le remede à propos s'offroit,
Il en prend sans rien dire, & les ayant graissées,
Aussi-tôt il les sent toutes deux se serrer,

Et se joindre de telle force,
Qu'à peine peut-il respirer.
Il veut se recrier, sa langue en vain s'efforce;
Il ne sçait que penser dans un si grand malheur.
La Dame qui connut l'effet de sa Pommade,
Se tenant les côtez, rioit de tout son cœur;
Et pour consoler le malade,
Luy dit: Ne craignez rien, si vous êtes perclus,
Dès demain, cher Damon, vous ne le serez plus.
L'avanture étoit fort plaisante.
Peut-être, direz-vous, cette Dame galante,
Etoit un peu folete, aimoit à badiner:
Mais à quoy luy servoit sa Pommade astringente?
C'est à vous à le deviner.

LA VEUVE.

EPIGRAMME.

UNe Veuve jeune & fringante
Avoit depuis un mois enterré son mary.
Certaine Dame sa parente,
Qui se piquoit d'être sçavante,
Luy dit d'un air de prude, & d'un stile fleuri:

Faites comme la Tourterelle,
Imitez sa constance, & ses chastes amours,
Aux cendres d'un époux, à ses Mânes fidele,
Croyez-moy, renoncez à l'hymen pour toujours.
Si j'avois, repartit la Veuve,
Un modele à choisir entre tous les oiseaux,
Comme je suis simple & fort neuve,
Je prendrois la * Colombe, ou bien les Passereaux.

* *Oiseaux fort enclins à l'amour.*

LA RETRAITE.

EPIGRAMME.

DOris, fille d'esprit, chez elle avoit l'élite
De tous les Seigneurs de la Cour.
Par ordre de la Reine on vint luy dire un jour
Que l'on frondoit fort sa conduite,
Et qu'il falloit absolument
Qu'elle se mît dans un Couvent.
On ajouta de plus, pour dorer la pilule,
Qu'on luy permettoit de choisir
Le Couvent selon son desir.
Doris sans témoigner un chagrin ridicule,
Répondit galamment: J'obéis volontiers,

Avec trop de bonté Sa Majesté me traite,
D'avoir ainsi pour moy des égards singuliers.
Elle laisse à mon choix le lieu de ma Retraite;
Qu'il luy plaise que je me mette
Dans le Couvent des Cordeliers.

L'ARGENT CACHE'.

DAmis avoit caché sous terre mille écus,
Au bout de quelque temps ne les y trouvant plus,
Il soupçonne un voisin d'avoir pris cette somme;
Ce n'étoit point sans fondement,
Car apparemment nul autre homme
Ne l'avoit vu dans ce moment.
Damis étoit habile, il cacha sa tristesse,
Il crut devoir joüer d'adresse;
Et malgré son mortel chagrin,
Lors qu'il rencontroit son voisin,
Il luy faisoit toujours caresse.
L'autre de rien ne se doutoit.
Un jour comme Damis tout seul se promenoit,
Il l'aborde, & luy dit en se faisant de fête,
A quoy rêvez-vous là? Je roule dans ma tête,

Luy répondit Damis, où je pourrois cacher
Une ſomme d'argent que je viens de toucher;
Déja dans un endroit j'en ay mis une moindre,
Je ne ſçay ſi je dois l'y joindre,
Ou cacher mon argent en des lieux differens.
Qu'en dites-vous ? que vous en ſemble ?
Chacun, dit le voiſin, juge ſelon ſon ſens,
Mais pour moy, je mettrois plûtôt le tout enſemble,
Si l'endroit eſt fort ſeur, c'eſt comme je l'entends.
Pour ſeur, reprit Damis, je n'en ſuis pas en doute,
Votre conſeil eſt bon, & je m'en tiendray-là.
Du logis en cauſant ils reprirent la route,
Et chacun chez ſoy s'en alla.
Le voiſin dés le ſoir, quand il fit clair de Lune,
Remit les mille écus dans la cache, eſperant
En attraper par là du moins deux fois autant,
Et faire tout d'un coup une groſſe fortune.
Le lendemain Damis y vient, voit ſon argent,
L'emporte; & devenu plus ſage,
Jure qu'il n'y ſera de ſa vie attrapé.
De ſon bonheur futur le voiſin occupé,
Alla pour tout rafler: mais, comme dit l'Adage,
Il ne vit que le nid, & ſe trouvant dupé,
Il en penſa crever de rage.

LE SCANDALE.

EPIGRAMME.

LA femme du gros Valere
N'étoit jamais ſans galant.
L'en ayant repris ſouvent,
Et ne ſçachant plus que faire,
Il l'accuſa d'adultere,
Et la mit dans un Couvent:
Puis prit une Concubine
Avec luy dans ſa maiſon,
Bravant le Qu'en dira-t-on:
Sur quoy la vieille Nerine
Diſoit aſſez plaiſamment:
Valere publiquement
Vit dans un commerce infame,
En impie, en libertin.
Hé quoy, P.... pour P....
Que ne gardoit-il ſa femme?

LES MALTOTIERS.

EPIGRAMME.

CEs Maltotiers, disoit Fabrice,
Ont le cœur plus dur que du fer.
Ils n'écoutent jamais ni raison ni justice,
Rien ne peut assouvir leur extrême avarice;
La rapine & l'orgueil les menent en Enfer.
Voilà, dit Amyntas, leur fidele peinture,
L'Enfer est fait pour ces brigands:
Mais ils y vont à nos dépens,
Et nous en payons la voiture.

UN FAT SANS Y PENSER SE DECLARE BASTARD.

EPIGRAMME.

ON parloit de Cocus devant un certain fat;
Et pour se divertir on en faisoit la liste:
Cocus cachez, cocus d'éclat,
Grands Seigneurs, Cavaliers, Cocus du Tiers Etat,

Nul n'y manquoit enfin, juſqu'au pere d'Ariſte.
Pour le mien, dit le fat, on ne l'y verra pas,
L'hymen ne luy fit point d'envie,
Et dans le Celibat il trouva tant d'appas,
Qu'il fut garçon toute ſa vie.

LE FILS MAL-TOURNE'.

EPIGRAMME.

VOtre fils ne tient point de vous,
Diſoit un jour Eraſte à l'aimable Uranie.
La Nature ſans doute en luy vous a trahie,
Il eſt fait comme votre époux,
Petit, mal tourné, ſans genie.
Ouy, dit-elle, il a mechant air,
Mais que voulez-vous que j'y faſſe?
Ce n'eſt point ma faute, mon Cher,
J'ay fait ce que j'ay pu pour en changer la race.

LE DE'MESLE' DE FEMMES.

EPIGRAMME.

DOris qui fut toujours galante,
Et dont l'esprit brillant charma toute la Cour,
Avec certaine Dame un jour
Eut une querelle éclatante ;
C'étoit apparemment une affaire d'amour.
On sçait que la plûpart des demêlez de femmes
Roulent toujours sur quelque Amant,
Et jusqu'où là dessus va leur emportement.
La Reine aimoit Doris, elle nomma deux Dames
Pour faire l'accommodement.
Ces Dames dans leur temps avoient été coquetes,
Et même grandement sujetes,
Suivant le bruit commun, aux plaisirs sensuels.
Bon, dit Doris, marquant sa joye,
Je suis contente ; on me renvoye
Devant mes Juges naturels.

LE CONTE FADE.

EPIGRAMME.

BElise avoit fait un Conte
Embroüillé, fade, ennuyeux,
Et jurant par ses grands Dieux,
Disoit : Ce que je raconte
Est la pure verité.
Je le croy, luy dit Zelide,
Car il est trop insipide
Pour être un Conte inventé.

LE GOUTEUX.

EPIGRAMME.

LEandre de la Goute étoit fort tourmenté,
Et souffroit plus qu'on ne peut dire ;
Mais il l'avoit bien merité,
Car c'étoit un terrible Sire.
Dés que la goute le quittoit,
Il recommençoit de plus belle,

Aux plaisirs il s'abandonnoit,
Et contentoit en tout son humeur sensuelle.
Son Medecin luy dit un jour:
Vous buvez par excés, & vous faites l'amour,
Vous mangez des ragouts piquans outre mesure;
Un semblable dereglement
Ne fait qu'accabler la Nature,
Et vous ruinera le corps absolument.
J'en conviens, répondit Leandre;
Votre avis est tout-à-fait bon,
Je devrois fuir le vin, les ragoûts, & Suzon;
Mais je veux dans mes maux avoir à qui m'en prendre.

LA FEMME EN TRAVAIL.

EPIGRAMME.

UN mari goguenard voulant railler sa femme;
Disoit en Compagnie: Il n'est rien si plaisant
Que ma femme en travail d'enfant,
On ne peut pas nombrer les Saints qu'elle reclame;
Jamais je n'en ay vu tant ensemble invoquer.

Mon Epoux, dit la Dame, il vaudroit mieux vous taire,
C'eſt fort mal fait de s'en moquer,
Nous en aurons encore affaire.

LE MELANCOLIQUE.

EPIGRAMME.

LE pauvre Alain étoit miné
Par le mortel poiſon de la melancolie :
Un ſçavant Medecin l'ayant examiné,
Luy dit : Pour vous tirer de cette maladie,
Et rétablir votre embonpoint,
Cherchez les paſſetemps, les jeux, la promenade ;
Et voyez vos amis, c'eſt le principal point.
Voir mes amis, dit le malade !
Helas, Monſieur, je n'en ay point.

LE BALOURD.

EPIGRAMME.

APrés quatre mois & demi
Depuis le jour de l'hymenée,
Jean voyant sa femme accouchée,
Etoit fort courroucé : mais Girard son amy,
Pour l'appaiser luy dit : Supputons, & j'espere
Te montrer ton erreur : souviens-t'en pour toujours:
Quatre mois & demi de jours,
Et tout autant de nuits, font neuf mois, mon compere;
Pourquoy donc te mettre en colere ?
J'ay tort, répondit Jean, mais, notre ami Girard,
J'ignorois qu'il fallût compter les nuits à part.

LA LAIDE.

EPIGRAMME.

LIse étoit laide & contrefaite,
On pouvoit la nommer un remede d'amour.
Sa mere qui de jour en jour
Souhaitoit d'en être défaite,
Et dans un Couvent la placer,
Luy dit: Ma chere fille, à quoy bon balancer?
Pour le monde & l'hymen vous n'êtes point de miſe,
Et je prétens par conſequent
Vous donner à Dieu ſans remiſe.
Ah ma mere, répondit Liſe,
C'eſt luy faire un vilain preſent.

LE MEDISANT.

EPIGRAMME.

DAns une Compagnie avec emportement
Albin se déchaînoit contre le mariage :
Il soutenoit impudemment
Que l'hymen & le cocuage
N'alloient plus l'un sans l'autre, & que tout homme sage
Du beau sexe devoit toujours se défier.
Laissez-le contre nous crier,
Dit l'aimable Dorine, il est comme son pere,
Qui s'étant entêté de la même chimere,
N'osa jamais se marier.

LE BUVEUR.

EPIGRAMME.

UN celebre Buveur, grand ennemi de l'eau,
Qui déclamoit toujours contr'elle,
Se vit menacé du tombeau
Par de frequens accés d'une fievre cruelle.
Il étoit goguenard, ſplendide, & liberal;
Ses amis ne le quittoient guere.
Un jour étant preſſé de l'ardeur de ſon mal,
Qu'on m'apporte, dit-il, de l'eau plein une aiguiere:
A ces mots les amis ſe regarderent tous,
Puis ils rirent comme des fous.
Vous riez, leur dit-il, entendant raillerie.
Ne ſçavez-vous pas, mes amis,
Qu'il faut à la fin de ſa vie
Se reconcilier avec ſes ennemis?

LE CURE'.

EPIGRAMME.

RObin pour un petit voyage,
Voulut de ſon Curé le cheval emprunter ;
L'autre pour ne le pas prêter,
Dit qu'on l'avoit mené fort loin dans un herbage,
Et qu'il ne ſçavoit pas quand il pourroit venir.
Le cheval cependant étoit à l'Ecurie,
Et dans le même temps on l'entendit hennir.
Ha, dit Robin par raillerie,
L'entendez-vous, qui vous dément ?
Le Curé tranſporté d'une colere extrême,
Luy repartit : Gros ignorant !
Tu croiras donc plûtôt mon cheval que moy-même ;

LE MARIAGE.

EPIGRAMME.

UN bon homme craignant de voir manquer sa race,
Songea de fort bonne heure à marier son fils ;
C'étoit un jeune sot, étourdi, mal-appris,
Brutal, querelleux, plein d'audace.
Attendez, luy dit un ami,
Que le temps l'ait un peu meuri,
Qu'il ait plus de sagesse & d'âge.
Je m'en garderay bien, dit le vieillard adroit,
Car si mon fils devenoit sage,
Jamais il ne se marieroit.

LA REPARTIE PROMPTE.

EPIGRAMME.

DAns le doigt d'une Dame, un Marquis Cordon-bleu
Vit un gros Diamant brillant & plein de feu ;
Il étoit avare, & son ame
N'étoit sensible qu'au profit.

J'aimerois mieux, dit-il, la bague que la Dame,
Il parloit assez haut, la Dame l'entendit;
Elle eut une riposte prête:
Et moy, j'aimerois mieux le licou que la bête.

LA PLAIDEUSE.

EPIGRAMME.

CElimene plaideuse & belle,
A ses Juges fort peu cruelle,
Disoit: De mes procès je viens assez à bout;
Cependant je les fuis autant qu'il m'est possible.
Il est vray dit Alcippe, & rien n'est plus visible,
Vous ne chicanez point, & vous accordez tout.

LE FANFARON.

EPIGRAMME.

CErtain Cavalier fanfaron
Faisant le Fierabras, dans le fonds grand poltron;
Eut mainte bastonnade, & soufrit cet outrage
Tranquilement, crainte de pis;

C'est qu'il avoit sans doute appris,
Qu'étant un peu poltron l'on en vit davantage.
A quelques jours de là, mal à propos dit-t-on,
Au Medecin Gallot il fit une incartade,
Et poussant la fanfaronnade,
Dit qu'il luy donneroit mille coups de bâton.
Gallot sans s'échauffer la bile,
Luy dit d'un ton railleur qui le rendit confus;
Parbleu, de les donner il vous est bien facile,
Car depuis quatre jours vous les avez reçus.

L'HOPITAL DE BEAUNE.

EPIGRAMME.

SI Raulin a fait ériger
De ce vaste Hôpital le superbe édifice,
C'est par un esprit de justice.
Luy qui fit tant de gueux, devoit bien les loger.

Comme on faisoit voir au Roy Louis XI. le superbe Hôpital de Beaune fondé en 1499. par Nicolas Raulin, Chancelier du Duc de Bourgogne, & qu'on loüoit en sa presence la Charité de ce Chancelier: Loüez plutôt sa justice, *dit le Roy*, puis qu'il avoit fait tant de pauvres durant sa vie, il étoit bien juste qu'il fist faire avant sa mort, une Maison pour les loger.

LA

LA CHAPELLE.

EPIGRAMME.

AUtrefois un * Surintendant
Fit chez les Cordeliers bâtir une Chapelle.
Ces choſes-là ſe font ſouvent.
Par faſte, plutôt que par zele.
Quand il fallut la dédier,
Les Moines vinrent le prier
De dire pour quel Saint il avoit de l'attache.
Prenez qui vous voudrez, leur dit-il, j'y conſens;
Ils me ſont tous indifferens,
Je n'ay d'affection pour aucun, que je ſçache.

* *Claude de Bullion.*

LE LION AILE', ET L'AIGLE A DEUX TESTES.

EPIGRAMME.

UN Seigneur Allemand étoit Ambaſſadeur
A Veniſe pour l'Empereur.
Il avoit l'eſprit ſatyrique.
Etant avec le Doge, il voulut critiquer
Les Armes de la Republique,
Et du Lion aîlé devant luy ſe moquer.
Où trouve-t-on, dit-il, de ces ſortes de bêtes,
De ces Lions aîlez ? en voit-on frequemment ?
C'eſt, dit le Doge bruſquement,
Au pays qui produit les Aigles à deux têtes.

Il y a aux Armes de Veniſe un Lion aîlé, & à celles de l'Empereur une Aigle à deux têtes ; ce ſont deux animaux chimeriques comme les Centaures & les Hipogryphes ; ainſi l'on ne pouvoit pas repartir plus finement, ni repouſſer avec plus d'eſprit la raillerie de l'Allemand, que fit le Doge.

LE ROTI.

DEs Moines trop friands, touchant leur nourriture
Plaidoient contre un Abbé pieux & regulier.
Un procès de cette nature
Etoit sans doute singulier.
Les Moines se plaignoient qu'au souper d'ordinaire
On ne servoit que du bouilli;
C'étoit-là, selon eux, faire mechante chere;
Ils vouloient avoir du rôti.
La Maison, disoient-ils, est riche & bien rentée;
Nous n'avons que la vie; encor, ne faut-il pas,
Par une économie outrée,
Nous plaindre pour le soir du rost à nos repas.
Il est vray, dit l'Abbé, notre Maison est bonne;
Mais s'ensuit-il de là qu'il faille tout manger?
Et ne devons-nous point les pauvres soulager,
Comme l'Evangile l'ordonne?
Vous ne pouvez pas m'accuser
D'amasser de l'argent, & de thesauriser.
D'ailleurs, mets-je entre nous aucune difference?

Je mange même chose, & vis également,
Peut-on voir sans courroux, & sans étonnement,
Que des Religieux nez pour la penitence,
Loin de se contenter du plus simple aliment,
Prennent tant de soin de leur panse?
Le Juge avec plaisir écouta ce propos,
Puis il prononça de la sorte:
J'ordonne du rôti pour le soir.... A ces mots
Des Moines triomphans l'insolente Cohorte
Battit des mains de tous côtez,
Cria victoire, & fit reverence profonde
Au Juge qui leur dit: Ecoutez, écoutez;
Et faisant taire tout le monde:
J'ordonne, continua-t-il,
Pour le soir, s'il leur plaît, du rôti sur le gril.
Les Moines à cela ne trouvant pas leur compte,
S'en retournerent pleins de honte.

A UNE DAME QUI AVOIT un vilain mari, & beaucoup d'enfans.

QUe je vous plains, charmante Blonde,
D'avoir des enfans si souvent !
Vous soufrez de grands maux en les mettant au monde;
Mais avec un époux si laid, si dégoûtant,
Vous soufrez encor plus, Iris, en les faisant.

LES BALAFREZ.

DEux Cavaliers balafrez,
Et d'une mine rustique,
S'étant un jour rencontrez
Dans une * Place publique,
Se regarderent d'abord,
Comme gens d'un pareil sort;
Puis l'un l'autre se raillerent
Sur leurs minois peu charmans,
Dans des termes si piquans,
Qu'enfin ils se querellerent,

* *à Bologne la Grasse.*

Et mirent flamberge au vent.
Par hazard le fameux * Taſſe,
Un des Heros du Parnaſſe,
Seul en ce même moment
Se promenoit dans la Place ;
Il courut, ſans differer,
Les Combatans ſeparer ;
Et pouſſant plus loin ſon zele,
Par un motif genereux,
Il voulut apprendre d'eux
Le ſujet de leur querelle.
Ils le dirent franchement ;
Et le Taſſe galamment,
En riant de leur folie,
Leur dit : Meſſieurs, ah, parbleu,
Vous êtes à deux de jeu,
Remettez votre partie.

* *Torquato Taſſo.*

LE BLASPHEMATEUR.

EPIGRAMME.

BErtrand tous les matins, quoy que grand scelérat,
S'en alloit à l'Egliſe, & reſtoit en prieres
Pour le moins, deux heures entieres,
Et contrefaiſoit le beat.
L'après midy, pour l'ordinaire,
Son exercice étoit de joüer au Piquet,
A la Baſſete, au Lanſquenet;
Car il faiſoit du jeu ſa principale affaire,
Etant à ce métier aſſez intelligent.
Mais quand il perdoit ſon argent,
Ce n'étoit qu'horribles blaſphêmes
A faire fremir les humains,
Et ſes emportemens extrêmes
N'épargnoient ni Dieu ni les Saints.
Les Aſſiſtans entr'eux témoignant leur ſurpriſe,
Diſoient: Quoy? ce Bertrand, ſi dévot à l'Egliſe,
Eſt un Athée, un Libertin?
On le voit blaſphemer comme une Ame damnée?
Sçavez-vous ce que c'eſt, dit plaiſamment Martin?

Il mange les Saints le matin,
Et les vomit l'après-dînée.

LA GALANTERIE.

EPIGRAMME.

D'Où vient, disoit Tircis, que l'aimable Clarice,
Dont l'Epoux est jeune & charmant,
Veut encore avoir un galant ?
Et d'où vient même que ce vice
Est parmi le beau sexe à present si commun,
Que l'on ne voit presque autre chose ?
Puis qu'il faut, dit Damon, vous en dire la cause,
C'est que deux sont toujours plus qu'un.

LA DEVOTE.

EPIGRAMME.

DOralise dans sa jeunesse
Auprés d'elle voyoit une foule d'Amans,
Et tour à tour entr'eux partageant sa tendresse,
Souvent elle passoit d'agreables momens.

A present qu'elle est surannée,
De ses Amans abandonnée,
Elle est seule dans sa Maison :
Pour elle les plaisirs ne sont plus de saison.
On la voit chaque jour, affectant un grand zele,
S'en aller dans quelque saint lieu.
Les hommes ne veulent plus d'elle,
Elle prend le parti de se donner à Dieu.

LE TASSE.

L'Ornement de l'Italie,
L'honneur du sacré Vallon,
Le Tasse, ce grand genie,
Digne Eleve d'Apollon,
Etoit dans une assemblée
Où chacun se tremoussoit,
Et disoit sa ratelée :
Luy seul sans parler restoit,
Soit que le bruit qu'on faisoit
Retînt sa langue captive,
Ou bien qu'il eût de l'ennuy,
Comme souvent il arrive.

Des gens assis prés de luy,
Prenant son morne silence
Pour un signe de démence,
Disoient entr'eux hautement,
Avec assez d'imprudence :
Cet homme est fou sûrement.
Le Tasse leur voyant faire
Ce Jugement temeraire,
Leur dit : Comment, & par où
Voulez-vous que je sois fou ?
Un fou pourroit-il se taire ?

LE VIVANDIER.

EPIGRAMME.

UN certain Vivandier appellé la Ramée,
Laissa sa femme en son païs,
Et mena seulement son fils
Agé de quinze ans à l'armée.
Cet homme aimoit le sexe, & par cette raison
A toute heure il étoit absent de sa maison.
Son trafic en souffroit un notable dommage.
Les gens venoient chez luy pour faire des repas,

Et comme fort souvent on ne l'y trouvoit pas,
Ils s'en alloient ailleurs, sans venir davantage.
Son fils las de le voir dissiper son butin,
Luy dit: En verité, mon pere,
Puisque vous ne sçauriez vous passer de P...;
Ne vaudroit-il pas mieux avoir icy ma mere?

LE SAUT PERILLEUX.

LE Baron des Adrets, homme fort sanguinaire,
Et fameux par ses cruautez,
Lorsque les Huguenots commencerent la guerre,
Etoit un de leurs Chefs, & des plus emportez.
On avoit pris des gens dans le parti contraire.
Il voulut, possedé de sa rage ordinaire,
Que d'une Tour en bas ils fussent tous jettez.
Luy-même étoit present à ce spectacle horrible,
Et lançoit des regards affreux,
Qui marquoient un cœur inflexible.
Comme on precipitoit ces pauvres malheureux,
L'un deux, vaillant soldat, dit d'un air douloureux:
S'il me faut perir sans ressource,
Qu'on me laisse tout seul finir mon triste sort,

Je me jetteray bien, je sçay braver la mort.
Il prit en même temps quatre ou cinq fois sa course,
S'arrêtant toujours sur le bord.
Toute ame en pareil cas de frayeur est atteinte,
Et l'on pourroit à moins ressentir de la crainte.
Le Baron luy cria fort haut :
Ne veux-tu pas sauter ? qu'attens-tu donc, maraut?
Déja par quatre fois tu fais la même feinte.
Parbleu, dit le Soldat, je vous le donne en six.
Chacun rit de la repartie,
Le Baron en parut surpris,
Et pour ce trait d'esprit, il luy donna la vie.

LA PATTE GRAISSE'E.

UN Marchand Grec avoit une affaire à Venise ;
Il falloit, de peur de surprise,
Voir promptement le Doge, & le solliciter.
Au Palais de S. Marc il va se presenter :
Mais le Portier avare, & pire que Cerbere,
Le repoussa toujours sans vouloir l'écouter.
Ce Grec homme peu fin, ne sçachant plus que faire,
Voit un noble Venitien,

Il l'aborde, & se plaint que plus dur qu'un Pirate,
Ce Portier le traitoit comme l'on traite un chien.
Pauvre homme, dit le Noble, hé ne vois-tu pas bien
Qu'il veut qu'on luy graisse la patte ?
Sans cela tu n'obtiendras rien.
Le Grec part aussi-tôt, revient dans un quart d'heure,
Prend la main du Portier, la graisse avec du beurre,
Croyant par ce moyen adoucir sa rigueur.
Le Portier indigné luy donna des gourmades,
Ensuite quelques bastonades,
Qui firent au Marchand pousser mainte clameur.
Aux oreilles du Doge en parvint la rumeur,
Il voulut en sçavoir la cause.
On fait venir le Grec, qui les larmes aux yeux,
Raconte ingenument la chose,
Et tout d'un même temps propose
L'affaire qui causoit son sejour en ces lieux.
Le Doge luy rendit bonne & prompte justice,
Et le Portier malin, pour l'avoir bâtonné,
Et pour son infame avarice
Aux Galeres fut condamné.

LA FEMME LIBERTINE.

CRiſpin avoit pour femme une jeune Coquete,
Joueuſe, libertine, à ſes plaiſirs ſujete,
De ces femmes qui font enrager leurs maris.
Il avoit beau crier, & s'emporter contre elle,
Point ne l'écoutoit la Donzelle,
Et le traitoit ſans ceſſe avec un grand mépris.
Criſpin au deſeſpoir ne ſçachant plus que faire,
S'en alla trouver ſon beaupere,
Luy conta que ſa fille avoit pluſieurs galans,
Qu'avec eux elle étoit toujours en promenades,
Qu'elle couroit tous les brelans,
Et luy faiſoit mille algarades.
Enfin, ajoûta-t-il, plûtôt que d'employer,
Pour punir ſon incontinence,
Ce qu'inſpire en tel cas une juſte vengeance,
J'aime mieux vous la renvoyer.
Le Beaupere luy dit: Mon gendre,
Tout ce que vous voyez ne doit point vous ſurprendre,
Votre femme eſt jeune, & partant
Elle aime les plaiſirs & le libertinage,

C'eſt l'effet d'un ſang petillant,
Son feu ſe paſſera, quand elle aura plus d'âge.
Sa mere en ſa jeuneſſe en faiſoit tout autant,
Elle m'en a moulé long-temps tambour batant;
Et maintenant elle eſt fort ſage.

LES FILS DE PARTISANS.

EPIGRAMME.

Licidas & Damon étant aux Tuilleries,
Virent deux hommes fort parez,
Dont les habits brillans de riches broderies
Etoient de chacun admirez.
Qui ſont, dit Licidas, ces Seigneurs ſi dorez?
L'un, repondit Damon, porte le nom de Comte;
Et l'autre de Marquis: ils ſont les importans,
Et cependant tous deux ſont fils de Partiſans.
Licidas Campagnard s'écria: Quelle honte!
Peut-on proſtituer les titres éclatans
De Comte & de Marquis, aux fils des gens d'affaires;
De ces gens de neant, auteurs de nos miſeres;
Quel aſſemblage monſtrueux!

Laissez-les, dit Damon, pleins de vaines chimeres,
Jouir de ces titres pompeux.
Avec leur sot orgueil, ils sont moins dangereux,
Que s'ils étoient aussi du métier de leurs peres.

LA DONZELLE.

FLorine, fille assez jolie,
Agée environ de trente ans,
Pour passer sa melancolie
Alloit dans les beaux jours, à sa Maison des champs;
Elle s'estimoit fort, faisoit la Precieuse,
Etoit hautaine & dedaigneuse,
Sans égards pour aucun, & sans menagement.
Elle avoit eu plus d'un Amant,
Et la Cronique scandaleuse
Peu favorablement de sa vertu parloit.
On ne la croyoit pas enfin une Lucrece.
Un matin elle s'en alloit
A l'Eglise du lieu pour entendre la Messe,
Elle trouva dans son chemin
De ces Païsans d'importance,
Cocqs de Paroisse, gros Fermiers,

Qu'on

Qu'on voit sous l'Orme des premiers,
Faire les gens de consequence.
Ils venoient de l'Eglise en troupe, & devisans;
Cela fit arrêter la Belle.
Quoy? la Messe des Païsans
Est déja dite, leur dit-elle?
Ouy, dit un d'entr'eux froidement;
Nous en venons nous & les nôtres;
Mais on dira dans un moment
Celle où sont les P.... Hâtez-vous seulement,
Vous y serez à temps avec toutes les autres.

LE JARDIN PILLE'.

QUatre fameux fripons, gourmands insatiables,
Trouverent le moyen d'entrer dans le Jardin
D'un riche & noble Citadin,
Dont les fruits étoient admirables.
Là, sans aucuns égards ces maudits scelerats
Raflerent les meilleurs, firent plus de ravage
Que n'eussent fait douze soldats.
Dans le temps qu'ils mettoient le Jardin au pillage,
Le Maître du logis, homme vieux & fort sage,

Parut venir vers eux : auſſi-tôt froidement
Ils vont à ſa rencontre avec un air honnête,
Et l'un d'eux étant à la tête,
Debuta par un compliment.
Puis loüant du Jardin l'excellente culture,
Où l'art ſurpaſſoit la nature,
Il luy dit qu'il étoit heureux de poſſeder
Ce lieu le plus charmant de toute la Province,
Dont les beaux fruits feroient les delices d'un Prince,
Et qu'avec un grand ſoin on devoit le garder.
Le ſage Citadin, ſans s'émouvoir, l'écoute,
Et d'un œil de mépris regardant ce pendart :
L'avis, dit-il, eſt bon ſans doute,
Mais vous le donnez un peu tard.

LE COURTISAN DEGOUTE' DU MONDE,

EPIGRAMME.

UN fameux Courtiſan de France,
Homme d'eſprit, mais grand parleur,
A ſes amis ouvroit ſon cœur,
Et leur diſoit en confidence :

Dant le Monde nul n'eſt heureux,
On n'y vit qu'en inquietude;
J'ay fait deſſein d'être Chartreux,
Et je trouve la Solitude,
Avec tout ce qu'elle a d'affreux,
Moins inſupportable & moins rude
Que tous les chagrins qu'à la Cour
Il faut eſſuyer chaque jour.
Enfin, mes amis, plus j'y penſe,
Plus j'entre dans ce ſentiment.
Hé, luy dit Damon bruſquement:
Contez-vous pour rien le ſilence?

LE CONFESSEUR TROP CURIEUX.

EPIGRAMME.

UNe femme aſſez bien faite,
Jeune, & d'humeur fort coquette,
A Confeſſe s'en alla.
Elle dit mainte fredaine,
Et fit connoître par là
Que point n'étoit inhumaine;
Le Confeſſeur ſur cela

Luy fit, selon l'ordinaire,
Remontrance assez severe;
Puis par un motif caché,
S'enquit du nom de la Belle:
Oh, mon Pere, luy dit-elle,
Mon nom n'est pas un peché.

LE MORIBOND RAILLEUR.

EPIGRAMME.

ROger, homme jovial,
Ayant la dissenterie,
Dans le plus fort de son mal,
Conserva, toujours égal,
L'esprit de plaisanterie;
Et de temps en temps raillant
Jusqu'à son heure derniere:
Helas, dit-il en mourant,
Je suis venu par devant,
Et je m'en vais par derriere.

LE LAQUAIS REVETU.

EPIGRAMME.

* COrnelie à qui les bons mots
Ont été donnez en partage,
Dont l'esprit toujours vif brille en dépit de l'âge;
Etoit persecutée assez mal à propos
Par certain Financier, qui de mainte famille
Avoit été le destructeur,
Et qui faisoit le gros Seigneur,
Quoy qu'il eût porté la mandille.
Elle alla le trouver, en peu de mots luy dit
Tout ce que meritoit son horrible injustice;
Et comme d'un air interdit,
Il tâchoit de son mieux d'excuser sa malice:
Des laquais dans sa Cour faisant beaucoup de bruit;
Il se mit contre eux en colere:
Marauts, leur cria-t-il, si je descends la bas,
Je vous rompray jambes & bras.
Quel bruit font ces coquins, lors qu'on est en affaire?
Cornelie en riant, luy dit: Laissez les faire.

* *Madame de Cornuel.*

Tous les laquais sont insolens,
Fripons, indiscrets, turbulens,
Et d'une petulance outrée ;
Mais ils sont bien plus malfaisans,
Quand ils ont quitté la livrée.

LA DAME AGE'E

EPIGRAMME.

Cornelie, admirable en sa vivacité,
Quoy qu'elle passât seize lustres,
Sçut qu'un de ses amis, homme de qualité,
Dont la Maison tient rang entre les plus illustres,
Etoit presqu'à l'extremité.
Elle alla pour le voir, & parlant à sa fille,
L'autre luy répondit, que parmi la famille
On jugeoit à propos, & pour un plus grand bien,
Qu'il ne vît point de femme en ce dernier passage.
Pour moy, dit Cornelie, on ne risqueroit rien,
Il n'est plus de Sexe à mon âge.

LA MESME.

EPIGRAMME.

ON vint dire à la même Dame,
Que l'illustre Villesavin,
L'ornement de son sexe, incomparable femme,
D'une vertu solide, & d'un esprit divin,
A quatre-vingt-treize ans venoit de rendre l'ame;
Helas, dit-elle avec effroy,
Il ne restoit plus qu'elle entre la Mort & moy.

LE *TE DEUM.*

EPIGRAMME.

IL n'est point de grande Victoire
Qui ne coûte toujours fort cher.
Combien voyons-nous dans l'Histoire,
De braves gens perir par la guerre & le fer?
Sur mille & mille funerailles
Sont fondez ces hauts faits des mortels applaudis;
Et le *Te Deum* des Batailles,
Parmi mainte famille est le *De profundis*.

LE MAUVAIS SERMON

EPIGRAMME.

DAns une assez fameuse Ville,
Un bon Prieur voulut prêcher.
Il étoit pour les mœurs un homme à rechercher ;
Mais Predicateur mal-habile.
Il fit un Sermon fort confus,
Un veritable cocq à l'ane,
S'embaraſſant de plus en plus,
Comme le Nautonnier qui perd la tramontane.
Force gens rioient de bon cœur ;
Tres-bien le remarqua notre Predicateur.
Le ſoir étant en compagnie,
On vint à parler du Sermon,
Et luy qui ne trouvoit pas bon
Qu'on le tournât en raillerie,
J'ay, dit-il, eu tantôt deux ou trois fois envie
De faire ſortir ces railleurs
Qui ſur tout trouvent à redire,
Et les envoyer rire ailleurs.

Il

Il falloit bien plutôt, reprit un des rieurs,
Faire entrer ceux qui vouloient rire.

LE PREDICATEUR SENSUEL.

EPIGRAMME.

DAns une Paroisse à Paris,
Un Abbé prêchoit le Carême.
On y voyoit toujours une affluence extrême,
Et notamment de beaux Esprits.
Il marquoit un grand zele en Chaire;
Dans le particulier c'étoit tout le contraire:
Jamais homme vivant n'aima tant les plaisirs.
Il prêchoit l'abstinence, & faisoit bonne chere,
Accordant tout à ses desirs.
Mille gens blâmoient sa conduite.
Le premier Marguillier, homme d'un grand merite,
Luy parlant un jour là-dessus:
Monsieur, luy dit l'Abbé, je ne suis point un blêche,
Vous me donnez trois cens écus.
Si vous me donniez dix fois plus
Pour pratiquer ce que je prêche,
Je ne le pourrois franchement,
Chacun est entraîné par son temperament.

LE JUGE.

EPIGRAMME.

HUissiers, qu'on fasse silence,
Dit en tenant l'Audiance,
Un Président de Baugé.
C'est un bruit à tête fendre,
Nous avons déja jugé
Dix causes sans les entendre.

LE DIRECTEUR COMMODE.

EPIGRAMME.

JE cherche, disoit Lise, un Directeur sincere,
Suivant mon inclination;
On m'a parlé du Pere Hilaire,
J'entendis l'autre jour sa Predication,
Je crains qu'il ne soit trop severe.
N'ayez point, dit Iris, cette apprehension,
Il surfait beaucoup dans la Chaire;
Mais il en rabat bien à la Confession.

LE GALANT SURANNE'.

EPIGRAMME.

DAmis, plus que Sexagenaire,
Etoit près l'aimable Cloris,
Et de ſes charmes fort épris
La preſſoit de le ſatisfaire.
Mais on plaît rarement avec des cheveux gris.
Cloris le rebutoit, & faiſoit l'inhumaine,
Ne s'accommodant point d'un amant ſi vieillot.
Dans ce moment ſurvint Eugene.
Ha, dit-il à Damis : Que tu ſerois en peine,
Si cette belle Dame alloit te prendre au mot !

L'HOMME DISTRAIT.

EPIGRAMME.

DAphnis rêvoit toujours, & la Diſtraction
Etoit de ſon eſprit tellement la maîtreſſe,
Qu'on le voyoit agir ſans ceſſe
En homme ſans reflexion.

Dès long-temps épris de Climene,
Par l'hymen il s'unit à cet objet charmant,
Ravi de voir bien-tôt arriver le moment
Qui devoit soulager son amoureuse peine,
Et qu'avec tant d'ardeur desire chaque Amant.
Après le festin de la Noce,
Pendant que les Barbons joüoient,
Et que tous les autres dansoient,
Daphnis toujours distrait monta dans son carosse;
Il alla chez des gens seulement pour les voir,
Et chez d'autres pour quelque affaire;
Enfin à dix heures du soir,
En rêvant à son ordinaire,
Il s'en vint pour coucher au logis d'un Baigneur.
Son Valet luy dit: Mais, Monsieur,
N'allez-vous pas ce soir coucher avec Madame?
Ha, dit Daphnis: Sur mon honneur,
Je ne songeois pas à ma femme.

LA BELLE MAISON.

EPIGRAMME.

Rien n'égale en beauté la Maison d'Alidor ;
On y voit des plafonds d'excellente peinture ;
Un Salon magnifique, enrichi de Sculpture,
Des Tableaux d'un grand prix, des meubles couverts d'or.
Pour luy, c'est un sot homme ; il veut parler sans cesse,
Et n'a pas seulement l'ombre de la raison.
Mille gens, chaque jour, viennent voir sa Maison,
Mais de le voir, nul ne s'empresse.

LE PELERIN.

EPIGRAMME.

Thibauld se voyant sans lignée,
Quoy que depuis son Hymenée
Cinq ans se fussent écoulez ;
Alla se figurer que le Ciel en colere,
Refusoit à ses vœux la faveur d'être pere,

Pour le punir de ſes pechez.
Inquiet & coureur, avant ſon mariage
Il avoit déja fait plus d'un Pelerinage.
Agité de ce même eſprit,
Et ſouhaitant toujours de voir ſa femme enceinte,
Une demangeaiſon luy prit
De viſiter la Terre ſainte,
De boire des eaux du Jourdain.
Il part donc un beau jour, le bourdon à la main,
Et s'en va dans cette contrée
Des Fideles ſi reverée.
A ce voyage il mit deux ans,
Et revenu dans ſa patrie,
Il trouva chez luy deux enfans.
Comme il étoit balourd, & de tres petit ſens,
Thibaud, luy dit ſa femme avec effronterie:
Le Ciel a ſecondé tes vœux;
Tu voulois des enfans, en voila déja deux.

LE SPECTATEUR.

EPIGRAMME.

CLitandre ne ſçait rien de ce qu'il doit ſçavoir,
Il ne fait jamais rien de ce qu'il devroit faire,
Il veut être toujours, du matin juſqu'au ſoir,
De tout ce qui ſe fait le témoin oculaire,
Et nous dit qu'il a vu tout ce que l'on peut voir.
Entêté de cette manie,
Il n'eſt point de Spectacle ou de Ceremonie
Qu'il n'y coure à l'inſtant, c'eſt là ſa paſſion,
Il ne s'occupe enfin que de la bagatelle;
Oiſif & ſans genie, il eſt ce qu'on appelle,
Spectateur de profeſſion.

LES COMEDIENS.

EPIGRAMME.

LE métier de Comedien
Etoit chez les Romains, infame & mépriſable;
Chez les Grecs au contraire il étoit honorable,
Et rendoit même un Citoyen,
Quand il reüſſiſſoit, encor plus eſtimable.
Sur les gens de cet Art quel parti prenons-nous?
Nous avons reuni ces deux differens goûts;
Il paroît en effet qu'on penſe d'eux en France,
Ce que les Romains en penſoient,
Et l'on vit avec eux ſans nulle difference,
Ainſi que les Grecs y vivoient.

LES PLEUREURS.

EPIGRAMME:

PRès de Meudon, dans un Village,
Prêchoit un Pere Capucin,
Qui le Crucifix à la main,

Pour émouvoir les cœurs mettoit tout en usage.
Sur les peines d'Enfer au long il s'étendoit.
Chacun des assistans pleuroit,
Parmi ces bonnes gens chose assez ordinaire.
Un Payſan de Vaugirard,
Qui se trouvoit là par hazard,
Tranquille, & d'un œil sec écoutoit le bon Pere.
Tu vois que je pleurons, luy dit le grand Colas,
D'où vient que tu ne pleure pas?
Morgué quand j'avons tous le cœur serré d'angoisse,
Le tien est aussi dur qu'une pierre à fuzil.
Pourquoy pleurerois-je, dit-il?
Je ne suis pas de la Paroisse.

LE SOT MAISTRE.

EPIGRAMME.

UN homme fort capricieux,
Et d'un petit genie, avoit à son service
Un garçon Auvergnac qui faisoit de son mieux;
Et qu'il grondoit souvent sans raison ni justice.
Un jour le querellant assez mal à propos,
Il l'appella le Roy des Sots.

Roy des Sots, reprit l'autre ? Eh plût à Dieu de l'être !
Je verrois sous ma loy tous les esprits malfaits ;
Et vous-même, Monsieur, bien loin d'être mon
Maître,
Vous seriez un de mes sujets.

L'EUNUQUE.

LA Veuve d'un riche Bourgeois
Pria l'agreable Dorine,
Sa bonne amie & sa voisine,
De vouloir luy donner un mari de son choix.
Je souhaite un Epoux, dit-elle,
Afin de conserver mon bien.
On me fait des procés où je ne comprens rien ;
Et j'ay besoin d'avoir un conducteur fidele ;
C'est la seule raison qui me fait vous prier
De songer à me marier :
Car pour l'amour, je vous assure
Que ce n'est point là mon penchant,
Je suis exempte maintenant
Des foiblesses de la Nature.
C'est assez, dit Dorine ; il faut vous contenter.

Au bout de quelques mois venant la visiter,
J'ay trouvé votre fait, luy dit-elle, ma Veuve,
C'est un homme d'esprit, ennemi de l'excés,
Honnête s'il en fut jamais,
Sage, fidele à toute épreuve,
Et sur-tout habile en procés.
Il est Eunuque; mais qu'importe?
Puisqu'aussi-bien l'amour pour vous n'a plus d'appas,
Ah fy, reprit la Veuve! Un mari de la sorte,
A parler franchement, ne m'accommode pas,
Un Eunuque! A ce mot je fremis & je tremble,
Je veux un homme entier, ainsi que de raison,
Qui puisse, étant broüillez ensemble,
Faire la paix de la maison.

LES VAPEURS.

EPIGRAMME.

CErtain homme de qualité,
De vapeurs souvent tourmenté,
Aux petites Maisons alla par promenade.
Il prit plaisir à voir les fous,
Leur fit des questions à tous,

Et vit chaque cerveau differemment malade.
L'un d'entr'eux neanmoins qu'il entretint long-temps,
Luy parut homme de bon sens,
Il en fut étonné : car il est assez rare
De trouver là des gens d'un esprit serieux.
Par quelle avanture bizarre,
Luy dit-il, êtes-vous enfermé dans ces lieux ?
C'est, répondit le fou, l'effet pernicieux
D'une extrême melancolie.
Parmi vous autres, Grands Seigneurs,
Ce que vous nommez des vapeurs,
Nous l'appellons icy folie.

L'AVOCAT.

EPIGRAMME.

HE' quoy, dit à Gautier un fameux Magistrat,
Un homme comme vous habile en toutes choses,
Un aussi celebre Avocat
Peut-il bien se charger de si mechantes causes ?
Il m'est arrivé tant de fois,
Dit Gautier, d'en gagner contre toutes les loix,
Et j'en ay tant perdu qu'on trouvoit infaillibles,

Que parmi ces abus visibles,
Je ne sçay tantôt plus desquelles faire choix.

L'ESPRIT EN DEDANS.

EPIGRAMME.

Est-il rien de plus surprenant,
Disoit la charmante Uranie ?
Tout le monde convient que Themiste est sçavant ;
On voit dans ses Ecrits du brillant, du genie :
D'ou vient qu'étant en compagnie
Il ne peut desserrer les dents,
Ni dire quatre mots de suite ?
Vous demandez pourquoy, luy repartit Carite,
C'est qu'il a l'esprit en dedans.

LES MEDECINS.

EPIGRAMME.

On portoit à l'Eglise un Mort de qualité,
Qui dans sa maladie avoit été traité
Comme le sont les Grands, avec mainte beveuë ;

Deux Medecins amis, & de la Faculté,
S'étant rencontrez dans la ruë,
L'un d'eux goguenard & bouffon,
Dit en riant à son Confrere :
Cet homme que l'on porte en terre
N'est-il pas mort de ta façon ?

LA PETITE FEMME.

EPIGRAMME.

DOrante las du celibat,
Las de passer ses jours dans le libertinage,
Crut qu'il devoit changer d'état,
Et se soumettre enfin au joug du mariage.
On luy proposa deux partis,
Une femme grasse & doduë,
Une autre petite & menuë,
C'est de quoy contenter les divers appetits.
Toutes deux étoient fort de mise :
Il choisit la petite, & dit d'un ton railleur :
Ma foy de telle marchandise
Le moins qu'on en peut prendre est toujours le meilleur.

LE JUIF.

UN Juif avec un Protestant
Descendoit sur le Rhin, & durant le voyage
Sur leur Creance disputant,
De la Bible tous deux alleguoient maint passage;
Un jour le Protestant fut si fort irrité
De voir l'insolente maniere
Dont le Juif du Sauveur nioit la verité,
Qu'il le jetta dans la riviere.
Le pauvre malheureux revint bien-tôt sur l'eau,
Et voulut se prendre au bateau,
Mais le Protestant en furie
Luy dit, le repoussant du bras:
Tu te feras Chrêtien, ou bien tu periras:
Pren vîte ton parti, ce n'est point moquerie.
Le Juif y resistoit, & se tourmentoit fort,
Mais enfin la peur de la mort
Capable de troubler l'ame la plus constante,
Luy fit changer de ton, & d'une voix tremblante;
Hé bien soit, dit-il, j'y consens.
Le Protestant en même temps,

Quoy qu'il vît que le Juif n'agiſſoit que par crainte,
Avec ſa main de l'eau puiſa,
Dont enſuite il le bâtiſa.
Mais parce qu'il croyoit ſa converſion feinte,
Il le prit par le bras, le ſortit à moitié,
Comme pour le tirer de l'onde;
Puis par une malice horrible & ſans ſeconde,
Il l'enfonça dans l'eau le noyant ſans pitié.
Chacun eut en horreur cette action infame:
Mais luy ſans s'en embaraſſer:
Je ne l'ay fait, dit-il, que pour ſauver ſon ame.
Le coquin venoit d'embraſſer
Malgré luy le Chriſtianiſme.
Si je ne l'avois ſuffoqué,
Dés qu'il eût été libre, il n'auroit pas manqué
De retourner au Judaïſme.

LE PREDICATEUR REMPLI DE SON MERITE.

EPIGRAMME.

POlus ce fameux Cardinal
Venoit d'oüir prêcher un Abbé d'importance ;
Qui par ſon grand ſçavoir, & ſa vive éloquence
Attiroit d'Auditeurs un concours ſans égal.
Cet Abbé, dit Polus, eſt homme de merite,
Mais il le ſçait fort bien : croyez-moy, s'il n'évite
De la preſomption le dangereux appaſt,
En vain veut-il marcher ſur les pas des Apôtres.
Il ſeroit bon qu'il ſe prêchaſt
Avant que de prêcher les autres.

LA RESIDENCE.

EPIGRAMME.

DAns Rome un Evêque à ſon aiſe
Declamoit contre les Prelats
Qui ſont hors de leur Dioceſe,

Et ny reſident preſque pas.
Il étoit dans le même cas.
On trouva fort plaiſant qu'il oſât les reprendre,
Et ſur la Reſidence effrontément s'étendre,
Luy qui ne s'y pouvoit jamais aſſujetir.
Il reſſemble, diſoit Nicandre,
Ceux qui mangent de l'ail pour ne le pas ſentir.

LA LETTRE DE CONSOLATION.

EPIGRAMME.

LA ſage & fidele Amarante
S'abandonnoit à la douleur,
Aprés avoir perdu, par un tres grand malheur,
Son Epoux l'illuſtre Cleante.
Certain bel Eſprit prétendu,
Auprés d'elle fort aſſidu,
Crut qu'il ne devoit rien omettre
Pour calmer ſon affliction :
Il fit donc une longue lettre
Dans un ſtile pompeux de conſolation,
Il y fourra mainte ſentence,
Et pour faire voir ſa ſcience,

S'efforça sur-tout d'étaler
Quantité de grands mots qui ne vouloient rien dire.
Elle est bonne, pour consoler,
Dit Tircis, car elle fait rire.

LE CAFE'.

EPIGRAMME.

PArmi Bourgeois & gens de Cour
Le Café maintenant est si fort à la mode,
Que l'on en use chaque jour :
Cependant il est incommode,
Et rend l'homme moins propre aux plaisirs de l'amour.
C'étoit le sentiment de l'aimable Glycere.
Elle s'appercevoit qu'Alcidon son mari,
Depuis qu'il en faisoit son regal ordinaire,
Paroissoit de glace paîtri,
Et n'avoit plus d'ardeur pour l'amoureux mystere.
Il avoit un Cheval entier & vigoureux,
Qui luy faisoit beaucoup de peine.
L'aspect d'une Jument le mettoit hors d'haleine,
On n'en pouvoit joüir, tant il étoit fougueux.

Il faut qu'il soit hongré, dit-il ; c'est une affaire
Que je ne veux plus qu'on differe,
Dés qu'il voit des Jumens, il est trop échauffé.
Sans le martyriser, mon Epoux, dit Glycere,
Faites-luy prendre du Café.

LE RICHE FAT.

EPIGRAMME.

QUand vous verrez Acante avec son équipage ;
Ses habits brillans & dorez,
Son carosse pompeux, son superbe attelage,
Et ses laquais si chamarrez,
Vous le prendrez d'abord pour un grand personnage.
Mais écartez ce vain éclat,
Cet attirail qui l'environne :
Arrêtez-vous à sa personne,
Et vous n'y trouverez qu'un Fat.

LA VOIX DU DESERT.

EPIGRAMME.

UN jour le Docteur Philémon
Prêchoit dans une Metropole,
Et n'avoit pas, sans hyperbole,
Douze Auditeurs à son Sermon.
Jamais homme n'eut moins le talent de la Chaire;
Il n'étoit en effet ni touchant, ni disert,
Et d'ailleurs n'avoit rien de ce qu'il faut pour plaire.
Helas! dit plaisamment Valere,
C'est la Voix qui crie au Desert.

LE MENTEUR.

CLiton connu pour grand Menteur,
Sans cesse medisoit, & n'épargnoit personne,
Poussant jusqu'à l'excés sa brutale fureur.
Quoy, Cliton, luy dit Alcyone,
Vous contez donc pour rien d'ôter aux gens l'hon-
neur,

Et de vous déchaîner d'une maniere atroce
Contre le prochain ſans mercy ?
Il faut être, pour vivre ainſi,
Pire qu'une bête feroce.
On peut reſtituer le bien qu'on a mal pris,
Mais pour l'honneur, quelle apparence
De pouvoir rétablir ce que la mediſance
A répandu dans les eſprits ?
Vous qui depuis trente ans n'avez fait que médire,
Et noircir de chacun la reputation,
Pouvez-vous reparer le mal qu'a pu produire
Cette maudite paſſion ?
Bon, répondit Cliton, tout ce que je puis dire
Fait-il aucune impreſſion ?
Ma langue en malice feconde
En vain répand ſon fiel & ſa malignité ;
Ne ſçait-on pas bien dans le monde,
Que je n'ay jamais dit un mot de verité ?

LES VALETS.

UN Païſan connu d'un Marquis magnifique,
Luy portoit un panier de fruits
Charmans, delicieux, qu'il avoit recueillis
Dans ſon petit verger ruſtique.
A la porte de ce Seigneur
Un Suiſſe de mauvaiſe humeur,
Intereſſé, brutal autant qu'on le peut être,
De prime abord l'envoya paître,
Puis il luy dit qu'il entreroit,
S'il luy donnoit le quart de ce qu'il recevroit,
Pour ce beau preſent, de ſon Maître.
Le Païſan qui vit le Suiſſe aheurté là,
Conſentit enfin à cela.
Les Laquais dans la Salle enſuite l'arrêterent,
Et pareille choſe exigerent,
Ainſi c'étoit encore un quart.
En arrivant à l'Antichambre,
Il trouva les Valets de Chambre,
Qui voulurent avoir la moitié pour leur part :

Il le promit sans resistance.
Dans la Chambre du Maître aussi-tôt il entra,
Luy fit une humble reverence,
Et son panier luy presenta.
C'étoient pêches, pavis, excellentes brignoles,
Le tout d'une grande beauté,
Le Marquis en fut enchanté,
Et foüillant dans sa poche, il tira six pistoles:
Tien, luy dit-il, voilà pour boire à ma santé.
Non, dit le Païsan, Monseigneur, je vous prie,
Au lieu de cet argent, pour certaine raison,
Donnez-moy des coups de bâton;
Ce n'est point une raillerie,
Car j'auray le plaisir de les rendre à l'instant,
Et de bon cœur je vous proteste,
Le quart à votre Suisse, à vos Laquais autant;
Aux Valets de Chambre le reste.
Ensuite au Marquis il apprit
De ses Valets la manigance.
Ce Seigneur irrité contre eux par son recit,
Les fit venir en sa presence,
Les traita de coquins, & d'un ton foudroyant
Leur dit maintes grosses paroles,
Puis dans le même temps donnant

Au

Au Payſan les ſix piſtoles,
Il le renvoya fort content.

LES GAGES.

EPIGRAMME.

UN Joueur de profeſſion,
Auſſi mauvais payeur qu'il en fût dans la Ville,
Avoit depuis deux ans un Valet fort habile,
Plein de zele & d'affection.
Il ne luy payoit point ſes gages;
Le Valet avoit beau demander de l'argent;
L'autre éludoit toujours & faiſoit l'indigent,
Car les mauvais payeurs font bien des perſonnages.
Le pauvre Valet affligé,
Autant qu'en tel cas on peut l'être,
Vint luy demander ſon congé.
Pourquoy t'en aller, dit le Maître?
Je ne t'ay pas payé tes gages juſqu'icy,
Mais tu n'y perdras rien, n'en ſois point en ſouci.
Puis qu'ils courent toujours, que te faut-il au reſte?
Ouy, luy dit le Valet las de ſe voir duper:

Ils courent en effet, & si fort, malepeſte,
Que je ne puis les attraper.

LE CONFESSEUR INDULGENT.

UN Prêtre qui dans ſa jeuneſſe
Avoit fait quantité d'excès,
Devint podagre en ſa vieilleſſe,
Et du dereglement éprouva les effets.
Ses mains étoient toutes crochuës;
Le bon-homme de temps en temps
Reſſentoit des douleurs aiguës,
Et des maux tout-à-fait preſſans.
Enfin demi perclus, toujours dans la ſoufrance,
Il étoit bien puni de ſon intemperance.
Un jour il confeſſoit un jeune Débauché,
Qui s'accuſa ſur-tout d'aimer beaucoup les femmes,
Et d'être au vin fort attaché;
Deux écueils dangereux pour les corps & les ames:
Que par ce double vice ayant ſouvent peché,
Il en étoit contrit & plein de repentance.
Le Prêtre pour ſa penitence,
Ordonna, qu'il diroit deux fois ſon Chapelet.

Quoy, dit-le Penitent, après ce que j'ay fait,
Vous me traitez, mon Pere, avec tant d'indulgence?
Moy qui suis un si grand pecheur?
Mon enfant, dit le Confesseur,
Je pourrois te donner en effet d'autres peines;
Mais croy-moy, tu seras un jour
Assez puni de tes fredaines,
Des plaisirs c'est là le retour.
J'en porte sur mon corps des preuves trop certaines.
Tu seras de même à ton tour.

L'USURIER.

MAudite soif de l'or, passion detestable,
Qu'on ne peut jamais assouvir!
Est-il rien de plus miserable
Qu'un homme qui toujours injuste, insatiable,
Sous tes loix se laisse asservir?
Un grand Predicateur prêchant contre l'Usure,
Traita les Usuriers de monstres de nature,
Et de pestes du genre humain.
Ces infames, dit-il, si dignes de la corde,
Qui poussez d'un sordide gain,

Raviſſent les biens du prochain,
Sont damnez ſans miſericorde.
Un fameux Uſurier, appellé Polémon,
Etoit preſent à ce Sermon,
Il dit à ſon ami Leandre,
Qu'il étoit tout à fait content
Du Sermon qu'il venoit d'entendre.
Il s'en alla même à l'inſtant
Voir le Predicateur, luy dit qu'avec juſtice,
De l'Uſure il avoit étalé les horreurs.
Continuez, dit-il, d'en montrer l'injuſtice,
Pour mieux déraciner ce vice
De l'ame de vos Auditeurs.
Leandre eut une joye extrême,
Quand il vit Polémon faire un tel compliment;
Et dès qu'ils furent ſeuls, l'embraſſant tendrement;
Je prens part, luy dit-il, comme un autre vous-même
A ce merveilleux changement.
Vous quittez tout de bon ce trafic illicite.
C'eſt un loüable effort dont je vous felicite.
Ho, reprit Polémon, ne le prenez pas là;
Je ne veux pas quitter l'Uſure pour cela:
Mais parce qu'aujourd'huy beaucoup de gens s'en
mêlent,

Depuis près de deux ans je ne gagne plus rien.
Ces marauts chaque jour mes chagrins renouvellent ;
Ils font les meilleurs coups, je m'en apperçoi bien :
S'ils venoient à quitter par remorts, ou par honte,
Effrayez des discours de ce Predicateur ;
Ah, cher Leandre, quel bonheur !
Je resterois tout seul, & ferois bien mon conte.

LES GENS D'EGLISE.

EPIGRAMME.

Est-il, disoit Lubin, gens qui soient plus heureux
Que sont les Prêtres & les Moines,
Ces gros Abbez, ces gras Chanoines ?
Les peines sont pour nous, & les plaisirs pour eux.
Le sort malin me tyrannise,
Je suis toujours infortuné ;
Quand je devrois être damné,
Je m'en vais me faire d'Eglise.

LE LARRON DE FOIN.

EPIGRAMME.

UN Villageois se confessant
D'avoir volé du foin le jour d'auparavant
Chez un fermier du voisinage :
Combien, luy dit le Confesseur,
En avez-vous volé ? demi cent ? Davantage,
Répondit le rusé voleur.
Mais dites moy, reprit le Prêtre,
Au vray la quantité, car il faut la connoître,
Et que j'en sois à plein instruit,
Autrement ce seroit un abus manifeste.
Hé bien, dit ce larron maudit,
Boutez-y les deux cens, aussi-bien cette nuit
Ma femme & moy devons-je aller prendre le reste.

LE DEGUISEMENT.

EPIGRAMME.

PHilis, en tous lieux mépriſée
Par ſa conduite déreglée,
Vouloit voir une Fête, & dit à ſes amis :
D'un Spectacle ſi beau je veux avoir la veuë,
Comment me déguiſer pour n'être pas connuë ?
De grace ſur cela donnez-moy vos avis.
Parbleu, luy dit le gros le Maître,
Vous vous embaraſſez de rien :
Mettez-vous en femme de bien,
Nul ne pourra vous reconnoître.

LA MIGRAINE ET LA SOIF.

EPIGRAMME.

UN celebre buveur de Mante,
Etant incommodé depuis deux ou trois jours
D'une grande migraine, & d'une ſoif ardente,
Du Medecin Renaud implora le ſecours.

Otez-moy, luy dit-il, seulement ma migraine
Qui m'accable & me fait mourir ;
A l'égard de ma soif, je n'en suis pas en peine,
Je sçauray fort bien la guerir.

L'HEUREUX CADET.

EPIGRAMME.

L'Aîné d'une bonne Maison
Se noya dans une riviere,
Et laissa par sa mort tous ses biens à son frere,
Qui se trouva riche à foison.
Ce Cadet qui n'avoit que la cape & l'épée,
Devint par ce moyen, haut & puissant Seigneur.
Et tout rempli de son bonheur,
Passant deux jours après sur la rive escarpée
Du fleuve qui venoit de changer son destin :
O Riviere, dit-il, que ton onde m'est chere !
De la soif pour toujours tu sçus guerir mon frere,
Et tu m'as gueri de la faim.

LE COUPEUR DE BOURSES.

EPIGRAMME.

UN Coupeur de bourſe effronté,
Dans le temps de la Foire en priſon arrêté,
A ſon Juge diſoit : Ah ! vous ne ſçauriez croire,
Combien vous me faites de tort
De me tenir en cage, où je me déplais fort,
Lors que je ferois bien mes orges à la Foire.

LES RUELLES.

EPIGRAMME.

J'Allay par hazard, l'autre jour,
Dans un de ces Reduits que l'on nomme Ruelles ;
Où Dames & Blondins debitent les nouvelles
Tant de Paris, que de la Cour.
Je trouvay que la mediſance
Regne dans ces endroits avec pleine licence,
Et qu'à l'envi chacun y daube le prochain.
Sçavez-vous, diſoit Irénée,

Qu'Acante avec Philis s'unit par l'hymenée,
Et que dans quatre jours, il luy donne la main?
Il n'aura pas les gands, dit auſſi-tôt Fenice,
En Amour croyez-moy, Philis n'eſt pas novice;
De deux ou trois Amans elle a pris des leçons.
Parbleu, dit Dorilas, ce n'eſt pas une affaire,
Une piéce d'étofe eſt-elle moins entiere,
Quoy qu'on en ait levé quelques échantillons?

L'ENFANT SPIRITUEL.

EPIGRAMME.

JAdis un Ambaſſadeur
Etant chez un grand Seigneur,
Y trouva, non ſans ſurpriſe,
Un jeune Enfant de ſix ans,
Plein d'eſprit & de bon ſens
Comme un homme à barbe griſe.
Aprés l'avoir admiré,
Je crains bien, dit-il au pere,
Que ce fruit prématuré,
En croiſſant ne degenere;
Car on voit pour l'ordinaire,

Que tous ces jolis enfans,
Qu'on admire en leur jeuneſſe,
Lors qu'ils ſont devenus grands,
Paroiſſent lourds & peſans,
Sans eſprit, ni gentilleſſe.
Cet enfant qui l'écoutoit,
Repartit d'un air fort ſage :
Sans doute Monſieur avoit
Beaucoup d'eſprit à mon âge.

LES RIVAUX.

EPIGRAMME.

DE l'aimable & jeune Iſabelle
Deux Cavaliers étoient épris,
L'un âgé de vingt ans, ayant peu de cervelle ;
Et l'autre un homme à cheveux gris.
Un jour comme ils étoient auprés de cette Belle ;
Le jeune homme, franc animal,
D'eſprit lourd & groſſier autant qu'on le peut être ;
Voulut ſur ſa vieilleſſe inſulter ſon rival ;
Et prenant un air fat, un air de petit Maître :
Quel âge, luy dit-il, pouvez-vous bien avoir ?

Ma foy, luy répondit l'autre sans s'émouvoir,
Sur cela je n'ay pas la memoire presente,
Et ne m'attache guere à supputer les temps;
Mais je sçay qu'un Asne à vingt ans,
Est plus vieux qu'un homme à soixante.

LE SOUFLET PUNI.

DAns une belle Compagnie,
Où des Dames joüoient avec d'honnêtes gens,
Un Cavalier tres brave, & des moins endurans,
Prés d'une Dame assez jolie
Qu'il ne connoissoit point, s'en alla se placer
Pour regarder joüer; car en cet exercice,
Dont il ne pouvoit se passer,
Il n'étoit nullement novice.
La Dame ayant perdu des coups mal à propos;
Au brave Cavalier cela fit de la peine,
Il ne put se tenir d'en lâcher quelques mots.
La Dame également ridicule & hautaine,
Se tourne, le regarde, & luy donne un soufflet.
Chacun en fut surpris avec tres grand sujet.
Luy sans se deferrer, ni se mettre en colere,

Prit la Dame en ſes bras, ſes jupes luy trouſſa.
Je ne ſçaurois, dit-il, connoître que par là
A qui je puis avoir affaire.
Si ſous l'habit de femme, ainſi qu'il ſe peut faire;
C'étoit un Cavalier, il faut dés aujourd'huy
Me couper la gorge avec luy.
Voyez donc, Meſſieurs & Meſdames;
Si ce n'en eſt point un, afin de convenir
Tous, à quoy je dois m'en tenir.
Il la punit ainſi. Les hommes & les femmes,
Sans approuver ſon action
A la verité trop outrée,
Le trouverent plaiſant dans la punition.
Mais helas pour cette Emportée
Quelle mortification!

LE SOUFLET HEUREUX.

UN Cavalier depuis long-temps
Filoit l'amour parfait prés d'une femme aimable;
Eſperant, comme font la plûpart des Amans,
De rencontrer enfin le moment favorable,
Qui comble leurs deſirs par la poſſeſſion.

La Dame, pour flater toujours sa passion,
Et l'entretenir d'esperance,
Luy promettoit la recompense
A la premiere occasion.
Dans un cabinet de verdure
Un jour il la trouva toute seule & révant,
Il crut dans cette conjoncture
Qu'il alloit être heureux Amant.
Vous m'avez, luy dit-il, promis, charmante Dame,
Que vous m'accorderiez, pour soulager ma flamme,
Le don d'amoureuse mercy,
Dés que l'occasion se trouveroit propice,
Peut-elle l'être plus qu'icy?
Finissez mes langueurs, ma peine & mon souci,
A mon amour enfin daignez rendre justice.
La Dame qui se vit presser,
Luy dit, pour s'en débarasser:
Quand je vous l'ay promis, c'étoit par raillerie.
Le Cavalier alors se mettant en furie:
Se moque-t-on, dit-il, de gens faits comme moy?
Est-ce que je seray le joüet d'une femme,
Comme un maraut, comme un infame?
En même temps tout hors de soy,
Il donne un soufflet à la Dame.

Surprise d'un tel traitement
Que ne meritoient pas ses charmes,
Sur-tout de la part d'un Amant;
Elle crie, & fondant en larmes,
Se laisse aller sur le gazon:
Il se jette à ses pieds, luy demande pardon
De son horrible petulance;
Dit que de son amour l'extrême violence
Luy faisoit perdre la raison.
Par ses soumissions il fait tant qu'il l'appaise;
Puis cherchant à se soulager,
La prend entre ses bras, avec ardeur la baise,
Et trouve l'heure du Berger.

LES DAMES.

QUatre Dames tres jolies
En devisant l'autre jour,
Aprés beaucoup de folies
Qu'elles dirent tour à tour,
Comme font dans le bel âge
Femmes d'un air enjoüé,
Conterent le personnage

Qu'au jour de leur mariage
Toutes quatre avoient joüé.
Ce jour-là, dit Celanire,
Lors qu'il falut se coucher,
Plus Agnès qu'on ne peut dire,
Je m'en allay me cacher.
Moy, dit l'aimable Beliſe,
Quand je vis que mon Epoux
Vouloit lever ma chemiſe,
Je me mis fort en courroux
Pour une telle entrepriſe:
J'étois bien ſote entre nous.
Mon Mari, dit Heſione,
Au lit voulut me toucher,
Loin d'être douce & moutonne,
Je devins une Lionne,
Et luy n'oſa m'approcher.
Pour moy, dit enfin Glycere,
Sans chercher tant de myſtere
Je laiſſay faire le mien,
Comme en tel cas on doit faire,
Et je m'en trouvay fort bien.

LES MARCHANDS.

EPIGRAMME.

DEux Marchands avec aigreur
Disputoient touchant leurs Comptes.
L'un d'eux, insigne affronteur,
Traita l'autre de trompeur,
Et luy dit : Tu te mécontes,
Si tu pensés me duper,
Cela n'est pas trop facile :
Et d'ailleurs pour m'attraper,
Tu n'es point assez habile.
Je te vendrois par ma foy,
Et cent autres comme toy,
Si je voulois l'entreprendre.
Ouy, dit l'autre, je le croy,
Mais s'il me falloit te vendre,
Tu m'embarasserois bien :
Helas que pourrois-je faire ?
De toy comment me défaire ?
On sçait que tu ne vaux rien.

LA BALAFRE.

EPIGRAMME.

UN Florentin homme mordant,
Avoit fort mal parlé d'un certain perſonnage
Haut à la main, & peu ſouffrant;
Qui pour l'en payer tout comptant
Luy fit une balafre au milieu du viſage.
Le bleſſé fit venir un bon Chirurgien,
Qui luy dit en homme ſincere,
Que ſon coup, quoyque grand, n'étoit pas une affaire,
Et qu'il le gueriroit ſans qu'il y parût rien.
Non, répond le Bleſſé, non, gardez-vous en bien;
Il faut que la marque y paroiſſe,
Et que chacun la reconnoiſſe,
Sans quoy mon Ennemi ne ſeroit pas content.
S'il n'y paroiſſoit plus, cet homme impitoyable,
Et cent fois plus méchant qu'un Diable,
Ne manqueroit jamais d'en faire encore autant.

LE MALADE.

EPIGRAMME.

ARistandre venoit d'être saigné du bras,
Il prit un vomitif pour aider la nature ;
Ce remede agissant & par haut & par bas,
Le rendit foible outre mesure.
Un parent effrayé luy dit avec douceur,
Qu'il devoit envoyer querir son Confesseur,
Et qu'on ne pouvoit jamais prendre
Dans un pareil état trop de precautions.
Ce seroit pour un jour, répondit Aristandre,
Bien des Evacuations.

LES POETES.

DAns un agreable Reduit,
Où parmi des Dames charmantes,
Se trouvoient plusieurs gens d'esprit,
On ne s'entretenoit que de choses plaisantes,

Et parfois auſſi de ſçavantes.
Un jour entr'autres l'on ſe mit
Sur le chapitre des Poëtes.
Ils ſont, dit Lycidas, differens en cet art.
Par les divers talens qu'Apollon leur départ,
Et par leurs qualitez ou plus ou moins parfaites.
Les Epiques chez eux tiennent le premier rang,
Ils traitent ſeulement des ſujets Heroïques.
Leur genie eſt ſublime, ils n'ont rien que de grand.
Aprés eux ſont les Dramatiques,
Auteurs touchans & pathetiques,
Qui ſçavent émouvoir les grandes paſſions
Dans la pompeuſe Tragedie,
Et qui pour corriger nos mœurs, nos actions,
Nous donnent dans la Comedie
D'excellentes inſtructions.
Les Lyriques viennent enſuite,
Eux qui par leurs doctes Chanſons
De la Lyre animent les ſons,
Et des exploits fameux relevent le merite.
Puis les Satyriques mordans,
De qui les traits ſont ſi piquans.
Les Champêtres ou Bucoliques,
Qui chantent les plaiſirs des champs,

Enfin ceux qu'on nomme Erotiques,
Auteurs d'Ouvrages amoureux.
Hé, dit la jeune Iris d'un esprit merveilleux:
Vous oubliez les Fameliques,
Ce ne sont pas les moins nombreux.

LE VALET MOURANT.

LUbin avoit depuis long-temps
Un vieux Valet à son service,
Mais de ces Valets importans;
Qui mourut accablé par le nombre des ans.
Avant que de mourir, par un plaisant caprice,
(Car il paroissoit d'esprit sain,)
Il dit, s'adressant à Lubin:
Mon Maître, mettez-vous à genoux, je vous prie,
Afin de recevoir ma benediction.
Lubin plein de soumission,
S'agenouille, & reçoit, ayant l'ame attendrie,
La benediction de la main du Valet.
Comme on parloit de cette affaire,
Parbleu, dit un railleur raisonnant sur ce fait;
En mourant on benit ses enfans d'ordinaire,

Mais on ne le fait pas à moins que d'être pere.
Il est vray, dit un autre, & sans doute on pourroit
Dans une pareille occurrence
Entrer en juste défiance;
Et quelque goguenard diroit:
Ce Valet n'avoit pas perdu la connoissance;
Il sçavoit bien ce qu'il faisoit.

LE VICAIRE DE VILLAGE.

UN Prelat regaloit plusieurs de ses Confreres,
Et les traitoit splendidement,
Le vin étoit exquis, ils burent largement:
En ces occasions on ne s'épargne gueres.
Lors qu'on étoit au fruit un Prêtre campagnard,
Vicaire d'un petit Village,
Entra pour quelque affaire: il étoit déja tard,
Et l'on ne pouvoit pas differer davantage.
Ce bon homme parut en mauvais équipage.
Les Convives de belle humeur,
En le voyant rioient; & l'un d'eux, grand railleur,
Qui le croyoit à tort un homme sans genie,
Parce qu'à la Campagne ils sont fort souvent tels,

Luy demanda par ironie,
Pour divertir la Compagnie,
Le nombre des pechez mortels.
Huit, répondit le Prêtre, & le Prélat de rire
Des huit pechez mortels plus qu'on ne ſçauroit dire.
Nommez-les, dit-il bruſquement.
C'eſt, dit l'autre, l'Orgueil, la Luxure, l'Envie,
L'Avarice, l'Emportement,
La Pareſſe, la Gloutonnie.
Il ſe tut à ces mots. Mais n'en voilà que ſept,
Repliqua le Prélat, ce n'eſt pas parler net,
On ne doit point broncher étant devant ſes Maîtres;
Quel eſt donc le dernier des huit?
Le Vicaire pour lors faiſant voir ſon eſprit,
C'eſt, dit-il, le mépris qu'on fait des pauvres Prêtres.

LA FEMME QUI DIT LES PECHEZ DE SON MARI au lieu des siens.

UNe femme étant à Confesse,
Au lieu de dire ses pechez,
Dit ceux de son mari, exagerant sans cesse
Que pour elle il n'avoit ni bonté, ni tendresse,
Et qu'il étoit toujours avec des débauchez.
Quand elle eut achevé toute sa Kirielle,
Sans dire aucune chose d'elle :
Le Confesseur luy dit : Cette Confession
Est pour votre Mari qui vous fait tant de peine.
Allez donc luy dire qu'il vienne
Recevoir l'absolution.

LE BON JUGE.

UN Juge rempli d'équité
Venoit de condamner un fripon aux Galeres,
Qui l'avoit tres-bien merité
Pour plusieurs méchantes affaires.
Ses parens fort honnêtes gens,
Sur qui rejalissoit à plein l'ignominie,
Se donnoient de grands mouvemens
Pour éviter cette infamie.
Ils allerent du Juge implorer la bonté,
Et luy dirent que le coupable
Etoit fou sans difficulté;
Ce qui rendoit son crime encor plus pardonnable:
Qu'un homme en cet état n'étant point punissable,
Ce seroit dans l'excès pousser la cruauté.
Le Juge fatigué de tous leurs verbiages,
Leur dit: Messieurs, retirez-vous,
Je ne suis pas icy pour châtier les sages,
Mais j'y suis pour punir les fous.

LE DISSIPATEUR.

UN débauché fameux, homme de qualité,
Pendant qu'aux Champs de Mars la plus haute Noblesse
Signaloit son courage, & sa fidelité,
Restoit à sa maison plongé dans la molleſſe,
Et nul ne l'egaloit en ſenſualité.
Il diſſipa ſon bien à ce genre de vie;
Et bientôt éprouvant le ſort des Depenſiers,
Il ſe vit accablé d'un tas de Creanciers,
Gens peu remplis de courtoiſie.
Ils eurent un Par-corps par plus d'une raiſon,
Et le firent meſtre en priſon.
Ses parens pour luy s'employerent,
Et tous enſemble s'adreſſerent
Au Roy pour obtenir ſon élargiſſement.
Mais le Roy leur dit nettement:
S'il avoit depenſé ſon bien pour mon ſervice,
Je ſerois obligé de le mettre dehors;
Mais il l'a depenſé pour contenter ſon corps,
Il faut que ſon corps en pâtiſſe.

LES DEUX SOEURS.

DEux Sœurs également bien faites
Qui de Vénus suivent les loix,
Et qui pour bien plumer gens de Cour & Bourgeois,
Passent les plus fines Coquetes;
Entroient à l'Opera pour chercher des Amans,
Le visage couvert de mouches;
Un vermillon épais paroissoit sur leurs bouches,
Et leurs habits brilloient d'or & de diamans.
Un des Soldats gardant la porte,
Autant gay qu'aucun de sa sorte,
Et de bon appetit comme il sont presque tous,
Dit à son Camarade, en luy montrant ces Belles:
Tu vois bien ces deux Demoiselles?
Ce sera dans dix ans de la viande pour nous.

LE CHEVAL VOLE'.

RObin valet d'un Payſan,
Par luy fut envoyé pour faire quelque emplete
Dans une certaine Villette,
Sur un grand Cheval alezan.
Paſſant par un petit village,
Il y but, & trouvant que le vin étoit bon,
Il en prit plus que de raiſon;
Le bon vin aiſément engage.
Enſuite il reprit ſon chemin:
Mais ſa tête bien tôt ſentit l'effet du vin.
Accablé de ſommeil, Robin mit pied à terre,
Dans un petit bois s'enfonça,
Le bride du cheval en ſon bras il paſſa,
Puis ſe mit à dormir ſur la verte fougere.
Par malheur pour luy, dans ce bois
Se rencontra certain Narquois,
Qui le voyant ronfler en ſi bonne poſture,
S'approcha doucement, le cheval debrida,
Et fort promptement s'évada,
Se ſervant du licou pour mener ſa monture.

Quand Robin s'éveilla, de dormir étant las,
Surpris de voir la bride à l'entour de son bras,
Sans le cheval au boût, comme il y devoit être,
Il se leve en pieds à l'instant.
Suis-je Robin ou non, dit-il en se tâtant?
Si je le suis, c'est fait du cheval de mon Maître.
Si je ne le suis pas aussi,
J'ay sans doute gagné la bride que voicy.

LES FAUSSAIRES.

DEux fameux Scelerats entr'eux fort irritez,
Au sujet de quelque partage,
S'entr'accusoient l'un l'autre, aveuglez de leur rage,
Et disoient maintes veritez.
L'un appellé Guillaume, étoit un grand faussaire,
L'autre avoit nom Martin, & ne luy cedoit guere.
Le Juge pleinement instruit de leurs forfaits,
Ordonna qu'à l'instant Guillaume,
Sur peine de la hart, sortiroit du Royaume,
Et que Martin courroit après.

LE VIEUX CHAPEAU.

EPIGRAMME.

QUi Diable t'a donné ce chapeau de cocu ?
Je ne te l'ay point encor vu,
Disoit à son fermier un Juge de Bergame.
C'est, dit l'autre, sauf votre honneur,
Un de vos vieux chapeaux, Monsieur,
Que vient de me donner Madame votre femme.

LE TROMPEUR.

DAns les ruses d'Amour, Cleon maître passé,
Offroit à même temps son cœur à deux parentes,
Feignoit beaucoup d'ardeur, & faisoit l'empressé,
Mais peut-on tromper des Amantes ?
Sur-tout, quand elles sont fines & penetrantes.
Celles-cy l'étoient trop, c'étoit fin contre fin.
Cleon se transformant comme un autre Protée,
Soupira, se plaignit, & parut tel enfin,
Que chacune en fut enchantée,

Mais la mine étant éventée,
On connut qu'il donnoit un plat de son métier.
De reproches sanglans les Belles l'accablerent,
Et de leurs Maisons le chasserent.
On l'en railla dans son quartier,
Ses amis même en plaisanterent.
Quoy, disoient-ils, un vieux routier,
Un Amoureux à barbe grise,
Ne sçait pas que tout sage Amant
Ne doit former qu'une entreprise,
Et la poursuivre constamment ?
J'ay tort, dit-il, mordant ses lévres,
Me voila dans le cas du Proverbe commun :
Dès que l'on court après deux liévres,
Jamais on n'en attrape aucun.

LES PAYSANES.

J'Ay remarqué, disoit le Curé d'un village,
Qu'à Confesse nos habitans
Qui comme vous sçavez sont tous des Paysans,
S'accuse de mettre en usage
Entr'eux des commerces d'Amour,

De même que l'on fait à la Ville, à la Cour;
Et cette maudite pratique,
Par malheur, n'eſt que trop publique.
Mais ce qui paroît ſurprenant,
Les femmes qui devroient en avoüer autant,
Ne ſe confeſſent point de mener telle vie;
Et nos habitans cependant
N'en vont pas chercher en Turquie.

L'HYPOCRITE.

EPIGRAMME.

ON ne peut pas, diſoit Daphnis,
Etre plus étonné qu'en effet je le ſuis.
Vous connoiſſez le vieux Fabrice
Qui paſſe pour Beat à Paris, à la Cour,
Et qui declame chaque jour
Contre le deſordre & le vice.
Je viens de le laiſſer avec certaines gens,
Plongé dans la débauche & dans la bonne chere;
Il dit cent contes gras & fort impertinens;
D'un devot, d'un beat, eſt-ce le caractere?
Cela vous ſurprend, dit Valere?

C'eſt un Comedien, ne le voyez-vous pas ?
L'hypocriſie eſt ſon partage ;
Il a dans le public joué ſon perſonnage,
Le voila maintenant qui met le maſque bas.

LE CONSEIL SALUTAIRE.

ALbin avoit eu depuis peu,
Par la mort de ſon pere, un bien conſiderable ;
Mais ſa paſſion pour le jeu
Y faiſoit chaque jour une breche notable.
Un de ſes vieux amis, qui ſe nommoit René,
Homme par le Jeu ruiné,
Luy faiſoit mainte remontrance
Sur ce maudit attachement,
Dont par ſa propre experience,
Il pouvoit mieux qu'aucun parler pertinemment.
Tu perds, luy diſoit-il, ſans ceſſe,
N'eſt-ce pas là le vray moyen
De voir la fin de ta richeſſe,
Et d'être en peu de temps ſans bien ?
Quitte une paſſion qui cauſe ta ruine,

Quand le malheur nous suit, c'est en vain qu'on s'obstine.

J'en conviens, dit Albin, c'est un fort bon conseil,
Cher ami, je t'en remercie;
Et d'autant plus, que de ma vie,
Je ne pourray jamais t'en donner un pareil.

L'AUTEUR.

DOrilas avoit fait un Livre pitoyable,
Confus, obscur, impenetrable.
Sur cet Ouvrage, aucuns luy faisoient compliment,
Belonde, Dame habile, & tout-à-fait sincere,
Avec sa franchise ordinaire,
Luy dit : Je l'ay lu recemment.
J'y trouve des endroits difficiles à suivre,
Qui me jettent dans l'embaras.
Ho, dit fierement Dorilas,
On feroit un assez bon Livre
De ce que vous ne sçavez pas.
J'en conviens, repartit Belonde,
Mais il faut que vous conveniez,
Que de tout ce que vous sçaviez,
Vous en avez fait un, le plus mauvais du monde.

LE MEDECIN DE CHAUDRAY.

ALidor depuis peu, par l'hymen étoit joint
Avec une fille charmante,
Mais d'une santé languissante,
Et qui de jour en jour perdoit son embonpoint.
Après avoir en vain, aux depens de sa bourse,
De maint remede fait l'essay,
Il voulut la mener, pour derniere ressource,
Voir le Medecin de Chaudray.
On sçait que sans Latin, sans Grec, & sans science,
Avec la seule experience,
Sur les maux souvent il dit vray.
Lors que ce Medecin l'eut bien examinée :
Vous avez, luy dit-il, été mal accouchée.
Ha, reprit Alidor, Monsieur, vous vous trompez,
Son mal vient de quelque autre cause;
Depuis trois mois au plus, nous sommes mariez.
C'est, dit le Medecin, tout ce que vous voudrez,
Je ne puis vous dire autre chose.

LE BOSSU, L'AVEUGLE, ET LE BOITEUX.

UN Bossu goguenard, un Aveugle plaisant,
Vivoient l'un avec l'autre en bonne intelligence.
Ils trouverent, chemin faisant,
Un Boiteux de leur connoissance.
Notre ami, luy dit le Bossu,
Hé bien comment te portes-tu?
Di-nous un peu quelques nouvelles,
Tu vas d'un & d'autre côté,
Toujours alerte & fort croté,
C'est pour en sçavoir des plus belles.
Bon, luy répondit le Boiteux,
J'en demanderois à vous deux:
Tu portes le paquet sur ton dos, mon Compere,
Ton Camarade veut tout voir
Depuis le matin jusqu'au soir;
Et c'est là sa plus grande affaire.
Qui peut mieux que vous en sçavoir?

LA REVANCHE.

ALcidon & Cloris, unis par l'hymenée,
Vivoient fort agreablement.
Cloris charmante blonde & pleine d'enjoument,
Touchoit à sa vingtiéme année.
Alcidon moins Epoux qu'Amant,
Luy marquoit son ardeur par mille complaisances.
Un soir prêt à se mettre au lit,
Il se vanta que cette nuit
En la Joûte d'amour il romproit quatre lances:
Cloris gagea que non, l'on mit argent sur jeu
Pour rendre la chose plus sure.
Alcidon jeune & plein de feu,
En brave Cavalier, avec bonne mesure,
Fit ce qu'il avoit dit, & gagna la gageure.
Comme il alloit prendre l'argent,
Cloris l'arrêta par la manche.
Mon époux, dit-elle en riant,
Il faut me donner ma revanche.

L'YVROGNE.

UN Yvrogne déja vieux
Avoit fort grand mal aux yeux,
Et ne laiſſoit pas de boire
Comme ſi de rien n'étoit :
Son Medecin qui l'aimoit,
Luy dit : Vous devez me croire ;
Si vous ne quittez le vin,
Vous allez rendre incurable
Le mal d'yeux qui vous accable,
Et perdrez la vuë enfin,
Voyez où cela vous mene.
J'ay, dit l'Yvrogne, aſſez vu,
Et ne m'en mets guere en peine,
Mais je n'ay point aſſez bu.

L'HONNEUR DES DAMES.

EPIGRAMME.

DE l'Honneur du beau Sexe on parloit l'autre jour
Parmi des Dames de la Cour.
La chair, disoit Iris, comme on sçait, est fragile;
Et sans une grande vertu,
Dans un siécle si corrompu,
La garde de l'Honneur est assez difficile.
J'en conviens, dit l'aimable Eglé,
Mais sçavez-vous pourquoy la garde en est peu sure?
C'est qu'il n'est enfermé que sous une serrure
Dont tous les hommes ont la clé.

LE PETIT ETAT.

EPIGRAMME.

UN petit Prince d'Italie,
Sçut qu'un François qui dans sa Cour
Depuis peu faisoit du sejour,
Avoit fait quelque raillerie,

Et tenu des discours qui ne luy plaisoient pas.
Il luy fit dire en sa furie,
De sortir hors de ses Etats,
Pour s'être par sa langue attiré sa disgrace ;
Et qu'il ne luy donnoit rien que trois jours de temps.
Trois jours, dit le François, il me fait trop de grace,
Trois quarts d'heure sont suffisans.

PATRIS.

EPIGRAMME.

PAtris, à quatre-vingts ans,
Crut voir la fin de sa vie,
Par les efforts violens
D'une grande maladie.
Mais son mal l'ayant quitté,
Le bonhomme par paresse,
Ou peut-être par foiblesse,
Restoit toujours allité.
Les gens de son voisinage,
De temps en temps le voyoient,
Et pour luy donner courage,
A se lever l'exhortoient.
Luy que son mal, ni son âge
N'empêchoient

N'empêchoient poins de railler,
Contant sur la mort prochaine:
Ce n'est pas dit-il, la peine,
Messieurs, de me r'habiller.

LA GALERIE.

LOrs qu'à Fontainebleau, cette galante Cour,
A qui dans l'Univers nulle n'est comparable,
Goutoit les doux plaisirs d'un si charmant sejour;
Ligdamon Cavalier, dont l'esprit agreable
Toujours finement plaisantoit;
Un soir tout seul se promenoit
Dans la petite Galerie.
Là son ame s'abandonnoit
Toute entiere à la rêverie.
Une femme de qualité
Y vint dans ce moment seule & fort empressée,
Il la reconnut bien malgré l'obscurité,
Et s'enquit, la voyant beaucoup embarassée,
De ce qu'elle cherchoit en ces lieux écartez?
Rien, dit brusquement cette femme.

Je ſerois bien fâché, repartit-il, Madame,
Tout franc, d'avoir perdu ce que vous y cherchez.

LE BRAVE SOLDAT.

UN boiteux pour ſervir le Roy,
S'enrolant dans l'Infanterie,
Quelqu'un luy demanda pourquoy
Il n'alloit pas plutôt dans la Cavalerie,
Qui paroiſſoit luy convenir
Beaucoup mieux en toute maniere.
Il fit cette réponce fiere :
C'eſt que je ne vais point à la guerre pour fuir.

LE SIMONIAQUE.

FAbrice, gros Marchand, à beaux deniers comptans,
Avoit eu pour ſon fils un fort bon Benefice ;
On ſçait que beaucoup de Marchands,
Attentifs au profit bien plus qu'à la juſtice,
Ne ſongent qu'à gagner du bien,
Et que la conſcience ils la content pour rien.

Il vint un Jubilé : le Marchand à Confesse
Ses pechez au long déclara,
Et la Simonie avoua :
Car à ce Tribunal, la ruse ni l'adresse
Ne sont d'aucun secours, il faut venir au fait.
Le Confesseur luy dit tout net,
Que de ce Benefice il falloit se defaire :
Et qu'une telle paction
Etant aux loix de Dieu contraire,
Du Ciel attireroit la malediction :
Sans cela je ne puis, ajouta le bon Pere,
Vous donner l'absolution.
Fabrice qui vit bien qu'il falloit s'y resoudre,
Luy promit qu'il s'en déferoit,
Et qu'aussi-tôt il reviendroit
Le trouver pour se faire absoudre.
Au bout de quinze jours il s'en vint le revoir.
Hé bien, dit le bon Pere, apparemment, Fabrice,
Vous avez fait votre devoir,
Et n'avez plus ce Benefice ?
Ouy mon Pere, dit-il, je me suis acquité
Exactement de ma parole,
Et je l'ay revendu ce qu'il m'avoit couté,
Sans y profiter d'une obole.

L'INDIGNE FAVORI.

EPIGRAMME.

PEut-on, disoit Albin, voir une ame plus basse
Que celle de ce Favori ?
Né d'une race obscure, & de fourbes paîtri,
Ce Ladre, en dureté tous les autres surpasse.
On n'a jamais donné de si mauvaise grace,
Ni plus vilainement qu'il fait :
Il luy faut arracher jusqu'au moindre bienfait,
Et mille fois il met à bout la patience.
Tant mieux, dit Amintas, pour de telles faveurs
On luy doit encor plus qu'aux autres bienfaicteurs,
Il decharge les gens de la reconnoissance.

PARIS.

SI Paris seul peut vous plaire,
Iris, vous avez raison,
Et quiconque à le goût bon,
N'a point d'autre choix à faire.
Est-il dans tout l'Univers
Quelque Ville qui ne cede
A Paris, & qui possede
Tant d'avantages divers ?
En ce lieu seul tout abonde,
Là regnent l'honnêteté
Et l'aimable liberté,
Plus qu'en aucun lieu du monde.
Là dans le temps du loisir,
On trouve pour le plaisir
L'Opera, la Comedie,
Toujours bonne Compagnie,
Et beaux Esprits à choisir.
Enfin Paris, de la vie
Fournit tous les agrémens;
Et pour les honnêtes gens,

Comme a dit un galant homme,
Hors Paris, point de salut:
Je n'en excepte pas Rome,
Charmant sejour s'il en fut.
Mon goût est pareil au vôtre.
Pour être heureux, Belle Iris,
En ce monde il faut Paris,
Et le Paradis dans l'autre.

L'AME ET LE CORPS.

EPIGRAMME.

Est-il de liaison plus étroite & plus forte
Que celle de l'ame & du corps?
L'un à l'autre attachez tant dedans que dehors,
Par des liens tissus d'une admirable sorte,
Et par d'invisibles ressors;
Ils devroient toujours être en bonne intelligence,
Et d'une égale confiance,
Toujours agir entr'eux, sans jamais varier.
Cependant aveuglez, plus qu'on ne sçauroit dire,
Ils ne songent qu'à se detruire,
On diroit qu'ils sont faits pour se contrarier:

Dès que l'un d'eux veut une choſe,
L'autre à ſa volonté ſoudainement s'oppoſe;
Et l'on ne ſçait enfin comment les definir.
Ce ſont deux ennemis qu'un même ſort aſſemble,
Sans qu'ils puiſſent ſe deſunir,
Ou plutôt deux amis qui ſont toujours enſemble,
Et qui ne peuvent ſe ſoufrir.

LE MAUVAIS CHOIX.

EPIGRAMME.

QUoy, diſoit Lycidas, la charmante Florice,
Fille de qualité, ſi pleine de raiſon,
Va, par un étrange caprice,
S'unir avec un fat, & ſans biens & ſans nom?
Il eſt vray, dit Daphnis, elle en eſt ſi coifée,
Qu'elle en perd le repos & le jour & la nuit.
Dés que la chair eſt échauffée,
Auſſi-tôt la raiſon s'enfuit.

LE SOLDAT TRAVESTI.

L'Amour eſt un habile Maître
Pour apprendre aux Amans à faire de bons tours ;
En tous lieux il ſe fait connaître,
Et par luy les plus fins ſont trompez tous les jours.
Dans certaine Place de guerre,
Où le long des rempars les ſoldats partagez
Etoient en cazernes logez ;
Eugene, bon vieillard & de vie exemplaire,
Sur leurs deportemens veilloit,
Et pour cela ſouvent aux Cazernes alloit.
Un jour comme il faiſoit ſa ronde accoutumée,
Avec un ſoldat il trouva
Une jeune fille enfermée,
Par ſon ordre à l'inſtant on la tira de là,
Pour être au Refuge menée,
Car on ne fait point de quartier
A celles qui font ce métier.
Deux ou trois jours aprés au Vieillard on vint dire,
Qu'une autre fille, & trois ſoldats
Etoient dans un endroit à prendre leurs ébats ;

Il

Il s'y fit auſſi-tôt conduire.
La fille en le voyant à ſes pieds ſe jetta,
Et ſe cachant fort le viſage,
La larme à l'œil, luy proteſta
Qu'elle ſeroit deſormais ſage :
Mais ce fut inutilement.
Il la fit enlever dans le même moment,
Et mener dans le Monaſtere
Où l'on avoit mis la premiere,
Afin qu'elle reçût un pareil châtiment.
Au bout de quelques jours en faiſant la reveuë,
Un Capitaine s'apperçut
Qu'un ſoldat luy manquoit ; en même temps il crut
Qu'il avoit deſerté : d'abord en chaque ruë
On en fit la recherche, & lors qu'on la faiſoit,
On vint au Capitaine apporter une lettre
De ſon ſoldat, qui luy mandoit
Que le Vieillard l'avoit fait mettre
Dans l'endroit où l'on enfermoit
Les femmes de mauvaiſe vie.
A l'inſtant il alla le voir,
Pour s'en éclaircir, & ſçavoir
D'où pouvoit provenir cette plaiſanterie.
Il fut aſſez ſurpris de trouver ſon ſoldat

Au Refuge en habit de femme.
D'où vient donc, luy dit-il, infame,
Que je te vois en cet état ?
Je vais, dit le ſoldat, tout franc mon Capitaine,
Vous dire le ſujet de mon déguiſement.
J'aime une jeune fille, & malheureuſement
Comme j'étois l'autre ſemaine
Avec elle enfermé, vint le bon homme Eugene,
Qui nous ſurprit enſemble, & ſans autre raiſon
La fit mettre en cette Maiſon.
Moy me voyant par là privé de ce que j'aime,
Je m'aviſay pour lors d'un plaiſant ſtratagême,
Et pris l'habit que vous voyez :
Comme je ſuis fort jeune, & de taille gentille,
On me prend aiſément pour fille,
Et tous les gens y ſont trompez.
Equipé de cette maniere,
Je pris avec moy la Riviere,
Et deux autres Grivois auſſi de mes amis ;
Puis tout quatre enfermez nous nous mîmes à boire.
Sous main j'en fis donner avis
Au vieux Eugene, qui fait gloire
De traverſer tous nos plaiſirs.
Il accourut bientôt avec maint ſatellite,

J'embraſſay ſes genoux, & pouſſant des ſoupirs,
J'eus beau demander grace, il fut plus dur qu'un Scyte,
Et ſans nulle pitié, me fit conduire icy,
C'eſt à quoy franchement je m'attendois auſſi.
On me mit avec ma Maîtreſſe,
Où j'ay reſté depuis content & ſans ſoucy.
Pour ce petit tour de jeuneſſe
Daigne votre bonté m'accorder le pardon.
Le Capitaine rit, & luy dit : Va fripon,
Je te paſſe cette fredaine,
Mais ſois plus ſage à l'avenir ;
Autrement ſans quartier je ſçaurois te punir.
Toute la Ville en rit, & le vieillard Eugene,
Qui ſe piquoit d'être homme fin,
Et de qui l'ame étoit d'une trempe aſſez forte :
Se voyant dupé de la ſorte,
En penſa mourir de chagrin.

LE DOUBLE DUCAT.

DAns une Ville d'Italie,
Chacun au temps Paſcal fait à ſon Confeſſeur,
Par une coutume établie,
Quelque petit preſent, & s'en fait un honneur.
Comme l'argent eſt plus commode,
On en donne ordinairement.
Certaine Dame au ſien, ſuivant cette methode,
D'un double Ducat fit preſent.
Ce Confeſſeur étoit un Pere * Zoccolante,
Egalement avide & fat,
Dés le moment qu'il eut quitté ſa Penitente,
Il peza ſon double Ducat,
Et le trouvant leger, ſon avarice infame
Fit qu'il vint à l'inſtant le rendre à cette femme,
Diſant qu'il n'étoit pas de poids.
Je n'ay que celuy-là, luy repartit la Dame,
Nous vous ſatisferons à la premiere fois.
Il s'écoula prés de deux mois,
Sans que le Zoccolante eût aucune nouvelle
De ſon double Ducat; car ſans ceſſe il croyoit

* Recollet.

Que la Dame l'apporteroit ;
Et ne la voyant point, il s'en alla chez elle.
Dés qu'elle l'apperçut. Ah, dit-elle, Pater,
Je voy bien ce qui vous amene,
C'eſt le double Ducat leger :
Allez, n'en ſoyez plus en peine,
Il eſt entre les mains d'un autre Confeſſeur,
Qui l'a pris ſans pezer, ainſi qu'un galant homme,
Et quoy que ce ne ſoit qu'une modique ſomme,
Il m'a remercié du meilleur de ſon cœur.
Eſt-ce qu'on regarde à la bouche
D'un cheval qui nous eſt donné ?
Enfin par cette fine Mouche
Le Moine ayant été parfaitement berné,
S'en retourna fort en colere,
Et dans ſon Couvent arrivé,
A ſon Superieur conta toute l'affaire.
L'autre le regarda comme un ſot achevé,
Et dés le même jour ſans plus longue remiſe,
Pour le punir de ſa bêtiſe,
Il enjoignit à Frere Jean,
Moine tres vigoureux, qui faiſoit la Cuiſine,
D'aller à ce fat ſur le champ
Donner vingt coups de diſcipline.

Aprés que Frere Jean eut fait,
De la correction il luy dit le sujet.
Hé, vous avez grand tort, luy repartit le Frere,
De ne m'avoir pas dit la chose auparavant:
Car au lieu de vingt coups, mon Pere,
Il en auroit reçu par ma foy plus de cent.

LA VACHE.

LE gros Robin avoit une Vache excellente,
Qui luy donnoit bien du profit,
Mais par malheur il la perdit,
Chose pour luy fort affligeante:
Aucun de ses voisins n'entra dans son chagrin.
Deux mois aprés sa femme alla dans l'autre monde,
En même temps chaque voisin
Luy dit: Console-toy, Robin,
Chasse ta tristesse profonde,
La mort t'a pris ta femme; hé bien,
J'en avons, mon compere, une autre toute prête,
Que j'allons te donner, & tu n'y perdras rien.
Car de vivre tout seul, pargué c'est vivre en bête.
Je vous suis obligé, dit Robin, grand mercy.

Il vaut mieux en ce païs-cy
Perdre sa femme que sa vache.
Notre femme vient de mourir,
Chacun m'en offre une autre, & j'ay de quoy choisir :
Quand ma Vache mourut, personne que je sçache
Ne s'avisa de m'en offrir.

LE BONZE.

UN certain Bonze de la Chine,
Bienfait de sa personne, âgé de quarante ans,
Et dont l'esprit étoit d'une trempe tres fine.
Dans son Ordre tenoit un des principaux rangs.
Il avoit le soin des affaires,
C'est ce que nous nommons un Pere Procureur ;
Et tournoit à son gré l'esprit de ses Confreres,
Tous prevenus en sa faveur.
Son Ordre en son experience
Avoit si grande confiance,
Qu'il eut un plein pouvoir d'agir & d'emprunter.
Ainsi Maître de tout, & parmi l'abondance,
Il avoit beau se contenter.
Ce Bonze aussi galant qu'habile,

Avoit une Maîtresse en Ville,
Qu'il faisoit subsister par sa dexterité :
Elle avoit un bon équipage,
Et passoit dans son voisinage
Pour personne de qualité.
Modeste en ses habits, & sans coqueterie,
Sans aucune ostentation,
Elle avoit un bon air mêlé de pruderie,
Et couvroit sa galanterie
Du masque specieux de la Devotion.
Enfin de son quartier la Dame étoit l'exemple ;
Sans cesse elle alloit dans le Temple,
Souvent elle faisoit aux Bonzes des presens,
Tantôt de riches ornemens,
Et tantôt des Tableaux d'une main excellente ;
Ou quelque autre chose approchante.
Le Bonze son ami ces presens fournissoit,
Et par ce moyen prétendoit
Mettre en grand credit sa Maîtresse,
Qu'on ne connoissoit que par luy :
Et que tant de bienfaits deus à sa seule adresse
Pour luy-même seroient un tres puissant appuy.
Les Bonzes en effet pleins de reconnoissance,
Exaltoient hautement ses soins, sa vigilance,

Et de temps en temps luy disoient :
Menagez bien l'esprit de cette bonne Dame
Qui nous comble de biens, c'est un sainte femme.
Les pauvres dupes ignoroient
Que de leur propre argent ces presens se faisoient.
Ainsi pour leur complaire, & témoigner son zele,
Le Bonze incessamment alloit voir sa Donzelle :
Ce Commerce dura long-temps,
Et toujours marchoient les presens.
Mais quand il falut rendre compte,
Le Bonze en vain chercha des detours superflus.
On vit un terrible méconte.
Il avoit dissipé plus de cent mil écus,
Et la meche par là fut enfin découverte.
Les Bonzes qui voyoient leur argent fricassé,
Irritez d'une telle perte,
Mirent ce Compere *in pace*.

LE VALET ZELE'.

EPIGRAMME.

ALbert à bien trinquer mettoit toute sa gloire,
Et disoit, en buvant sans cesse de grands coups :
Je veux noyer mon corps de ce Nectar si doux,
Et mourir à force de boire.
Mon cher Maitre, luy dit son Valet l'Avaloire,
Si vous mourez ainsi, que je meure avec vous.

THIBAUT.

EPIGRAMME.

LE bon Thibaut dans son Village
Querelloit avec son voisin,
Qui brutal autant que malin,
Le traita de voleur, & luy fit cet outrage,
Bien qu'il sçût le contraire, & le connût à fond.
Thibaut pour se vanger d'un si sensible affront,
Veut luy faire un procés, & va dans sa colere

Trouver son Procureur, luy raconte l'affaire,
Prenant la chose au point d'honneur.
Mon ami, dit le Procureur,
Une pareille injure est une bagatelle.
Quoy, plaider pour un mot dit dans une querelle?
Vraiment si chaque fois qu'on m'appelle voleur,
J'allois faire un procés, cela feroit bien rire
Tous les gens du Palais, & ceux de mon quartier.
Bon pour vous, dit Thibaut, vous êtes du mêtier,
Et n'avez pas le mot à dire;
Mais moy qui n'en suis point, j'ay raison de crier.

LE MARQUIS ENTRE DEUX VINS.

EPIGRAMME.

L'Autre jour un jeune Marquis,
Dont l'esprit est fort agreable,
Aprés avoir bien bu d'un vin de Rheims exquis,
Et d'un vin muscat admirable,
Sentoit dans l'estomach un conflit de ces vins;
Et croyant qu'à la fin peut-être
Il n'en seroit pas trop le maître;

Accordez-vous, dit-il, vin muscat, vin de Rheims;
Ou je vais vous jetter tous deux par la fenêtre.

NAIVETE' D'UNE DAME.

EPIGRAMME.

PArmi des personnes d'élite,
Comme on parloit de mort subite,
Et qu'on en rapportoit vingt exemples nouveaux:
Croiriez-vous bien, dit Amarante,
Que moy qui suis toujours infirme & languissante,
Je n'ay point encore eu de ces sortes de maux?

LA RESTITUTION.

UN digne Prelat visitoit
Avec grand soin son Dioceſe,
Sans craindre en cet employ fatigue, ni malaise,
Et de tous leurs devoirs ses Curez instruisoit.
L'un d'eux avoit bon sens, mais fort peu de science
En fait de cas de conscience.
Il luy fit quelques questions

Touchant les Restitutions.

Par exemple, dit-il, le boulanger la Ronce
Depuis deux ans a fait son pain
Trop leger pour le moins d'une once,
C'est voler le Public, il n'est rien si certain :
Pour restituer comment faire ?
Monseigneur, luy dit le Curé,
Il faut durant deux ans que son pain aucontraire
Soit d'une once plus fort que le poids ordinaire ;
Son vol par ce moyen peut être reparé.

CARACTERE D'UN VIEUX JOUEUR.

EPIGRAMME.

UN jour comme on parloit en bonne compagnie
De personnes qui recemment
Etoient mortes subitement,
Et que d'effroy chacun avoit l'ame saisie ;
Un vieux Joueur qui s'y trouva,
Durant quelques momens rêva,
Puis s'écria d'un ton plus haut qu'à l'ordinaire ;
Je sçais bien ce que je vais faire,

On crut que dans le cœur touché de repentir,
Il ſongeoit à ſe convertir,
Etant plus que ſexagenaire.
On ne ſçait, reprit-il, ni qui meurt, ni qui vit,
Deſormais, de peur de ſurpriſe,
Ma reſolution eſt priſe
De ne plus jouer à credit.

LE VOLEUR.

EPIGRAMME.

CErtain matois ayant été
Pour divers larcins arrêté,
Son Voiſin l'alla voir, & luy dit : Mon Compere,
J'ay beaucoup de chagrin de te voir en priſon ;
Mais n'ayant point de bien, tu devois par raiſon
Choiſir un bon métier, comme on fait d'ordinaire.
Celuy que j'ay choiſi, dit l'autre, eſt aſſez bon,
Si l'on m'eût voulu laiſſé faire.

LES BOHEMIENES.

UN fameux Vagabond, Chef de Bohemiens,
A peu près comme d'Ambreville,
Etant mort en passant dans une bonne Ville,
Sa femme qu'il laissoit pauvre, & sans aucuns biens;
Mais du reste fine droleſſe,
Fit tant qu'elle trouva moyen
Par son esprit, & son adresse,
De le faire inhumer comme un gros Citoyen.
A son Enterrement plusieurs Prêtres parurent.
Pour retribution, sçavez-vous ce qu'ils eurent?
Le Service fini, la Veuve toute en pleurs,
Pour mieux jouer sa mommerie,
Leur dit en soupirant: Messieurs,
Vous n'avez qu'à venir à mon hotellerie,
Et l'on vous y satisfera.
C'est assez, dirent-ils, chacun se retira;
Et tous ensemble au bout d'une heure,
Pour toucher leur salaire exacts & diligens,
Se rendirent à sa demeure.
Elle avoit une fille environ de douze ans,

Elle luy fit le bec ; & la fauſſe femelle,
Quand les Prêtres vinrent chez elle,
Les montrant à ſa fille avec des airs dolens ;
Ecoute, dit-elle, Iſabelle,
Ces Meſſieurs aujourd'huy pour ton pere ont chanté.
Quoy, répondit la fille, ils ont eu la bonté
De chanter pour defunt mon pere ?
Sonnez du tabourin, ma mere,
Et moy je danſeray pour les remercier.
Les Prêtres en voyant cette forfanterie,
Et de quelle monoye on vouloit les payer,
Eux qui, comme l'on ſçait, aiment bien le denier ;
S'en allerent tout en furie.

VERTU DOUTEUSE.

EPIGRAMME.

EN vain vous vous donnez des airs
De ſageſſe & de pruderie,
Cela fait rechercher encor plus votre vie,
Et donne occaſion à cent contes divers.
Pour vous parler ſans flaterie :

Votre

Votre vertu, belle Asterie,
N'est tout au plus qu'entre deux fers.

LA DOUBLE HYDROPISIE.

UN Vieillard étoit hydropique,
Languissant, & prêt à mourir;
Les Medecins du lieu mirent tout en pratique,
Pour luy donner secours, sans pouvoir le guerir.
Il apprit qu'en certaine ville
Eloignée environ de trois jours de chemin,
Etoit un Medecin habile,
Il se mit en litiere, & l'alla voir soudain.
Sa femme jeune, belle, & d'un joli corsage,
L'accompagna dans ce voyage.
Le Medecin étoit bienfait & vigoureux,
De la Dame aussi-tôt il devint amoureux,
Et ne s'attacha qu'à luy plaire:
Enfin il fit si bien par ses soins & son art,
Qu'en trois ou quatre mois il guerit le vieillard,
Le tirant pleinement d'affaire.
Et dans le même temps, étant le favori
De la jeune & charmante Dame;

A mesure qu'il fit desenfler le mari,
Par un plaisant retour, il fit enfler la femme.

LE SAGE CHINOIS.

EPIGRAMME.

UN Anacorete Chinois
Qui n'avoit point l'ame hypocrite,
S'étoit crevé les yeux, comme fit autrefois
Le Philosophe Democrite;
Pour mieux mediter nuit & jour,
Et s'interdire sans retour
Du beau Sexe à jamais la vuë enchantéresse.
Si je ferme, dit-il, deux portes à l'Amour,
J'en ouvre mille à la Sageſſe.

LA CUISINE.

ASsez près de Paris, le sage Ligdamon
Avoit fait faire une Maison
Egalement commode & belle;
C'étoit de grands appartemens,

Fort clairs, bien tournez, & charmans,
Qu'on regardoit comme un modele.
Sur le recit qu'on en faiſoit,
Un Prince, qui pour lors à bâtir ſe plaiſoit,
A Ligdamon rendit viſite.
Il admira ſon logement,
Et pour tout defaut ſeulement,
Trouva que la Cuiſine étoit par trop petite.
Ce n'eſt qu'un trou, dit-il. Pourquoy dans ce lieu-cy
A-t-on fait la Cuiſine ainſi ?
Prince, dit Ligdamon, quand la raiſon domine,
Peu de choſe ſuffit, la frugalité plaît ;
De mille gens la bouche a cauſé la ruine,
Et par ma petite Cuiſine,
J'ay rendu ma Maiſon auſſi grande qu'elle eſt.

L'EXCELLENT LENITIF.

EPIGRAMME:

TRois mois après ſon mariage,
A Martin, franc beneſt, ſa femme fit preſent
D'un fruit précoce du menage,
C'eſt à dire, d'un bel enfant,
Qui d'un Galant étoit l'ouvrage.
Martin de rage outré, chez ſon beaupere alla,
Et vivement le querella
Au ſujet de ſa femme, avec groſſes paroles.
Son beaupere luy répondit:
Mon gendre, croyez-moy, ne faites point de bruit;
Pour vous dédommager, voila cinq cens piſtoles.
Martin ne dit plus mot, & fort joyeux les prit.

LE VIEILLARD.

TErſandre dans ſa vieilleſſe,
Avec certaine droleſſe
Sottement ſe maria ;
Et la nuit cahin, caha,
Conſomma le mariage ;
Puis tout joyeux s'écria,
En achevant ſon ouvrage :
Ma femme, faſſent les Cieux
Qu'un fils bien-fait, vigoureux,
D'une ſageſſe achevée,
Et brave comme l'épée,
Nous naiſſe un jour de ce coup.
Hô, dit la fine carogne,
Vous en demandez beaucoup
Pour ſi petite beſogne.

L'ENTETEMENT DE NOBLESSE.

Est-il, disoit Daphnis, de plus grande manie
Que celle de certaines gens,
Qui de leur Genealogie
Vous fatiguent à tous momens ?
Chacun les fuit & les évite.
On ne sçauroit soufrir les sotes vanitez,
Encor moins les fatuitez ;
Tout ce qui sent l'orgueil nous choque & nous irrite.
Nicandre, par exemple, a beaucoup de merite,
Et mille bonnes qualitez ;
Mais entêté de sa Noblesse,
Il nous en étourdit sans cesse,
Toujours parle de ses Ayeux
Avec des termes emphatiques,
Et se met à conter durant une heure ou deux
Leurs pretendus faits heroïques.
Durant ces beaux discours, la plupart chimeriques,
On baaille, on se regarde, on soufre étrangement :
Par ce fade entretien Nicandre nous assomme.
J'en suis témoin, dit Clidamant,

C'eſt dommage il eſt vray qu'il ſoit né Gentilhomme;
Car ſans cela certainement,
Il ſeroit un fort galant homme.

LE PORTRAIT IMPOSTEUR.

CErtain Pariſien appellé Dunevaux,
Ami d'un homme de Bordeaux,
Avoit une parente honnête, & d'un bon âge,
Qui pouvoit au Gaſcon pour femme convenir;
Il crut qu'il falloit les unir
L'un & l'autre par mariage.
Au Gaſcon auſſi-tôt il manda ce projet;
Et parce que jamais il n'avoit vu la fille,
Il en envoya le portrait.
Le Peintre l'avoit faite avenante & gentille,
Encor qu'elle fût laide & ſans nul agrément:
Mais un pinceau flateur impoſe étrangement,
Avec une telle aſſurance,
Le Gaſcon s'en vint à Paris,
Plein d'une agreable eſperance:
Mais à quel point fut-il ſurpris,
En voyant tant de difference

Du Portrait à l'Original !

Il contoit de trouver une femme charmante,
Et se voyant ainsi trompé dans son attente,
Il ressentit dans l'ame un chagrin sans egal.
Dunevaux cependant souhaitoit de conclure:
Mais l'autre peu content d'une telle avanture,
Et de la fille dégoûté
Par sa mine desagreable;
Luy qui vouloit de la beauté,
Resolut de garder sa chere liberté
Pour quelque autre objet plus aimable.
Enfin le Gascon ennuyé
De voir que Dunevaux pressoit toujours l'affaire;
Je suis prest, dit-il en colere,
D'épouser le Portrait que tu m'as envoyé,
Voila, pour trancher court, tout ce que je puis faire.

LA TAXE DES TRAITANS.

EPIGRAMME.

QUel étrange revers ! quel facheux contretemps !
Disoit Courtalet à Silvere.
On va donc nous taxer par un Edit severe ?
Qu'allons-nous devenir tous nous autres Traitans
Dans cette disgrace commune ?
Mon ami, dit Silvere, il faut se consoler ;
Chacun de nous, au pis aller,
Sera ce qu'il étoit avant notre fortune.
Je te cheris comme je dois,
Tu fus mon Valet autrefois,
Tu le redeviendras, ce n'est pas une affaire.
Fort bien, repartit Courtalet :
Mais es tu sûr, mon cher Silvere,
D'avoir assez de bien pour nourrir un Valet ?

CHACUN DOIT SE MESLER DE SON METIER.

EPIGRAMME.

UN General d'Armée habile & plein d'honneur,
Voyant qu'un Prelat en faveur,
Regloit seul l'Etat de la Guerre,
Et ne le consultoit en rien,
Se mit à dire le Breviaire.
Le Prelat souriant, l'autre d'un fier maintien,
Luy dit, sans paroître en colere :
Je fais votre mêtier, & vous faites le mien.

LE CONFESSEUR FAMEUX.

EPIGRAMME.

POur la Confession le Pere Henry sans doute
A grosse pratique aujourd'huy ;
Mais sçavez-vous pourquoy tant de gens vont à luy ?
C'est qu'il est sourd, & ne voit goute.

L'EXPEDIENT RIDICULE.

A Utrefois certain Financier,
D'un esprit épais & grossier,
Voulut faire bâtir un logis magnifique.
Il faut, comme l'on sçait, des Palais aux Traitans.
Chacun d'eux à l'envi s'en pique,
Et par un sot orgueil veut s'égaler aux Grands.
Notre homme étoit de même, & quoy que sans naissance,
Il pretendoit avoir de grands appartemens,
De Superbes ameublemens,
Et que dans sa Maison tout marquât l'opulence.
Comme on creusoit les fondemens,
Et qu'on tiroit beaucoup de terre;
Le Financier dit au Maçon:
Pour nous debarasser il faudra, Maître Pierre,
Dans ce terrein près ma Maison,
Faire faire une fosse, afin d'y mettre ensuite
Toute la terre que voila,
Et nous épargnerons par là
Une depense non petite.

Mais, luy dit le Maçon, sçavoir où nous mettrons
La terre que nous tirerons
Pour une fosse de la sorte?
Ho, dit le Financier, que le Diable t'emporte.
A d'autres frais encor tu voudrois m'engager:
C'est bien là ce que je demande!
Mais mon ami, pour abreger,
Qu'on fasse la fosse si grande,
Que le tout y puisse ranger.

LE MARECHAL DE FRANCE.

EPIGRAMME.

UN Maréchal de France eut quelque different
Avec un certain fat qui faisoit l'important,
Et qui se piquant de Naissance,
Luy dit d'un air plein d'arrogance:
Si je ne suis pas en effet,
Comme vous, Maréchal de France,
Je suis du bois dont on les fait.
Vous, dit le Maréchal? Je vous trouve admirable:
Ouy, si l'on en faisoit de bois,
Vous seriez un sujet sortable,
Et dont on pourroit faire choix.

LES BRAS DES FRANCOIS.

EPIGRAMME.

L'Empereur a promis douze mille Ducats,
A quiconque aux François pourra trouver des bras;
L'Affiche en a paru depuis peu dans Vienne.
Une grande Princesse à qui quelqu'un le dit,
Avec son air franc, repartit:
Qu'il ne s'en mette plus en peine,
Et qu'il fasse compter l'argent au Prince Eugene;
Rien n'est si constant aujourd'huy,
Il a trouvé des bras aux François dans * Cremone,
Mais des bras vigoureux, & dont jamais personne
N'a mieux senti le poids que luy.

* *Au mois de Fevrier 1702.*

LE SOT AMANT.

EPIGRAMME.

L'Insipide Cleon étant près de Sylvie,
Luy disoit : Je songe comment
Vous pourrez rencontrer le bienheureux moment
Pour contenter ma flamme, & me rendre la vie.
Songez, dit-elle, seulement
A m'en faire venir l'envie.

LE CAPUCIN.

EPIGRAMME.

UN Capucin, Profès & Prêtre,
Des douleurs de la pierre étant fort travaillé,
On ordonna qu'il fût taillé ;
Et comme il étoit près de l'être,
De crainte & d'horreur fremissant :
Messieurs, s'écria ce bon Pere,
Par l'operation que vous allez me faire,
Ne seray-je point impuissant ?

LE BRIGAND.

EPIGRAMME.

UN insigne brigand, comme on l'interrogeoit
S'il n'avoit pas commis les crimes qu'on disoit :
J'ay bien fait pis, dit-il au lieu de se defendre.
Qu'est-ce donc, dit le Magistrat ?
Ce que j'ay fait de pis, reprit ce Scelerat,
C'est que je me suis laissé prendre.

LE BUFET MAGNIFIQUE.

EPIGRAMME.

UN Prelat fastueux donnoit un grand regal,
Où l'on voyoit en étalage
Un beau Bufet d'argent, dont l'excellent ouvrage
Surpassoit le prix du métal.
Comme l'on admiroit cette magnificence :
Je me suis, dit-il, attaché
A faire une telle depense,
Pour subvenir à l'indigence

Des Pauvres de mon Evêché.
Si c'eſt pour eux, luy dit un Prelat ſon Confrere,
Ce deſſein ſans doute eſt fort bon;
Mais vous auriez pu, pour mieux faire,
Leur en épargnet la façon.

LE JOUEUR RUINE'.

EPIGRAMME.

AUtrefois un certain Joueur
Qui n'avoit pas le ſou, jouant d'un grand malheur;
Diſoit tout bas dans ſa detreſſe:
Tu peux, Satan maudit, pour me mortifier,
Me faire perdre icy: mais toute ton adreſſe
Ne ſçauroit me faire payer.

LE RAISONNEMENT INUTILE.

EPIGRAMME.

DAns un Couvent se confiner,
Dans l'hymen aller s'enfourner,
Se jetter dans un precipice;
Sont trois choses, disoit Maurice,
Qu'il faut faire sans raisonner.

LE COMTE DE MONTAL.

EPIGRAMME.

L'Intrepide Montal, dont le rare bonheur
Egala l'extrême valeur,
Cherchoit les Ennemis afin de les combattre,
Ne manquant jamais de les battre.
Comme il apprit par ses Coureurs
Qu'ils étoient fort superieurs:
Ce n'est pas, dit-il, une affaire:
Allons, je répons du succès;
Depêchons-nous de les defaire,
Et nous les compterons après.

SUR

RENE' DESCARTES,

celebre Philosophe François.

MADRIGAL.

PAr une longue étude, & par un soin extrême,
DESCARTES sçut enfin trouver la verité;
Il connut la Nature, il en fit un Systême
Dicté par la Sagesse même,
Et surpassa luy seul toute l'Antiquité.

SUR LES OUVRAGES

DE M. REGIS,

sçavant Philosophe Cartesien.

MADRIGAL.

GUidé par son heureux genie,
Sur les pas d'un * homme divin,
Le celebre REGIS pour la Philosophie
Nous decouvre un nouveau chemin.
Avec son Analyse, & ses vives lumieres,

* *Descartes.*

Il a developé les plus hautes matieres ;
Il a de ce vaſte Univers
Expliqué clairement la ſtructure admirable,
Et tous les miracles divers
Que produit la Nature en biens inépuiſable.
Il traite avec grand ſoin la doctrine des Mœurs ;
Son zele ardent & pur imprime dans nos cœurs
Le vray culte & l'amour dûs à l'Etre ſuprême.
Il fait voir ce qu'on doit au Prochain, à ſoy-même,
Sans jamais s'écarter de la divine loy.
Et comme le Salut eſt notre unique affaire,
Il nous enſeigne à fond l'uſage qu'on doit faire
De la Raiſon & de la Foy.

POUR LE PORTRAIT
du Sçavant
PIERRE NICOLE.

TEl fut le celebre NICOLE,
Fameux par ſon ſçavoir, & ſes divins Ecrits :
Il puiſa ces treſors dans une ſainte Ecole,
D'où l'on a vu ſortir les plus rares Eſprits.

SUR LES OUVRAGES
de l'Illustre
PIERRE CORNEILLE,
le premier des Poëtes Dramatiques François.

MADRIGAL.

CORNEILLE tout rempli d'un esprit heroïque,
A par un noble effort porté le Dramatique
Plus loin que n'avoit fait toute l'Antiquité :
Le Theatre François si grand, si magnifique,
Luy doit sa regularité.
Il a le genie admirable
Pour traiter les grands sentimens,
Et dans cet art incomparable
Nul Auteur n'a reçu tant d'applaudissemens.
Pour les Heros enfin c'est un excellent Maître.
Mais de l'homme souvent il outre le portrait,
Il le peint comme il devroit être,
Et non comme il est en effet.

SUR LES OUVRAGES
DE M. RACINE,
excellent Poëte Dramatique.

MADRIGAL.

DAns les bornes de la Nature
RACINE se renferme en excellent Auteur ;
Il est tendre & touchant, il a de la grandeur,
On trouve dans ses vers une vive peinture
Des sentimens de l'homme, & du fond de son cœur.

SUR LES OUVRAGES
DE Mr.
DE LA FOSSE-D'AUBIGNY,
Poëte Dramatique.

MADRIGAL.

SUr les pas de Corneille, & du tendre Racine,
LA FOSSE, secondé d'une Muse divine,
Court la même carriere, & les suit de fort près.
Déja dans *Manlius*, *Thesée*, & *Polixene*,

Nous avons vu paroître avec un grand succès
Les fruits de sa brillante veine :
Ils sont pleins d'art & d'agrémens.
L'Heroïque y soutient les tendres sentimens,
Tout y charme, tout intereſſe ;
Ils excitent dans nous les agitations,
Les transports, les impreſſions
Que cauſent la terreur, la pitié, la tendreſſe ;
Et l'on ne peut traiter les grandes paſſions
Avec plus de genie, & de delicateſſe.

POUR LE PORTRAIT
DE Mr.
DE SAINT EVREMONT,
Mis à la tête de ſes Ouvrages.

SI de SAINT EVREMONT tu vois icy l'image,
Tu verras ſon genie en ſes divins Ecrits ;
L'eſprit univerſel qu'il avoit en partage
Rendra dans tous les temps ſes Ouvrages ſans prix,

AUTRES VERS,
Sur le même sujet.

DE l'illustre SAINT EVREMONT
C'est icy le portrait fidele ;
Et d'un esprit vaste & profond
Ses Ecrits sont le vray modele.

LA SATIRE FRANCOISE.

EPIGRAMME.

POur traiter parmi nous la piquante Satire,
Le celebre REGNIER avoit bien commencé ;
DESPREAUX l'a suivi dans ce genre d'écrire,
Et l'a de beaucoup surpassé.
Aux Ouvrages de ce grand Homme
On trouve un stile noble, aisé, toujours égal.
Un genie abondant, sublime, original :
Et nous n'envions point à Rome
Son Perse, ni son Juvenal.

SUR
LES EXCELLENTES TRADUCTIONS
DE
M^R. ET DE M^E. DACIER,

MADRIGAL.

ENrichi des tresors de Rome & de la Grece,
DACIER poſſede à fond la belle Antiquité ;
Il en a le bon goût, & la delicateſſe.
Son eſprit, ſa ſagacité,
Des Grecs & des Latins percent l'obſcurité.
A les rendre François ſa plume eſt deſtinée :
Tout ce qu'elle produit eſt docte, eſt élegant,
De ſemblables talens ſon Epouſe eſt ornée,
Et jamais on n'a vu ſous les loix d'Hymenée
Un Couple qui fût plus ſçavant.

SUR LA MORT
du celebre
JEAN-BAPTISTE DE SANTEUIL,
Chanoine de Saint Victor, qui excelloit dans la Poëſie Latine.

MADRIGAL.

SI tout gemit ſur le Parnaſſe,
Depuis qu'on voit dans le cercueil
L'illuſtre, le fameux SANTEUIL,
Qui marchoit ſur les pas de Virgile & d'Horace.
Muſes, conſolez-vous, & ceſſez d'être en deüil;
Le docte BOUTARD le remplace.

POUR LE PORTRAIT
DE M. LEMERY,
Medecin & fameux Chymiſte.

DOcte & laborieux Artiſte,
Des agens naturels il connut les reſſors:
Et pour l'Analyſe des corps,
Aucun ne ſurpaſſa cet illuſtre Chymiſte.

SUR LES OUVRAGES

DE Mr.

DE LA FONTAINE,

fameux Poëte François.

MADRIGAL.

POur trouver l'art de plaire, & penſer finement,
Pour narrer agreablement,
Avec un ſtile aiſé, naïf, inimitable;
L'illuſtre LA FONTAINE eſt un homme admirable:
Parmi les Anciens il n'a point eu d'égal,
C'eſt un eſprit ſublime, unique, incomparable,
Et qu'on doit regarder comme un Original.

SUR LES OUVRAGES
DE Mr.
DE FONTENELLE,
celebre Académicien.

MADRIGAL.

DAns les Ecrits de Fontenelle,
On trouve le brillant, & la solidité,
Les graces, la fecondité;
Une éloquence vive, aisée, & naturelle.
Tout ce qu'a de plus beau la docte Antiquité,
Reçoit entre ses mains une face nouvelle;
Et cet Auteur est un modele
D'agrémens, de science, & de vivacité.

POUR MESSIEURS

DE LA MOTE ET DANCHET,

fameux Poëtes Lyriques.

MADRIGAL.

SUccesseurs de QUINAUT, qui tenez aujourd'huy,
Par les doux sons de votre Lyre,
Dans l'Opera, dans son Empire,
Un rang éclatant comme luy;
LA MOTE & DANCHET, on vous louë;
On exalte en tous lieux vos Vers, & vos Chansons,
Si dignes du Parnasse, & qu'Apollon avouë
D'avoir dicté luy-même à ses chers Nourissons.

A LA MEMOIRE
de l'illustre

Mᴱ. DES HOULIERES.

MADRIGAL.

L'Ornement de nos jours, cette femme divine,
Par les sons de sa Lyre, & ses tendres accens,
Sur les Pindares de son temps
A remporté le prix, comme une autre Corinne.

POUR

MADEMOISELLE CHERON,

Femme de M. le Hay, Ingenieur du Roy.

MADRIGAL.

LA ſçavante CHERON, par de merveilleux traits,
Imita la Nature, anima les portraits;
Ses Ecrits ſont gravez au Temple de Memoire,
Le Parnaſſe en nos jours n'a rien vu de plus beau:
Et cette Femme illuſtre acquit autant de gloire
Par ſes Vers que par ſon Pinceau.

POUR

MADEMOISELLE BARBIER,

Sur ſes Poëmes Dramatiques d'*Arrie & Petus*,
& de *Cornelie* mere des Gracques.

MADRIGAL.

AU Theatre François, par ſes brillans Ouvrages,
L'aimable & ſçavante BARBIER,
Du beau Sexe a fait voir les heureux avantages;

Et que dans ce docte métier,
Il peut bien égaler les plus grands Personnages.

SUR

NICOLAS POUSSIN,

le plus grand Peintre que la France ait produit.

EPIGRAMME.

DAns les Tableaux du POUSSIN
On voit la belle Nature,
L'Expression, le Dessein,
Et tout ce que la Peinture
A de charmant & de fin.
Sa gloire éclata dans Rome,
Où l'on vint de mille endroits
Admirer un si rare homme;
Et même encore on l'y nomme
Le Raphaël des François.

SUR

EUSTACHE LE SUEUR,

excellent Peintre, mort l'an 1655. âgé de 38. ans.

EPIGRAMME.

LE SUEUR, pour la Peinture,
Avoit eu de la Nature
Des avantages fort grands ;
La beauté de son genie
Attira sur luy l'envie
D'aucuns de ses Concurrens :
C'étoit pour eux une rage
De le voir dès son jeune âge,
Un Peintre presque achevé.
Mais helas, cet homme illustre,
Avant son huitiéme lustre,
Fut par la Parque enlevé.

SUR

CHARLES LE BRUN,

Premier Peintre du Roy.

EPIGRAMME.

LE BRUN, dont le Pinceau fit honneur à la France,
Dans un haut degré posſedoit
Le bon goût de son Art, le Dessein, l'Ordonnance;
On voit dans son genie une heureuse abondance;
Mais le Coloris luy manquoit.

SUR

PIERRE MIGNARD,

Premier Peintre du Roy.

EPIGRAMME.

A Force de travail le celebre MIGNARD
Obtint ce qu'à ses vœux refusoit la Nature:
Il excella dans la Peinture,
Moins par naturel que par Art.

POUR

POUR

M. DE LA FOSSE,

Peintre ordinaire du Roy,

ET

M. DE LA FOSSE-DAUBIGNY

ſon neveu, Poëte Dramatique.

MADRIGAL.

ANimez de l'eſprit de Sophocle & d'Apelle;
Et l'Oncle & le Neveu, dans leurs talens divers,
En mille endroits de l'Univers
Rendront leur Nom celebre, & leur gloire immortelle,
L'Oncle par ſon Pinceau, le Neveu par ſes Vers.

POUR M. SANTERRE, excellent Peintre.

MADRIGAL.

D'Un Pinceau merveilleux, à la belle Nature,
SANTERRE ajoute encor de nouvelles beautez;
Et tous les yeux sont enchantez
Par les graces de sa Peinture.

SUR MESSIEURS DE TROY, RIGAULT, ET DE LARGILLIERE, Excellens Peintres pour les Portraits.

MADRIGAL.

DE Troy, Rigault & Largilliere,
Sont les Triumvirs du Portrait;
Ils peignent les gens trait pour trait,
D'un Pinceau gracieux, d'une noble maniere;
Et joignant au bon air la ressemblance entiere,
Chacun d'eux en ce genre est un Peintre parfait.

POUR

M. GIRARDON.

Sculpteur ordinaire du Roy, & l'un des premiers hommes de notre siécle en son Art.

MADRIGAL.

AU Marbre GIRARDON imprime la tendresse,
Il anime le bronze ; & son heureuse adresse
Rend ce métal presque parlant :
Ces Maîtres si fameux de Rome, & de la Grece,
Avoient-ils un plus beau talent ?

POUR

M. COYZEVOX,

Sculpteur ordinaire du Roy, & l'un des plus grands hommes qu'il y ait eu dans son Art.

MADRIGAL.

TEl étoit autrefois Lysippe si vanté,
Tels Phidias, & Praxitelle ;
Ils ont par leur Cizeau charmé l'Antiquité,

Et rendu leur gloire immortelle.
COYZEVOX parmi nous aujourd'huy si fameux,
Qui va dans ce bel Art du moins aussi loin qu'eux,
De la posterité recevra même gloire :
Et ses Ouvrages merveilleux
Eterniseront sa memoire.

A M. BENOIST,

Peintre ordinaire du Roy, & son premier Sculpteur en cire.

MADRIGAL.

QUel Spectacle s'offre à nos yeux ?
Ce Cercle est-il vivant ? On diroit qu'il respire,
BENOIST, ton Art ingenieux,
Par un secret nouveau, semble animer la Cire.
J'admire ton rare talent.
Tes Portraits d'un goût excellent
Causent une surprise extrême ;
On croit voir la personne même,
Et jamais on n'a fait rien de plus ressemblant.

BOUTS-RIMEZ.

Le Sonnet qui suit, remporta le Prix donné en l'année 1682. par M. le Duc de Saint-Aignan, dont le sujet étoit : Les differentes Occupations des hommes, & la Louange du Roy.

SONNET.

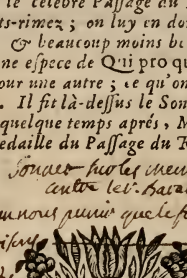
ADmirons icy-bas l'ordre de *Jupiter.*
Chacun a son employ : l'un est *Pharmacopole.*
Un autre est Medecin, & commande au *Frater.*
L'autre défend les droits de Pierre ou de *Nicole.*

Celuy-cy sous un froc est appellé *Pater.*
Cet autre aux Champs de Mars plein d'ardeur *caracole.*
Celuy-là sur les Bancs se plaît à *disputer;*
Et l'autre court les Mers conduit par la *Bousole.*

LOUIS par sa valeur rend son Nom *immortel.*
Ses soins ont aboli l'usage du *Cartel,*
Le bien de son Etat est son unique *affaire.*

Muses, qu'il soit toujours le sujet de vos *Vers.*
Il est le plus grand Roy qu'ait produit l' *Univers.*
Attachez-vous à lui, vous ne sçauriez mieux *faire.*

Au lieu de donner à l'Auteur la Medaille du Roy, au revers de laquelle est le celebre Passage du Rhin, destinée pour le Prix de ces Bouts-rimez; on luy en donna une autre moindre des deux tiers, & beaucoup moins belle. Ce changement de Medaille étoit une espece de Qui pro quo, *puisqu'on luy donnoit une chose pour une autre; ce qu'on appelle ordinairement un* Qui pro quo. *Il fit là-dessus le Sonnet suivant sur les mêmes rimes; & quelque temps aprés, M. le Duc de St. Aignan luy donna la Medaille du Passage du Rhin.*



AUX MUSES.

LE QUI PRO QUO
OU
LE CHANGEMENT DE LA MEDAILLE du Prix.

VEnez rire avec moy, Filles de *Jupiter,*
D'un *Qui pro quo.* Ce mot sent le *Pharmacopole.*
Vous en attendez un, ou bien quelque *Frater,*
Qui par mépriſe ait fait crever Pierre ou *Nicole.*

Mais rien moins. Vous ſçavez comme votre *Pater,*
Qu'au Parnaſſe, inconnu, par fois je *caracole,*
Qu'en fait de Bouts-rimez j'oſe le *diſputer,*
N'ayant que le bon ſens pour regle & pour *bouſſole.*

Le Paſſage du Rhin d'un ouvrage *immortel*
Devoit être le prix du celebre *Cartel,*
Dont ce Duc ſi galant avoit fait ſon *affaire.*

Il étoit deſtiné pour couronner mes *Vers.*
On m'en ſuppoſe un autre : ainſi va l' *Univers.*
Aprés ce plaiſant tour, Muſes, que faut-il *faire?*

A M. LE DUC
DE SAINT-AIGNAN.

REMERCIMENT

Pour le Prix qu'il a donné.

GEnereux Duc, ſi cher aux Filles de Memoire,
Cheri de Mars également,
SAINT-AIGNAN, que ne puis-je ériger à ta gloire
Un digne & pompeux Monument
De ces Vers qui des ans ne craignent point l'injure,
Tels que ceux de Malherbe, ou du divin Voiture!
En vain de te louer je forme le deſſein.
Lorſque pour l'accomplir je prens la plume en main,
Ma Muſe plus prudente, & ſentant ſa foibleſſe,
M'avertit qu'un pareil ſujet
Demande beaucoup d'art, & de delicateſſe,
Beaucoup d'eſprit, & de juſteſſe,
Et qu'enfin c'eſt pour elle un trop hardi projet.
Ouy, je conçois aſſez que mon foible genie
Ne peut mettre dans tout ſon jour
Ce Merite parfait, cette éclatante Vie

Qu'on a vû si souvent triompher de l'Envie,
Et qui depuis long-temps est l'honneur de la Cour.
Je sçay qu'une Plume commune
Peindroit mal-aisément le merveilleux accord
De la Nature & la Fortune,
A remplir tes souhaits, à rendre heureux ton sort.
Toutes deux de concert, par un zele louable,
Ont répandu sur Toy leurs plus cheres faveurs:
La valeur, les grands biens, le sçavoir, les honneurs,
Aux plus parfaits Heros t'ont rendu comparable.
Mais tu priserois peu ces biens dont tu joüis;
Cet Esprit si galant, cette Naissance illustre,
Le beau talens des Vers, le Dais & le Balustre,
Si tu n'avois encor l'estime de LOUIS.
Ce Prince le meilleur & le plus grand du Monde,
Autant aimé que craint sur la Terre & sur l'Onde,
A qui rien ne resiste, & qui toujours vainqueur,
Ne fait point de projets que le Ciel ne seconde.
Ce Monarque rempli, de Vertu, de Valeur,
Et d'une Sagesse profonde,
T'ayant trouvé selon son cœur,
De bienfaits éclatans a comblé ton merite,
Et connoissant ce que tu vaux,
Ton courage, tes soins, ton ardeur, ta conduite,

Souvent il t'a fait part de ſes nobles Travaux.
Eſt-il rien de pareil à cet honneur exrême ?
Etre aimé de LOUIS, quelle inſigne faveur !
N'eſt-ce pas en effet la Felicité même ?
N'eſt-ce pas joüir d'un bonheur
Qui vaut autant qu'un Diadême ?
Que n'ay-je le genie & le ton aſſez fort
Pour chanter tes haut Faits, pour fournir la carriere
Que m'ouvre une ſi vaſte & ſi riche matiere,
Et me rendre fameux par cet illuſtre effort !
Mais un ſi grand Deſſein n'eſt pas de mon reſſort.
Il faut laiſſer cette entrepriſe
Aux Maîtres du ſacré Valon,
A ces favoris d'Apollon,
Dont la veine jamais, ni l'eſprit ne s'épuiſe.
Charmé de ta vertu, je la revereray
Dans un reſpectueux ſilence ;
Et quand de Toy je parleray
On me verra toujours, plein de reconnoiſſance,
Exalter ta juſtice & ta magnificence.
SAINT-AIGNAN, tes bontez ont banni mon chagrin,
Tu m'as enfin donné le Paſſage du Rhin,
Cette Medaille fortunée
Qui du plus grand Exploit de notre Souverain,

De cette fameuſe journée
Dont la Terre doit être à jamais étonnée,
Conſerve la memoire encor mieux que l'airain.
Medaille que j'ay cru dès long-temps deſtinée
Pour le prix de mes Vers, & que ſi galamment
Ta largeſſe me donne autant que ta juſtice.
Mais en la recevant avec tant d'agrément,
Brave & genereux DUC, puis-je ſans injuſtice,
Et ſans être ingrat doublement,
Ne te pas conſacrer mon cœur & mon ſervice?
Je ne ſçaurois t'offrir qu'un cœur reconnoiſſant,
Un zele ardent, mais impuiſſant,
Contente-toy de ce partage;
Je n'ay rien de plus precieux;
Et tu ſçais mieux que moy, que le Maître des Cieux,
Satisfait d'un ſemblable hommage,
Pour les biens infinis qu'il répand en tous lieux,
N'en demande pas davantage.

BOUTS-RIMEZ
Proposez en l'Année 1685.

POUR LE ROY.

SONNET.

SOus l'auguſte Louis, France, quelle eſt ta *gloire* ?
Tout l'Univers te craint, tout cede à ce grand *Roy*.
Aux Peuples les plus fiers il a donné la *loy*,
Et ſon bras en tous lieux entraîne la *Victoire*.

Rien dans l'Antiquité n'égale ſon *Hiſtoire*;
Sa bonté, ſa valeur, ſon zele pour la *Foy*,
Le Lion terraſſé, l'Aigle rempli d'*effroy*,
Fourniſſent mille faits d'éternelle *memoire*.

Il eſt des Potentats le modele *achevé*.
Quel Monarque eut jamais l'eſprit plus *élevé*,
L'air plus majeſtueux, l'ame plus *intrepide*?

Si l'on a mis Alcide au rang des *Immortels*;
Louis par ſes Travaux encor plus grand qu'*Alcide*,
Plus juſtement que luy merite des *Autels*.

SUR LES MESMES RIMES.

A MONSEIGNEUR LE DAUFIN.

SONNET.

DIgne sang de LOUIS, DAUFIN né dans la *gloire*,
Qui fait tout esperer du Fils d'un si grand *Roy*:
Comme luy, tu verras tout soumis à ta *Loy*,
Et ton bras remporter Victoire sur *Victoire*.

Suy le noble chemin tracé dans son *Histoire*,
Imite sa valeur, sa clemence, & sa *Foy*:
Ton seul Nom remplira tes Ennemis d' *effroy*,
Et la posterité cherira ta *memoire*.

Déja tu nous parois un Heros *achevé*,
Dans le sein de Minerve, & de Mars *élevé*,
Tu joins à la Sageſſe, un courage *intrepide*.

Ton grand cœur nous promet des Exploits *immortels*,
Nous verrons tes Travaux surpasſer ceux d' *Alcide*,
Et l'Univers entier t'élever des *Autels*.

SUR LES MESMES RIMES.

AU * ROY DE POLOGNE.

SONNET.

TErreur de l'Ottoman, PRINCE couvert de *gloire*,
Qu'à bon droit la Pologne a choisi pour son *Roy* :
Formidable au Croissant, heureuse sous ta *Loy*,
Toujours à tes côtez elle voit la *Victoire*.

Mille Eloges pompeux orneront ton *histoire*.
Rome t'a proclamé *Défenseur de la Foy*.
Et l'Empire en danger par Toy tiré d' *effroy*,
Jusqu'aux siecles futurs portera ta *memoire*.

En Toy chacun admire un Monarque *achevé*,
Que ses seules Vertus au Trône ont *élevé*,
Sage, Vaillant, actif, genereux, *intrepide*.

On te rend en tous lieux des honneurs *immortels*,
Et jamais ces grands Noms de Cesar & d' *Alcide*,
N'eurent dans l'Univers plus d'encens ni d' *Autels*.

* *Jean Sobieski.*

SUR LES MESMES RIMES.

A SON ALTESSE ROYALE, MONSIEUR DUC D'ORLEANS

Frere Unique du Roy.

SONNET.

PArtager de LOUIS la naiſſance & la *gloire*,
Etre ſon Frere Unique, & cher à ce grand *Roy*;
Vaincre ſes Ennemis, les ſoumetre à ſa *loy*,
Et goûter avec luy les fruits de la *Victoire*.

PRINCE, c'en eſt aſſez pour briller dans l'*Hiſtoire*
Elle éterniſera ton courage & ta *Foy*,
CASSEL & SAINT OMER par Toy remplis d'*effroy*,
Et tant d'autres Exploits d'éclatante *memoire*.

Pour rendre ton bonheur pleinement *achevé*,
Un * Fils jeune & charmant, dans ton ſein *élevé*,
A ſon âge déja montre une ame *intrepide*.

Bien-tôt pour égaler ſes Ayeux *immortels*,
On le verra marcher ſur les traces d'*Alcide*,
Et vainqueur comme Toy, meriter des *Autels*.

* *Philippe d'Orleans Duc de Chartres, à preſent Duc d'Orleans.*

SUR LES MESMES RIMES.

A SON ALTESSE SERENISSIME,
LOUIS DE BOURBON,
Prince de Condé, Premier Prince du sang.

SONNET.

VRay Nourriçon de Mars, PRINCE comblé de *gloire*,
Qui fis ton coup d'essay dans les champs de Roc-*roy*,
Et qu'on a vu depuis, rangeant tout sous ta *loy*,
Aller comme un torrent de Victoire en *Victoire*.

Combien d'Exploits fameux relevent ton *histoire!*
Fribourg, Norlingue & Lens, de ta valeur font *foy*,
Et Senef si rempli de carnage & d' *effroy*,
De ton Nom à jamais conserve la *memoire*.

Toujours dans tes Desseins un bonheur *achevé*
Seconde ce grand cœur aux combats *élevé*,
Le sort même obeït à ton ame *intrepide*.

Tout l'Univers charmé de tes Faits *immortels*,
Dans le vaillant CONDE' croit voir un autre *Alcide*,
Et chacun dans son cœur te dresse des *Autels*.

SUR

SUR LES MESMES RIMES.

A SON ALTESSE SERENISSIME, MADAME LA PRINCESSE

Douairiere de Conti.

SONNET.

PRINCESSE dont le sort est si rempli de *gloire*,
Adorable CONTI, digne sang d'un grand *Roy* :
Tous les cœurs à l'envi se rangent sous ta *loy*,
Et tes charmes par tout remportent la *Victoire*.

Loin toutes ces Beautez que nous vante l'*Histoire*,
Dont la Superbe Rome, & la Grece font *foy*,
Près de Toy leur orgueil, confus, & plein d'*effroy*
De leurs foibles attraits voit perir la *memoire*.

On trouve dans Toy seule un chef-d'œuvre *achevé*,
Une beauté parfaite, un genie *élevé*,
Les Vertus de LOUIS, & son ame *intrepide*.

Est-il rien de plus grand parmi les *Immortels* ?
Pour de moindres appas on vit filer *Alcide*,
Et Vénus cede aux tiens la Pomme, & ses *Autels*.

SUR LES MESMES RIMES.

A LA MEMOIRE DE FEU MONSIEUR LE * VICOMTE DE TURENNE.

SONNET.

OMbre du grand TURENNE éclatante de *gloire*,
Heros juſqu'au tombeau ſi zelé pour ton *Roy*,
Qui mis par ta Valeur cent Peuples ſous ſa *loy*,
Et qu'on a vu toujours ſuivi de la *Victoire*.

Tes hauts Faits brilleront à jamais dans l'*Hiſtoire*,
Ta generoſité, ta ſageſſe, ta *foy*,
Et ce Nom qui glaçoit les Ennemis d'*effroy*,
Font par tout l'Univers reverer ta *memoire*.

Invincible Guerrier, Capitaine *achevé*,
Dans les Emplois de Mars dès l'enfance *élevé*,
Tu vis cent fois la Mort d'un viſage *intrepide*.

Un boulet t'enleva parmi les *Immortels*,
Et LOUIS qui dans Toy perdit un autre *Alcide*,
T'érige * un Monument qui vaut bien des *Autels*.

* *Henry de la Tour-d'Auvergne, Vicomte de Turenne, Marechal de France, tué en Allemagne d'un coup de Canon l'an 1675.*

* *Le Superbe Mauſolée de ce Vicomte de Turenne dans l'Egliſe de S. Denis en France, que le Roy Louis le Grand a fait faire.*

SUR LES MESMES RIMES.

LA SOUMISSION

Faite au Roy par la Republique de Genes, qui luy envoya son Doge en l'année 1685.

SONNET.

NOn, ta Soumission ne ternit point ta *gloire*,
Gennes, lors qu'on te voit aux pieds d'un si grand *Roy*.
* Rome, & la fiere Espagne ont subi même *loy*,
Et tout craint un Heros maître de la *Victoire*.

Ce rare Evenement marqué dans ton *histoire*,
Du pouvoir de LOUIS à jamais fera *foy* :
Tes Palais renversez, tes Peuples pleins d' *effroy*,
Long-temps de son couroux garderont la *memoire*.

Le cours de ta Fortune étoit presque *achevé*.
Déja de tes Debris un Trophée *élevé*,
Assuroit du succès ce Monarque *intrepide*.

Mais en te pardonnant, égal aux *Immortels*,
Il se met au dessus d'Alexandre & d' *Alcide* :
Et tu dois à son Nom consacrer des *Autels*.

* *Les Satisfactions faites par le Cardinal Chigi Legat neveu du Pape Alexandre VII. en 1664. Et par le Marquis de la Fuente, Ambassadeur Extraordinaire d'Espagne en 1662.*

AUTRES BOUTS-RIMEZ Proposez en 1696.

POUR LE ROY.

SONNET.

ADmirons dans LOUIS une vertu *sublime*,
Un courage invincible, une rare *candeur*:
La FRANCE qu'il remplit de gloire & de *splendeur*,
A celebrer son Nom tous ses Sujets *anime*.

Sous ce Prince il n'est point d'asile pour le *crime*.
Le bonheur de son Peuple est sa plus forte *ardeur*.
Il a toujours pour but l'équité, la *grandeur*,
Et de ses passions n'est jamais la *Victime*.

On l'a vu dissiper l'Erreur & les *mutins*,
Bien-tôt on le verra, pour remplir ses *destins*,
Triompher pleinement de la Ligue *étoufée*.

Son bras victorieux sur la terre & les *flots*,
Trouve de toutes parts matiere de *trophée*,
Et de ses Ennemis mépriſe les *complots*.

AUTRES BOUTS-RIMEZ Proposez sur la Paix de Ryswick en 1698.

SONNET.

AUx desirs de Louis le Ciel toujours *propice*,
Par une Paix solide a rempli ses *souhaits*:
Ce Monarque en reçoit sans cesse des *bienfaits*,
Et n'a jamais du Sort éprouvé le *caprice*.

Son zele a d'un faux Culte aboli l' *exercice*:
Il rend à l'Eternel des hommages *parfaits*;
Et des plus doux plaisirs, malgré tous leurs *attraits*,
Au bien de son Etat il fait un *sacrifice*.

A rétablir le calme il donne tous ses *soins*,
De sa rare valeur cent Peuples sont *témoins*,
Sa bonté de leurs maux vient de tarir la *source*.

Vainqueur des Nations & de ses fiers *rivaux*,
Il s'arrête au milieu d'une rapide *course*,
Et borne par la Paix ses glorieux *travaux*.

AUTRES BOUTS-RIMEZ.

LA MATRONE D'EPHESE.

SONNET.

DEfiez-vous toujours de femme, & de *guenuche*
Mais sur-tout de la femme; un valet de *tambour*,
Un ridicule, un fat, un gros *Topinambour*,
Tout se trouve à son goût, c'est estomac d' *autruche*.

De ses pleurs une Veuve eût rempli mainte *cruche*,
Tout Ephese en parloit à chaque *carrefour*,
Même dans un Tombeau presque aussi noir qu'un *four*
Elle alla s'enfermer plus seiche que *merluche*.

Là survient par hazard un drille, un *Ostrogot*,
D'abord elle s'en coife, & près de ce *Magot*
Plus foible est sa Vertu que toile d' *araignée*.

Le rustre en fait d'amour merveilleux *Artisan*,
Sappe son desespoir, y porte la *coignée*,
Et l'Epoux deterré sauve le *Payſan*.

AUTRES BOUTS-RIMEZ.

LA VIE AGREABLE.

SONNET.

VOir danſer des Bergers au ſon du *Flageolet*,
Regler ſes actions ſelon le *Decalogue*,
Entendre dans un bois chanter le *Roitelet*,
Et pour ſa chere Iris compoſer une *Eglogue*;

Ne frequenter jamais Palais ni *Châtelet*,
De la ſeule Vertu faire ſon *Pedagogue*,
N'aller plus ſe morfondre en gardant le *mulet*,
Chez un Grand plein d'orgueil & plus bête qu'un *dogue*;

Avoir l'interieur de vices *écuré*,
Suivre ſans s'écarter la foy de ſon *Curé*,
Soumettre à la raiſon les paſſions re *belles*;

Laiſſer aux Curieux voir l'Inde & l' *Helleſpont*,
Hanter ceux dont l'humeur à la nôtre *répond*,
C'eſt dequoi vivre heureux; j'en ſçai quelques *nouvelles*.

SUR LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE en 1682.

AIR.

POur ce Royal Enfant préparez vos concerts ;
Flutes, hauts bois, douces Musetes ;
Mêlez-vous au bruit des Trompetes,
Et faites retentir par tout vos plus beaux airs.
Bergers, par mille chants divers,
Celebrez l'heureuse Naissance
D'un Prince si cher à la France,
Et qui doit être un jour Maître de l'Univers.

A MONSEIGNEUR LE DAUFIN

Sur la prise de Philisbourg en 1688.

MADRIGAL.

JEune Heros, la noble ardeur
Qui dès ton coup d'essai te rend si redoutable,
De nos fiers ennemis redouble la terreur.
On te voit intrepide, actif, infatigable,
Genereux, bienfaisant, affable,
Avec ces qualitez on est toujours vainqueur ;
On se fait adorer, on devient formidable.
Poursui, Prince, tout tremble au bruit de ta valeur,
Aprés Philisbourg pris, il n'est rien d'imprenable.

SUR LA MORT DE S. A. S.

LOUIS DE BOURBON *

PRINCE DE CONDE',

Premier Prince du Sang.

SONNET.

L'Invincible CONDE', n'eſt plus qu'un peu de cendre.
Tout ſe termine là ! puiſſance, biens, honneurs ;
Tel eſt le triſte ſort des fragiles grandeurs :
Rois, Princes, Conquerans, nul ne peut s'en défendre,

Ce Heros en courage égaloit Alexandre.
Sa valeur, ſon eſprit luy gagnoient tous les cœurs ;
Il paſſa de bien loin les plus fameux Vainqueurs ;
Et dans tout l'Univers ſon Nom s'eſt fait entendre.

Tant d'illuſtres Travaux, tant de ſanglans combats,
Tant de Peuples vaincus par l'effort de ſon bras,
A la poſterité conſacrent ſa memoire.

Eſt-il rien de pareil à ſes faits inoüis ?
Et pouvoit-on jamais porter plus haut la gloire
Du grand Nom des BOURBONS, & du Sang de LOUIS.

EPITAPHE

DE

*MARIE-FRANÇOISE-BARBE

MERY DU FOS,

Religieuse.

PASSANT, tu vois icy la cendre
D'une jeune Vestale, en qui l'humilité,
La ferveur, & la pieté,
Brilloient des l'âge le plus tendre.
Elle avoit l'esprit vif, étendu, penetrant,
De toutes les Vertus son ame étoit ornée :
Tout en elle marquoit la splendeur de son rang,
Et le sang dont elle étoit née.
Trois Lustres à peine accomplis
Ont terminé sa belle vie.
D'un repos éternel ses travaux sont suivis.
Que son sort est digne d'envie !

* *Morte l'an 1693. à l'âge de 16. ans, étant Novice en l'Abbaye du Moncel, au Diocese de Beauvais.*

AUTRE,

DE MESSIEURS DE BAUQUEMARE,

Freres Jumeaux.

ARrête un peu, Passant, regarde icy la cendre
De deux Freres jumeaux également bienfaits,
Et si semblables pour les traits,
Qu'il étoit mal-aisé de ne s'y pas méprendre.
Mais ce qui paroissoit encor plus merveilleux;
Souvent ils ressentoient en même temps tous deux,
Par l'effet de la sympathie,
Mêmes passions, mêmes maux:
Et pour les rendre en tout égaux,
La Parque a mis enfin même terme à leur vie.
L'un d'eux mourut subitement,
L'autre dans le même moment,
Sentit son cœur frapé d'une atteinte mortelle,

* *De Messire Nicolas de Bauquemare, Président aux Requêtes du Palais à Paris, & Messire Jerôme de Bauquemare, Gouverneur de Berg S Vinox en Flandre, tous deux freres jumeaux, morts presqu'en même temps à la fin du mois de Janvier 1697. âgez de 65. ans.*

Et bien-tôt eut un pareil sort.
Unis d'une amitié parfaite & fraternelle,
Tous deux furent exempts de la douleur cruelle
D'être separez par la mort.

A M....
Sur son Livre contre les Calvinistes.

QUe dira maintenant la Secte de Calvin ?
Ami, tu la confonds par sa seule doctrine,
Tu la fais l'instrument de sa propre ruine ;
Et l'on voit que l'Esprit divin
Conduit ta plume, & t'illumine.
Combien d'absurditez, combien d'égaremens,
D'abus, & de déreglemens
Dans cette cabale heretique ?
Tout s'y contredit, tout s'implique ;
C'est un amas confus d'erreurs, d'impietez,
Et rien n'est plus contraire aux grandes Veritez
Qui sont le fondement de l'Eglise Romaine,
Et dont l'autorité rend notre foy certaine.
Jamais les Protestans n'ouvriront-ils les yeux

Sur ces Veritez salutaires ?
S'ils ont abandonné par un Schisme odieux,
Le veritable culte, & la Foy de leurs Peres ;
Qu'une heureuse reflexion
Opere leur conversion.
Ton Livre est un secours que le Ciel leur envoye ;
Peut-on mieux les desabuser ?
Et sans honte à present peuvent-ils refuser
De rentrer dans la bonne voye ?
J'admire comme toy le zele de LOUIS ;
L'Heresie est enfin de ses Etats bannie,
Sous une même Foy la France est reünie,
L'Eglise est triomphante, & ces biens inouïs
Marquent de ce grand Roy la Sagesse infinie.
Déja par mille Exploits divers
Qui rendront incroyable à jamais son Histoire,
Il avoit rempli l'Univers
Du bruit de sa valeur, de l'éclat de sa gloire ;
Mais l'Heresie éteinte, & tous ses Sectateurs,
Par une salutaire & douce violence,
Contraints d'abjurer leurs erreurs,
C'est le comble de la prudence.
Ce coup, de ses Sujets assure le repos,
Il fait voir qu'à LOUIS il n'est rien d'impossible,

Et met ce Monarque invincible
Au dessus de tous les Heros.

SUR LA LIGUE ENNEMIE DES COURONNES DE FRANCE, ET DESPAGNE.

LIgue d'iniquité, que la rage, & l'Envie
Formerent sans égard à la foy des Traitez ;
Et qui de deux grands Rois en tous lieux redoutez,
Devins dans ta fureur la mortelle ennemie,
Tu vois de jour en jour les funestes succès
De tes injustes entrepriſes :
Les Loix saintes que tu mépriſes,
Confondent ton orgueil, & tes vastes projets.
Combien as-tu perdu de sanglantes batailles ?
Peut-on nombrer des tiens les tristes funerailles ?
La Terre en mille endroits couverte de leurs corps,
En conserve d'affreuses marques ;
Et contre ces puissans Monarques
Tu n'as fait que de vains efforts.
La Mer à tes desseins n'est pas plus favorable,

Les Vents d'accord avec les flots ;
Viennent de t'abîmer soldats & matelots,
De tes meilleurs Vaisseaux la perte est innombrable,
Si le Ciel en courroux de toutes parts t'accable,
Il ne peut trop punir les perfides complots.

POUR LE ROY.

SUR LA NAISSANCE
DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BRETAGNE,
Son Arriére petit Fils.

MADRIGAL.

LOUIS victorieux de tant de Nations,
Ayant sur l'Equité reglé ses actions,
Voit aller sa Famille auguste
A quatre generations :
Le Ciel répand sur luy ses Benedictions,
C'est la récompense du Juste.

FIN.

TABLE

A B

Agathocle. 41
Agis. là même.
Amant timide. 166
Le sot *Amant.* 318
Le sage *Ambassadeur* 36
L'*Ame* & le Corps. 286
Les *Amis* de Cour. 69
Anacarsis. 70
Annibal. 52
Antigone. 60
Antipater. 56
Antisthene. 72
Antoine le Triumvir. 84
Antonin. 95
L'*Archevêque* Prince. 170
L'*Architecte.* 71
L'*Aretin.* 148
L'*Argent* caché. 176
Aristipe. 89
L'*Avare.* 31
L'*Aveu* ingenu. 153
Augurel. 113
Auguste. 78. L'Ajax d'Auguste. 86. L'Autel d'Auguste. 79
L'*Aumonier.* 169
L'*Avocat.* 228
L'*Auteur.* 274

Le Chevalier *Bacon.* 143
La *Balafre.* 258
Les *Balafrez.* 197
Le *Balourd.* 185
Pour Madlle *Barbier.* 333
Bias. 83
Le *Blasphemateur.* 199
Les *Bohemiennes.* 303
Le *Bonze.* 295
Le *Bossu.* 82
Le *Bossu*, l'Aveugle, & le Boiteux. 276
Le *Boucher.* 136
Sur la Naissance de Monseigneur le Duc de *Bourgogne.* 360
Le *Bourguignon.* 145
BOUTS-RIMEZ. Sur les differentes occupations des hommes. 341. Le Quiproquo. 343. Pour le Roy, 348. & 356. A Monseigneur le Daufin. 349. Au Roy de Pologne. 350. A S. A. Royale Monsieur Duc d'Orleans. 351. A S. A.S. Louis de Bourbon

Prince de Condé. 352. A S.A.S. Made la Princesse Douairiere de Conti. 353. A la memoire de M. le Vicomte de Turenne. 354. La Soumission du Doge de Genes au Roy. 355. Sur la Paix de Riswick. 357. La Matrone d'Epheſe. 358. La vie agreable. 359.
Sur la Naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bretagne. 368
Le *Brigand*. 319
Le *Bufet* magnifique. *la même*.
Le *Buveur*. 188

C

L'heureux *Cadet*. 248
Le *Café*. 235
Sur un Livre contre les *Calviniſtes*. 365
Le *Camerier* du Pape. 127
Le *Capucin*. 318.
Le *Caſtillan*. 136
Caton le Cenſeur 77
Le vieux *Chapeau*. 270
La *Chapelle*. 193
Le Chapitre des *Chanoines*. 7
Charles VII. Roy de France. 111
Pour Madlle. *Cheron*. 333
Le *Cheval* volé. 268
Le *Chien* habile. 157
Le ſage *Chinois*. 306
Le mauvais *choix*. 287
Clopinel. 17
Les *Comediens*. 224
Le *Comte* & l'Abbé. 147
Sur la mort de S. A. S. Louis de Bourbon Prince de *Condé*. 362
Confeſſeur trop curieux. 211. *Confeſſeur* fameux. 314. *Confeſſeur* indulgent. 242
Le *Conſeil* ſalutaire. 272
Le *Conte* fade. 182
La *Coquete* devote. 84
Sur les Ouvrages du celebre Pierre *Corneille*. 324
Les *Cornes*. 164
Cotys. 59
Le *Coupeur* de bourſes. 249
Le *Courtiſan* degoûté du Monde. 210
La *Courtiſane* Romaine. 81
La *Cuiſine*. 306
Le *Curé*. 189
Cyrus. 44

D

Pour Mr. & Made. *Dacier*. 328
Dame. Une Dame qui avoit un vilain mari & beaucoup d'enfans. 197. La Dame âgée. 214. La même Dame. 215. Nai-

veté d'une Dame. 300.
Les Dames. 255. L'honneur des Dames. 279
Le mauvais *Danſeur*. 12
Le *Deguiſement*. 247
Demadès. 80
Demoſthene. 91
Sur René *Deſcartes*, celebre Philoſophe. 322
La *Devote*. 200
Diagoras. 97
Le *Docteur* en Droit. 121
Le *Doge* de Genes. 20
La morſure du *Dogue*. 23
La *Donzelle*. 208
Le *Directeur* commode. 218
Le *Diſſipateur*. 266
Le double *Ducat*. 292

E

Les gens d'*Egliſe*. 245
L'*Electeur* de Saxe. 139
L'*Enfant* ſpirituel. 250
Epitaphe de Marie-Françoiſe-Barbe Mery du Fos Religieuſe. 363
Epitaphe de Mrs. de Bauquemare. 364
L'*Epoux* honnête. 154
L'*Eſcurial*. 142
Eſope. 94
L'*Eſprit* en dedans. 229
Le petit *Etat*. 279
L'*Eunuque*. 226
Pour le Portrait de Mr. de S. *Evremont*. 326. 327
L'*Expedient* ridicule. 315

F

Fabrice. 42
Le *Fanfaron*. 191
Le *Fardeau* embaraſſant. 68
Un *Fat* qui ſe déclare bâtard. 179
Le riche *Fat*. 236
L'indigne *Favori*. 284
Favorin. 94
Les *Fauſſaires*. 269
Femme. La belle Femme & la laide. 159. La Femme en travail. 183. La Femme libertine. 206. La petite Femme. 230. La Femme qui dit les pechez de ſon mari au lieu des ſiens. 264. Le demélé de Femmes. 181. Guerres cauſées par des Femmes. 47
Le *Feſtin* ſurprenant. 1
Le *Filet*. 19
Le *Fils* maltourné. 180
Sur les Ouvrages de M. de la *Fontaine*. 330
Sur les Ouvrages de Mr. de *Fontenelle*. 331
Les *Forçats*. 35
Sur les Ouvrages de Mr. de la *Foſſe*-d'Aubigny. 325. & 337.
Les bras des *François*. 317

Le *Friand*. 28
Les *Frais* Funeraires. 156

G

Les *Gages*. 241
La *Gageure*. 125
Le *Galant* suranné 219
La *Galanterie*. 200
La *Galerie*. 281
Le *Gouteux*. 182
Gratien. 96
Le Marquis del *Guast*. 114
Guatimozin. 15

H

L'*Habitude*. 172
L'*Homme* distrait. 219
L'*Hôpital* de Beaune. 192
A la memoire de Made. des *Houlieres* 332
La double *Hydropisie*. 305
L'*Hymen* tombeau de l'Amour. 82
L'*Hypocrite*. 272

I

Le *Jacobin*. 165
Le *Jardin* pillé. 209
Les *Imbecilles*. 22
L'*Insolvable*. 124
Joueur Le Joueur. 168 Le Joueur patient. 152. Caractere d'un vieux Joueur. 391. Le Joueur ruiné. 320.
Isocrate.. 76
Juge. Le Juge. 218. Le bon Juge. 265. Le mauvais Juge écorché. 45
Jugemens. Le Jugement de Theodoric. 98. Celuy d'Alfonce IX. Roy de Castille. 100. Celuy de l'Empereur Charles-Quint. 103. Celuy d'Alexandre Duc de Florence. 104. Celuy du Pape Innocent XII. 106 Celuy du Cadi. 109
Le *Juif*. 231

L

La *Laide*. 186
La riche *Laide*. 154
Lais. 89
Le *Lazquais* revêtu. 213
Le *Lardon*. 151
Le *Larron* de foin. 246
Sur Mr. *Lemery* Medecin. 329
L'excellent *Lenitif*. 368
Leon de Byzance. 73
Leonidas. 60
La *Lettre* de consolation. 234
Sur la *Ligue* ennemie des Couronnes de France & d'Espagne. 367
Le *Lion* aîlé & l'Aigle à deux têtes. 194
Louis XI. Roy de France. 112

M

La belle *Maiſon.* 221
Le ſot *Maître.* 225
Le *Malade.* 259
Les *Maltotiers.* 179
Les *Marchands.* 257
L'heureux *Mari.* 62. 63
Le *Mariage.* 190
La nouvelle *Mariée.* 149
Le *Maréchal* de France. 316
Le *Marquis* entre deux vins. 299
Le *Medecin* de Chaudray. 275
Les *Medecins.* 229
Le *Médiſant.* 187
Le *Melancolique.* 184
Le *Menteur.* 237
Merlin. 119
Se mêler de ſon *Métier.* 314
La *Migraine* & la ſoif. 247
Le Comte de *Montal.* 321
Le *Moribond* railleur. 212
Le *Mort* traveſti. 162
Thomas *Morus.* 122
Pour Mrs. de la *Mote*, & Danchet. 332
Le *Muſicien.* 56

N

Le grand *Nez.* 81
Pour le Portrait du ſçavant Pierre *Nicole.* 323
L'entêtement de *Nobleſſe.* 310
Les ſecondes *Nôces.* 123
Le *Normand.* 144

O

Olympias. 57
Le Duc d'*Oſſonne.* 32

P

Le *Paraſite.* 29
Paris. 285
La *Pate* graiſſée. 204
Patris. 280
Paul-Emile 61
Les *Payſannes.* 271
Peintres. Nicolas Pouſſin. 334. Euſtache le Sueur. 335. Charles le Brun. 336. Pierre Mignard. *La même.* Mr. de la Foſſe. 337. Mr. Santerre. 338. Mrs. de Troy, Rigault, & de Largilliere. *la même.* Mr. Benoiſt. 340
Le *Pelerin.* 221
Philippe de Macedoine. 54
Sur la priſe de *Philiſbourg* par Monſeigneur le Daufin. 361
Philopémen. 53
Philoſophe. Le Philoſophe. 88. Le Philoſophe

Courtisan. 90
Philoxene. 51
Pisistrate. 65
La *Plaideuse.* 191
Platon. 75
Les *Pleureurs.* 224
Poëte. Le Poëte. 152. Le mauvais Poëte. 71
Les Poëtes. 259
La *Pommade.* 173
Le *Pont* sans gardefous. 70
La *Populace.* 64
Le *Portrait* imposteur. 311
Predicateur. Le mauvais Predicateur. 161. Le Predicateur sensuel. 217
Le Predicateur rempli de son merite. 233
Le beau *Present.* 4
Pyrrhus. 40

R

Sur les Ouvrages de Mr. *Racine.* 325
Le mauvais *Railleur.* 169
Le *Raisonnement* inutile. 321
La *Rave.* 12
Sur Mr. *Regis*, sçavant Philosophe. 322
Remercîment à Mr. le Duc de S. Aignan. 344
La *Repartie* prompte. 190
La *Retraite.* 175
La *Residence.* 233
La *Restitution.* 300
La *Revanche.* 277
Les *Rivaux.* 251
Romulus. 37
Le *Rôti.* 195
Les *Ruelles.* 249
L'homme *Ruiné.* 123

S

Sur la mort du celebre *Santeuil*, Chanoine de S. Victor. 329
La *Satyre* Françoise. 327
Le *Saut* perilleux. 203
Le *Scandale.* 178
Sculpteurs. Mr. Girardon. 339
Mr. Coyzevox. *là même.*
Le *Secours* mutuel. 88
Le *Secretain.* 129
Le *Sermon* fatiguant. 163
Le mauvais *Sermon.* 216
Le *Simoniaque.* 282
Simonide. 76
Socrate. 74
Les deux *Sœurs.* 267
Le brave *Soldat.* 282
Le *Soldat travesti.* 288
Le *Souflet* puni. 252
Le *Souflet* heureux. 253
Le *Souhait* imprudent. 39
Le *Soulier* rongé. 93
Le *Spectateur.* 223
La *Statuë* de sel. 6
La Comtesse de la *Suze.* 159

T

Le *Tailleur*. 146
Le *Taſſe*. 201
Le *Te Deum*. 215
Themiſtocle. 46
Thibaut. 298
Timon. 67. & 68
Timour ou Tamerlan. 117
Traduction d'une Epigramme Latine de Pâquier. 153
La *Taxe* des Traitans. 313
Le *Trompeur*. 270

V

La *Vache*. 294
Valet. Le Valet mourant. 261. Le Valet. zelé. 298
Les Valets. 239
Les *Vapeurs*. 227
La *Vengeance* fine. 167
Le *Vert* & le ſec. 146
Vertu douteuſe. 304
La *Veuve*. 174
Le *Vicaire* de Village. 262
Le *Vieillard*. 309
Le *Vivandier*. 202
La *Voix* du Deſert. 237
Le *Voleur*. 302
Uſuriers. L'Uſurier. 243
L'Uſurier mourant. 145

Y

L'*Yvrogne*. 278

Z

Zenon. 92

Fin de la Table.